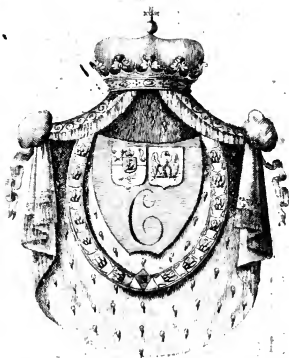
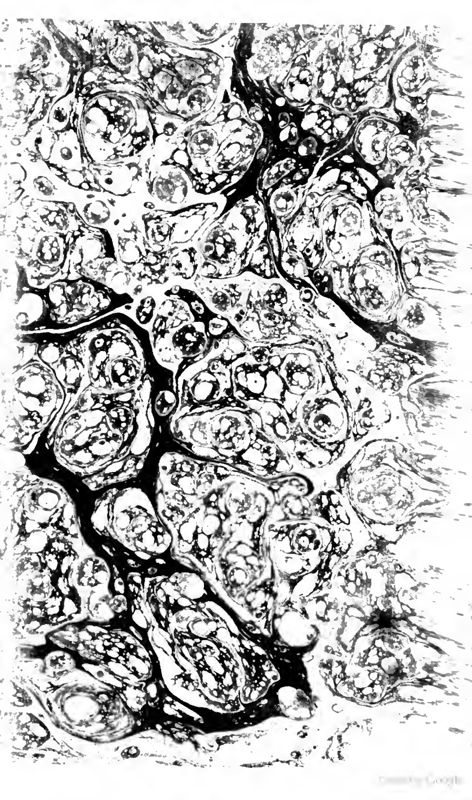






L'EXPÉDITION DE CYRUS DANS L'ASIE SUPÉRIEURE.

TOME I.

L'EXPÉDITION DE CYRUS DANS L'ASIE SUPÉRIEURE, ET LA RETRAITE DES DIX MILLE.

Ouvrage traduit du Grec, avec des Notes Hiſtoriques, Géographiques & Critiques.

Par M. Larcher, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, & de celle des Sciences & Belles-Lettres de Dijon.

TOME PREMIER.





A PARIS,

Chez les Freres DE BURE, Libraires, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

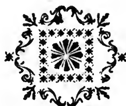
AVERTISSEMENT.

Il parut, il y a quelques mois, une nouvelle traduction de l'Expédition de Cyrus. Si j'eusse été instruit du projet de l'Auteur, je n'aurois point travaillé sur le même sujet. J'ai parcouru cette traduction en quelques endroits : elle m'a paru bien écrite, & son Auteur doit être distingué de la tourbe des Traducteurs. C'est un homme judicieux & instruit. Je n'en donnerai que cet exemple : page 22, ligne 9 de l'original, & 151 de sa traduction, lorsque les chars des Perses vinrent fondre sur les Grecs, ceux-ci s'arrêterent, ἵσταντο, suivant toutes les éditions, ce qui ne fait aucun sens. Cet Ecrivain a traduit : *Ils s'arrêtoient & s'ouvroient pour les laisser passer ;*

& dans une note, il dit qu'il a ſuppléé ces mots qui ne ſont point dans l'original. On ne pouvoit rien faire de mieux. Mais s'il eût conſulté les Manuſcrits du Roi, il y auroit trouvé διΐσταντο, qui eſt la vraie leçon, & qui donne préciſément ce qu'il a ſuppléé. Au reſte, cet Ecrivain, qui paroît être un Militaire des plus diſtingués, a eu principalement en vue d'éclaircir la Tactique des Anciens, & d'en tirer des lumieres par rapport à la nôtre. Pour moi, je me ſuis appliqué à expliquer les paſſages difficiles, & ce qui concerne les mœurs & les uſages des Anciens, & je n'ai eu d'autre but que de faciliter la lecture de cet Auteur aux perſonnes qui voudroient apprendre la langue Grecque, & de préſenter aux

gens du monde un ouvrage intéressant. Ce n'est pas cependant que j'aie négligé ce qui concerne la Tactique. Si je me suis rencontré avec le nouveau Traducteur, j'en serai très-flatté. Si nous ne sommes point d'accord, je prie le lecteur d'observer que ce sera, ou parceque j'aurai suivi les Interpretes qui m'ont devancé, & dans ce cas, il n'y aura point de note, ou parceque je me serai écarté de leur sentiment, & alors je rends compte des raisons qui m'y ont déterminé. Je prie le lecteur de se ressouvenir que, lorsque je parle des Traducteurs, dans mes notes, je n'ai point en vue la nouvelle traduction, ni son estimable Auteur, qui m'étoient absolument inconnus lorsque je les composai. Ma traduction étoit déjà

ſous preſſe, quand la ſienne parut. Toute la copie, excepté la Préface, étoit alors entre les mains du Libraire, & depuis elle n'en eſt point ſortie.



PRÉFACE.

Si Cyrus étoit parvenu à ſon but, s'il avoit détrôné ſon frere, ſon expédition, confondue parmi la foule de tant d'autres non moins heureuſes, n'auroit eu d'autre avantage que celui d'avoir été écrite par un des plus beaux génies de l'antiquité. Mais ce que l'on admire avec raiſon, c'eſt la retraite des Grecs. Harcelés continuellement dans une marche de plus (1) de ſix cents lieues, par des armées nombreuſes; attaqués dans des montagnes, au paſſage de défilés & de rivieres, par des peuples guerriers que les Perſes n'avoient jamais

(1) Depuis Cunaxa, lieu où ſe donna la bataille entre Cyrus & Artaxerxès juſqu'à leur arrivée à Cotyore.

pu ſoumettre, quoiqu'ils habitaſſent dans leur Empire, les Grecs ſurmonterent toutes ces difficultés par leur courage, leur habileté dans la Tactique, & ſur-tout par leur diſcipline. Ce ſont ces difficultés ſans nombre qui rendent cette hiſtoire intéreſſante & inſtructive.

Ils n'étoient qu'une poignée de monde, & cependant ils vainquirent en bataille rangée à Cunaxa les troupes formidables qu'ils avoient en tête. Artaxerxès, fier des avantages qu'il avoit eus ſur les autres ſoldats de Cyrus, & de ce que ce Prince avoit été tué, fit dire aux Grecs de lui livrer leurs armes, qu'il croyoit avoir droit d'exiger à titre de vainqueur. Mais leur réponſe généreuſe, ſuivie, bientôt après, de leur marche, lui fit craindre des enne-

mis si valeureux. Ne pouvant les vaincre par la force, il eut recours aux armes des lâches, à la ruse, à la fourberie. Il crut qu'en traitant avec eux, ils se tiendroient moins sur leurs gardes, & que se reposants sur la foi des serments, il trouveroit l'occasion de les faire périr, sans courir lui-même aucun risque.

Le traité conclu, Tissaphernes se chargea de les conduire, & les escorta avec une armée considérable, à laquelle se joignit Orontas, beau-frere du Roi, qui en avoit aussi à ses ordres une très-nombreuse. Ce Général, qui tramoit la ruine des Grecs, n'osoit l'effectuer à force ouverte. L'expérience qu'il avoit faite de leur courage l'en détournoit. Il chercha une voie plus longue, mais qui lui parut plus

sûre. Il ſema adroitement des diviſions entre ſes propres troupes & celles des Grecs, perſuadé qu'il en faudroit venir à des conférences qui mettroient en ſon pouvoir les Commandants des Grecs. Ce projet réuſſit. Cléarque l'étant venu trouver, ſur la foi des traités, avec quatre Généraux & vingt Capitaines, on ne les eut pas plutôt admis dans la tente du Satrape, qu'on arrêta les Généraux, & qu'on fit main baſſe ſur les Capitaines qui les avoient accompagnés. Tiſſaphernes croyoit que les Grecs, n'ayant plus perſonne pour les commander, deviendroient une conquête facile. Il ſe trompa. Il ſe trouvoit à l'armée un Athénien, qui ranima les Grecs conſternés de la perte de leurs principaux Officiers. Cet

Athénien étoit Xénophon. Il servoit en qualité de volontaire, & avoit suivi Proxene, dont il étoit ami. Ce Général étoit du nombre de ceux que Tissaphernes avoit fait arrêter par une insigne trahison, & à qui Artaxerxès avoit fait couper la tête. Les Capitaines de ce petit corps d'armée élurent Xénophon pour leur Chef, & ce fut lui en quelque sorte à qui les Grecs furent redevables de leur salut. Quoiqu'il n'y eut point de commandant en chef, que chaque Général n'eut d'autorité que sur ses propres troupes, & que tout se réglât dans un conseil, où les avis passoient à la pluralité des voix; cependant comme Xénophon donna les conseils les plus salutaires, comme il se trouva dans les endroits les plus

périlleux, tantôt à l'avant-garde; quand ſa préſence y étoit néceſſaire, & plus ſouvent à l'arriere-garde où le danger étoit plus preſſant, on lui attribue avec juſtice la gloire de cette célebre Retraite, qui a mérité les éloges de tous les ſiecles, & des plus grands Capitaines. On connoît le mot d'Antoine, de ce Général qui avoit vaincu en tant d'occaſions, & qui ſe voyant harcelé & accablé par les deſcendants de ces mêmes hommes dont les Grecs avoient été victorieux, s'écria (1): O Dix Mille!

Je ne ſuivrai pas les Grecs dans leurs marches ſavantes; on les lira avec plus de plaiſir dans l'ouvrage même. Je crois devoir m'arrêter ſur d'autres objets.

(1) *Plutarch. in Antonio, p. 937. C.*

Si cette Expédition mérite des éloges, ce n'eſt point par les motifs qui la firent entreprendre. Xénophon donne les plus grandes louanges à Cyrus, & le repréſente preſque comme un Prince accompli. Il a ſoin d'écarter tout ce qui pourroit ternir l'éclat de ſa réputation, & c'eſt une des raiſons qui font admirer notre Hiſtorien par Denys d'Halicarnaſſe, l'un des plus judicieux Ecrivains de l'antiquité. Mais en cela même Xénophon me paroît avoir manqué à la partie la plus eſſentielle de l'hiſtoire. Loin d'être propoſé comme un modele, Cyrus devoit être préſenté comme un Prince dévoré d'ambition, à qui les plus grands crimes ne coûtoient rien pour aſſouvir cette paſſion indomptée. Du vivant même de ſon

pere, il avoit donné des preuves, qu'il ne pouvoit souffrir d'égal. C'étoit un usage constant en Perse que les gens les plus qualifiés ne parussent jamais devant le Roi qu'en tenant les mains dans les manches de leurs habits. Cela s'observoit pour la sûreté de la personne du Prince. Cyrus fit mourir (1) ses deux cousins-germains, parcequ'ils n'avoient pas suivi une coutume qui n'avoit lieu qu'à l'égard du Roi. Il fut mandé à la cour pour rendre raison de sa conduite; mais il trouva sans doute moyen d'appaiser le juste ressentiment de son pere. Son frere étant monté sur le trône, après la mort de Darius, il conspira contre lui. Sa trame fut découverte, &

(1) Xenoph. Hellenic. Lib. II. pag. 266. lin. 29. &c.

il alloit subir la peine qu'il méritoit, lorsque Parysatis, sa mere, obtint sa grace. Le péril qu'il avoit couru ne le rendit pas plus sage, & la clémence du Prince ne guérit pas ce cœur ulcéré. Il voulut avoir par la force ce qu'il n'avoit pu obtenir par ses trahisons. S'il eut de grandes qualités, il mérite d'autant plus d'être dévoué à l'exécration publique, qu'il les fit servir au malheur de sa patrie.

On pourroit encore reprocher à Xénophon d'avoir fait un portrait trop flatté de Cléarque, & d'avoir dissimulé les défauts qui pouvoient affoiblir la haute idée qu'il vouloit donner de cet homme audacieux. Cet Historien se contente de dire qu'il fut banni pour n'avoir pas voulu obéir aux ordres de la Républi-

que de Lacédémone dont il étoit ſujet ; mais craignant ſans doute de rendre odieuſe la mémoire d'un Général qui avoit ſi bien ſecondé Cyrus dans ſon Expédition, il diſſimule les motifs de ce banniſſement. Cléarque fut envoyé par les Ephores à Byzance en qualité d'Harmoſte (1), pour appaiſer les troubles qui agitoient cette ville, & pour la défendre contre les Thraces qui en infeſtoient le territoire. Mais au lieu de ſuivre ſes inſtructions, il ſe conduiſit de la maniere la plus tyrannique. Il fit égorger les Magiſtrats (2) de cette ville dans

(1) C'eſt le nom que donnoient les Lacédémoniens aux Gouverneurs qu'ils envoyoient dans les villes.

(2) Diodor. Sicul. Lib. XIV. §. XII. Tom. I, pag. 648.

un repas où il les avoit invités, & peu après il fit étrangler trente des principaux citoyens de cette même ville, & s'empara de leurs biens, dont il se servit pour lever des troupes. On le rappella pour lui faire rendre compte de ses actions; mais ayant refusé d'obéir, on envoya contre lui une armée. Il fut vaincu, & se réfugia auprès de Cyrus. Ce Prince ayant reconnu en ce Spartiate un caractere entreprenant & hardi, qu'aucun crime n'arrêtoit, le rechercha comme un homme capable de lui rendre les services les plus essentiels dans la révolte qu'il méditoit. Il lui donna toute sa confiance, & de tous les Grecs, qu'il prit à son service, ce fut le seul à qui il communiqua le secret de son expédition, qu'il disoit re-

garder les Pisidiens. Les Grecs s'apperçurent trop tard de la tromperie qu'on leur avoit faite. Mais les dangers de la retraite à travers les défilés de la Cilicie dont il étoit facile de s'emparer, la honte de reculer, & la reconnoissance, motif encore plus pressant pour les ames sensibles, les déterminerent à seconder Cyrus. Si l'on peut excuser les Grecs qui l'accompagnerent, il n'en est pas de même des Lacédémoniens. Ils étoient en paix avec Artaxerxès, & même ils lui avoient les plus grandes obligations. Ils ne s'étoient rendus maîtres de la Grece qu'avec les secours d'hommes & d'argent que leur avoit donnés ce Prince. C'étoit donc de leur part une noire ingratitude de concourir à une expédition dont le but étoit de le

détrôner, & même de lui ôter la vie. Les maximes de la morale ſont cependant les mêmes de Puiſſance à Puiſſance que de particulier à particulier. Mais jaloux des avantages qu'ils pouvoient eſpérer de Cyrus, ils conſulterent plus leurs intérêts perſonnels que les regles de la juſtice & de l'équité.

Les réflexions qui ſe préſentent à la vue de cette conduite, & que tout lecteur ne manquera pas de faire, m'écarteroient trop ſans doute de mon ſujet. J'y reviens.

L'Ouvrage dont on donne ici la traduction, connu vulgairement parmi nous ſous le nom de *Retraite des Dix Mille*, eſt un des plus curieux & des plus inſtructifs qui aient échappé aux ravages du temps. L'homme du monde y trouvera une

hiſtoire agréable, & d'autant plus intéreſſante, qu'elle eſt écrite par un de ceux qui ont eu la plus grande part aux évenements qu'on y raconte; le Militaire ſuivra Xénophon dans ſes marches ſavantes, & les étudiera pour les employer un jour en faveur de la patrie; le Moraliſte y reconnoîtra ſans peine le Philoſophe formé à l'école de Socrates, de ce Sage, qui ſuccomba aux intrigues d'une cabale obſcure & mépriſable; le Géographe y verra avec plaiſir des deſcriptions de pays peu connus, & les comparera avec celles de nos Voyageurs modernes. Les mœurs & les uſages anciens exerceront la ſagacité des Antiquaires, & donneront au Philoſophe une ample matiere à d'utiles réflexions. La ſuperſtition eſt le ſeul dé-

faut qui me paroiſſe devoir diminuer la beauté de cet ouvrage. Mais j'eſpere qu'on aura de l'indulgence pour l'Auteur, ſi l'on veut faire attention qu'elle a été dans tous les temps le mal endémique des Grecs. Nés avec des organes très-ſenſibles & une imagination vive, ils reçurent avec avidité les allégories dont les Orientaux & les Egyptiens cherchoient à couvrir leurs ſyſtêmes abſtraits ſur la formation de l'Univers, & ſur les autres parties de la phyſique, & peuplerent le monde d'une multitude d'agents fantaſtiques. Si la connoiſſance de la nature & de la ſaine phyſique eut fait chez eux autant de progrès que les autres arts utiles, & que ceux d'agrément, la ſuperſtition auroit été bientôt releguée parmi le peuple,

les perſonnes d'un eſprit foible, ou intéreſſées par état à la maintenir. Mais faute de connoiſſances en ce genre, ils y reſterent toujours aſſervis. Dans l'enfance de leur nation, ils étoient très-ignorants, & par conſéquent très-ſuperſtitieux; dans leur adoleſcence, ils paſſerent en Egypte, les uns pour commercer, les autres pour s'inſtruire. Mais comme une religion allégorique & ſyſtématique avoit peu à peu pris en ce pays la place de la vraie religion, les Grecs, qui y étoient allés ſuperſtitieux ignorants, en revinrent ſuperſtitieux ſyſtématiques. Le mal devint alors preſque incurable.

Ne ſoyons donc point ſurpris de voir que les hommes les plus ingénieux & les plus judicieux de l'An-

tiquité en aient été atteints. Plaignons - les d'avoir vécu dans des ſiécles d'ignorance; mais en les plaignant, n'oublions jamais que nous n'avons point à leur reprocher de ces atrocités ſi fréquentes dans des ſiécles qui paſſent pour très-éclairés, ou du moins qu'il s'en trouve bien peu d'exemples.

Quelques ſavants ont douté que cet ouvrage fût de Xénophon. Mais indépendamment du ſtyle qui eſt le même que celui de ſes autres ouvrages, les plus judicieux critiques & les perſonnages les plus graves de l'Antiquité le lui ont attribué. Suidas (1) eſt le ſeul qui ait prétendu qu'il étoit de Thémiſtogenes. Il s'appuyoit ſans doute du témoignage

(1) Au mot Thémiſtogenes.

de Xénophon lui-même, qui dit au commencement du troisieme (1) Livre de son Histoire Grecque, que cette Histoire avoit été écrite par Thémistogenes de Syracuses. Mais Plutarque (2) assure que Xénophon mit par modestie le nom de Thémistogenes à son Ouvrage, & afin d'inspirer plus de confiance à ses lecteurs en parlant de lui-même, comme s'il eût parlé d'un étranger. Cela peut être vrai. Mais rien n'empêche de croire que Xénophon n'avoit point encore rassemblé ses Mémoires, lorsqu'il travailla à cette partie de son Histoire Grecque, & que Thémistogenes l'avoit devancé. Il est très-sûr qu'il la composa dans sa retraite à Scilonte, c'est-à-dire,

(1) Hellenic. Lib. III. pag. 281. lin. 16.

(2) Plutarch. de gloriâ Atheniens. pag. 345. E.

bien des années après ſon retour. La digreſſion qu'il fait au cinquieme Livre au ſujet de l'emploi de l'argent conſacré à Diane en eſt une preuve ſans réplique. Il y parle en effet de la vie qu'il menoit en cette ville. Il ne peut non plus avoir écrit cette Hiſtoire après la bataille de Mantinée, parceque Scilonte ayant été détruite un peu auparavant, il n'auroit pu parler de la maniere dont il y vivoit, comme d'une choſe qu'il faiſoit encore. Ce ſujet étoit ſi brillant, qu'on ne doit pas être ſurpris que pluſieurs Ecrivains l'aient traité. Auſſi trouve-t-on dans Eſtienne de Byzance (1), que Sophénete avoit écrit l'Hiſtoire de cette Expédition, & même il

(1) Aux mots Καρδοῦχοι, Τάοχοι, Φύσκος, Χαρμάνδη.

nous en a conſervé ce petit fragment au mot Charmandé. *Au-delà de l'Euphrate, auprès de Pyles de la Babylonie, étoit bâtie une ville nommée* Charmandé. Ce Sophénete eſt ſans doute le même que celui dont notre Auteur fait une mention honorable. Il eſt fâcheux que les injures des temps nous aient privé du plaiſir de comparer ces deux Hiſtoires entr'elles.

Il eſt naturel de vouloir connoître les particularités de la vie des grands hommes. Mais cette curioſité ſi louable ne peut être ſatisfaite à l'égard de Xénophon. Les Anciens nous ont appris peu de choſes de lui. Nous ſavons ſeulement qu'il étoit Athénien, de la tribu Ægéide & de la bourgade d'Erchia. Théſée réunit les différentes bourgades

gades de l'Attique dans la ville d'Athenes; mais les citoyens de ces petites peuplades conſerverent exactement leur filiation, & quand il leur naiſſoit un fils, ils l'inſcrivoient avec ſoin ſur les regiſtres de leur bourgade, & ſur ceux de la tribu dont elle dépendoit. Son pere avoit nom Gryllus. On ignore quelle étoit ſa naiſſance. Le droit d'hoſpitalité qu'avoit Xénophon avec Proxene, homme d'une maiſon diſtinguée en Béotie, & ami de Cyrus, fait préſumer qu'elle étoit illuſtre. Quoi qu'il en ſoit, il dut ſa plus grande gloire à ſon mérite perſonnel. Né avec le plus beau naturel, il eut l'avantage d'aſſiſter aux leçons de Socrates. Ce Philoſophe le diſtingua bientôt de ſes autres diſciples, & prit pour lui beaucoup

d'amitié. Si l'on en croit Strabon (1), il lui en donna des preuves indubitables à la bataille de Délium que perdirent les Athéniens. Dans la déroute qui suivit, Xénophon tomba de cheval, & son cheval s'étant éloigné, il combattit à pied. Socrates le porta sur ses épaules l'espace de plusieurs stades, jusqu'à l'endroit où les Athéniens se rallierent. Quoique ce fait soit encore appuyé du témoignage de Diogene Laerce (2), je ne le crois pas mieux fondé. Il y a grande apparence que ce Géographe attribue à Xénophon ce que Platon (3) raconte d'Alcibiades. Xénophon n'a pu se trouver

(1) Strab. Lib. IX. pag. 403. B.

(2) Diog. Laert. Lib. II. in Socrate. Segm. 22 & 23, pag. 93.

(3) Plato in Convivio, Tom. III. pag. 220. D.

à cette bataille, qui se donna la premiere année de la quatre-vingt neuvieme Olympiade. Il étoit encore enfant, & n'avoit probablement qu'environ cinq ans, comme je le prouverai dans peu. Il y a grande apparence qu'il fit quelques campagnes pendant la guerre du Péloponnese, & que desirant passionnément de se distinguer, il étudia avec soin tout ce qui regardoit la profession des armes. Car je ne puis me persuader que, tout à coup & sans aucune sorte de préparation, il ait été en état de faire cette Retraite qui a fait dans tous les siécles l'admiration des connoisseurs.

La Grece jouissant d'une paix profonde depuis la fin de la guerre du Péloponnese, Cyrus profita de cette occasion pour y faire lever

ſecretement des troupes qu'il deſtinoit à attaquer ſon frere. Proxene de Béotie, homme d'une naiſſance illuſtre, mena à ce Prince un corps de deux mille hommes. Comme il étoit ami de Xénophon, il le preſſa par lettres de venir prendre part à cette entrepriſe. Xénophon s'étant rendu à ſes invitations, il le préſenta à Cyrus, qui lui fit l'accueil le plus gracieux, & l'engagea à l'accompagner dans ſon expédition. Elle commença la troiſieme année de la quatre-vingt quatorzieme Olympiade. Je ſais que Diodore de Sicile la recule d'un an, & qu'il a été ſuivi par les plus habiles Chronologiſtes. Je crois cependant avoir de bonnes raiſons pour en fixer le commencement en cette année, & ce feroit ici le lieu de les dévelop-

per. Mais comme cette diſcuſſion me meneroit trop loin, j'en ferai le ſujet d'une diſſertation que je donnerai dans la ſuite. Xénophon devoit avoir alors vingt-ſix à vingt-ſept ans, c'eſt ce qui m'a fait avancer plus haut qu'il avoit environ cinq ans lors de la bataille de Délium. On n'en pourra guere douter, ſi l'on fait attention aux particularités ſuivantes.

Lorſqu'Artaxerxès envoya ſommer les Grecs de livrer leurs armes, Phalinus, l'un des Députés de ce Prince, traita Xénophon (1) de jeune homme, Νεανίσκος. S'il eut eu alors quarante-ſept à quarante-huit ans, comme le prétendent ceux qui veulent faire accorder l'époque

(1) Expédit. de Cyrus, Liv. II. §. III.

de ſa mort, telle qu'elle eſt rapportée par Diogene de Laerte (1), avec les quatre-vingt dix ans que lui donne Lucien (2), Phalinus ſe ſeroit-il exprimé de la ſorte?

Les Grecs étant conſternés après la trahiſon de Tiſſaphernes, Xénophon cherche à relever leur courage abattu. Il convoque d'abord les Officiers qui avoient ſervi ſous Proxene, & après leur avoir fait ſentir que leur poſition étoit moins deſavantageuſe qu'ils ne l'avoient penſé, il leur fait concevoir des eſpérances très-flatteuſes, & finit par leur dire: « Si vous (3) voulez m'in- » diquer le chemin, je vous ſuivrai

(1) Diog. Laert. Lib. II. ſegm. 56, pag. 114.

(2) Lucian. in Macrob. §. XXI. Tom. III. pag. 223.

(3) Expédit. de Cyrus, Liv. III. §. IV.

» avec joie ; mais si vous me décla» rez votre Chef, je ne m'excuse» rai pas sur ma jeunesse, & je crois » être assez vigoureux pour repous» ser une injure. » Proxene avoit trente ans lorsqu'il fut décapité. Si Xénophon eut été plus âgé que lui, ce discours auroit été une raillerie amere & bien déplacée contre son ami, & un reproche à ces Officiers d'avoir servi sous un jeune homme.

Xénophon ayant remis l'armée à Thimbron, Général de Lacédémone, voulut sans doute retourner dans sa patrie, pour y jouir tranquillement de sa gloire. Mais il fut banni, parcequ'il avoit suivi les étendards d'un Prince, qui avoit montré beaucoup d'attachement pour Lacédémone. Il se retira sur les terres de cette République. Ce

fut en cette occaſion qu'il ſe lia d'amitié avec Agéſilas, & que celui-ci prit un ſingulier plaiſir à l'entendre diſcourir ſur la morale. Ce qui fait dire à Cicéron (1) que ce Prince avoit été ſon diſciple, de même que Dion l'avoit été de Platon, & Epaminondas de Lyſis.

Les Lacédémoniens n'ayant point été contents de la conduite de leurs Généraux, donnerent à Agéſilas le commandement de leurs armées, & Xénophon repaſſa en Aſie avec lui. Les eſpérances de Sparte ne furent point trompées. Il battit les Perſes en pluſieurs occaſions, & le Grand Monarque ſe crut mal aſſuré ſur ſon trône. Effrayé des victoires de ce Prince, il crut ne pouvoir en

(1) De Oratore, Lib. III. §. XXXIV.

arrêter le cours, qu'en ſuſcitant en Grece des ennemis aux Lacédémoniens. Il y envoya des émiſſaires, qui, répandant l'or à pleines mains, ſouleverent contr'eux les Thébains, les Athéniens, les Argiens & les Corinthiens. Lacédémone n'étant point aſſez forte pour s'oppoſer à une ligue auſſi puiſſante ſans diſcontinuer la guerre de Perſe, crut devoir rappeller Agéſilas. Xénophon revint avec lui en Europe (1), & ſe trouva à la bataille de Coronée, qui fut une des plus furieuſes qui ſe ſoient données (2) de ſon temps. Mais avant ſon départ, il confia à Mégabyze, Néocore de Diane d'Epheſe, la part du butin enlevé aux

(1) Expédition de Cyrus, Liv. v. §. xii.

(2) Xenoph. Hellen. Lib. iv. p. 304. lin. 1, &c. Plutarch. in Ageſilao, pag. 605. D.

Perſes pendant ſon expédition, qui revenoit à la Déeſſe ſuivant les uſages des Grecs, & lui recommanda d'en faire une offrande à Diane, s'il lui arrivoit de périr à cette bataille, & de la lui remettre s'il en réchappoit. Les Lacédémoniens bâtirent enſuite la petite ville de Scilonte, pour tenir en bride les Eléens, qui avoient oſé prendre les armes contr'eux, & la donnerent en propre à Xénophon, qui s'y établit. Mégabyze lui rendit fidelement le dépôt qu'il lui avoit confié, & Xénophon acheta avec cet argent, dans le voiſinage de cette ville, des terres qu'il conſacra à la Déeſſe. Il lui fit élever auſſi un temple, & inſtitua en ſon honneur une fête qui ſe célébroit tous les ans.

Il s'occupa dans cette agréable

retraite à composer ces ouvrages d'histoire & de morale, qui lui ont fait un honneur infini. Ce seroit ici le lieu d'en parler, & sur-tout de ceux qu'il écrivit sur la morale, & je devrois, à propos de ceux-ci, m'étendre sur ses liaisons avec Socrates, & sur l'espece de jalousie qui subsista entre lui & Platon, & comparer ces deux illustres Ecrivains l'un avec l'autre. Je sens toute l'importance de ce travail; mais comme il exige beaucoup de loisir, je me vois forcé de le remettre à un temps où je serai moins occupé. Il eut de Philésia (1) deux fils, Gryllus & Diodore, à qui on donna, de même qu'à Castor & Pollux, le nom de Dioscures, *fils de Jupi-*

(1) Diogen. Laert. Lib. II. segm. 54.

ter. Agéſilas, qui avoit pour lui la plus haute eſtime, l'engagea (1) à envoyer ſes enfans à Sparte pour les y faire élever, & afin qu'ils y appriſſent, dit Plutarque dont je rapporte les paroles, la plus belle de toutes les ſciences, celle d'obéir & de commander. Les Eléens prirent dans la ſuite Scilonte. Les fils de Xénophon ſe ſauverent (2) à Léprée avec quelques eſclaves. Xénophon ſe retira d'abord à Elis, alla rejoindre ſes fils à Léprée, & delà ſe rendit avec eux à Corinthe, où il fixa ſa demeure. Les Athé-

(1) Plutarch. in Ageſilao, pag. 606. E. Simſon, (Chronol. Catholic. pag. 803.) avance, je ne ſais ſur quelle autorité, que Xénophon éleva les enfans d'Agéſilas. Je ſoupçonne ce Savant de s'être mépris dans le paſſage de Plutarque que je viens d'indiquer.

(2) Diog. Laert. Lib. II. ſegm. 53.

niens ayant résolu de secourir les Lacédémoniens contre les Thébains, Xénophon envoya ses deux fils servir dans leur armée. La bataille de Mantinée se donna. Diodore, qui étoit le cadet, n'y fit rien de mémorable; mais Gryllus s'y distingua parmi la cavalerie. Il blessa à mort Epaminondas, Général des Thébains, & périt percé de mille coups. Cependant les Lacédémoniens (1) attribuoient cette action glorieuse à Anticrates de Lacédémone. Ils lui décernerent des honneurs, & accorderent des immunités à sa postérité, dont Callicrates, un de ses descendants, jouissoit encore du temps de Plutarque. Les Lacédémoniens surnommerent

---

(1) Plutarch. in Agesilao, pag. 616. A.

cet Anticrates Machærion, de *Machæra* Epée. Les Mantinéens revendiquoient de leur côté ce Machærion, & prétendoient qu'il étoit un de leurs citoyens. Mais c'eſt un vain nom, dit Pauſanias (1), & je ſuis bien sûr qu'aucun de ceux qui l'ont porté, n'a reçu de marques d'honneur ni à Sparte, ni à Mantinée. Les Athéniens diſent, ſelon le même Auteur (2), que le Général Thébain fut percé par Gryllus, & les Thébains en conviennent auſſi, ce qui eſt d'un poids bien conſidérable. Ce fait étoit encore atteſté par un tableau, où l'on avoit repréſenté la bataille de Mantinée. Les

---

(1) Pauſan. Arcadic. ſive Lib. VIII. cap. XI. p. 622.

(2) Id. pag. 621, & Bœotic. ſive Lib. IX. cap. XV. pag. 741.

Mantinéens ſemblent être eux-mêmes de cet avis, continue Pauſanias (1); car ils ont rendu les derniers devoirs à Gryllus aux frais publics, & ils lui ont élevé une ſtatue à l'endroit où il tomba, pour honorer la mémoire du plus brave de leurs alliés. Xénophon offroit (2) un ſacrifice, lorſqu'on vint lui apprendre la mort de ſon fils. A l'inſtant, il ôta la couronne de deſſus ſa tête; mais quand on eut ajouté qu'il avoit été tué en combattant courageuſement, il la remit en diſant: « Je ſavois qu'il étoit mortel.» Xénophon mourut à Corinthe dans un âge avancé, comme l'écrit Dio-

(1) Id. Lib. VIII. cap. XI. pag. 622, & cap. IX. pag. 618.

(2) Diog. Laert. Lib. II. ſegm. 54 & 54. Ælian. Var. Hiſt. Lib. III. cap. III.

gnès de Magnésie (1), & la premiere année de la cent cinquieme Olympiade, si l'on en croit Stésiclides d'Athenes dans sa Chronique des Archontes & des Olympioniques. Mais ce dernier Historien s'est trompé, ainsi que tous ceux qui l'ont suivi, comme vient de le prouver l'Auteur estimable d'une traduction de l'Expédition de Cyrus (2).

Il ne me reste plus qu'à rendre compte de mon travail, & de ce qui l'a occasionné. Comme je fais copier ma traduction d'Hérodote, & que je ne puis en entreprendre une derniere revision que je n'aie sous les yeux toutes les parties de

(1) Diog. Laert. Lib. II. segm. 56.

(2) Voyez cette traduction, pag. 562, notes.

cet important ouvrage, j'ai cru devoir employer d'une maniere utile mes moments de loiſir. Je n'ai rien vu qui le fût davantage qu'une traduction de l'Expédition de Cyrus le jeune dans l'Aſie ſupérieure. Il exiſte une ancienne traduction de cet ouvrage par Pyrame de Candole. Je ne la connois que par les Bibliographes. D'Ablancourt en a donné une dans le ſiécle dernier. Elle eſt écrite avec chaleur & d'un ſtyle en général correct. Si elle eut été auſſi fidele qu'élégante, ou ſi ce Traducteur ne s'étoit trompé qu'en quelques endroits, je me ſerois bien gardé d'en entreprendre une autre. Mais j'oſe aſſurer qu'elle fourmille de fautes graves qui arrêtent le lecteur qui n'a les yeux que ſur le François. Je me ſuis contenté

d'en relever quelques unes dans mes notes. Vouloir les reprendre toutes, auroit été une tâche trop pénible, & peut-être même inutile. J'ai cherché à rendre Xénophon d'une maniere claire & aussi littérale que l'a pu permettre le génie des deux langues, afin que cette traduction pût être utile, surtout aux jeunes-gens qui veulent apprendre le Grec. Je me suis servi de l'édition toute Grecque d'Henri Estienne, imprimée in-folio en 1581. Je l'ai comparée avec l'édition de M. Hutchinson, qui a paru à Oxford en 1745, in-8°. Celle-ci est une copie de celle que ce même Savant avoit donnée in-4°. en 1735. Cet Editeur a eu des secours, & entr'autres la collation d'un Manuscrit de la Bibliotheque du Col-

lege d'Eaton. Mais au lieu de profiter de ses richesses, il a rélégué dans les notes les bonnes leçons de ce Manuscrit, sans les admettre dans le texte. Que sert-il donc de collationner des Manuscrits qu'on a souvent bien de la peine à lire, si on laisse subsister les leçons vicieuses qui n'ont été admises que par l'impéritie des premiers Editeurs, ou parcequ'ils n'avoient pas de bonnes copies sous les yeux. Une collation exacte des Manuscrits est beaucoup plus utile qu'on ne le pense communément, puisque les fautes grossieres qu'on y trouve, menent quelquefois à la vraie leçon. J'en vais citer un exemple. Une querelle (1) étant surve-

(1) Voyez Tom. I. pag. 58, & note 70.

nue entre Cléarque & les ſoldats de Ménon, ce Général fait prendre les armes à ſes troupes, & ſe diſpoſe à les charger, lorſqu'arrive Cyrus, σὺν τοῖς παροῦσι τῶν πλειστῶν; ce qui ne fait aucun ſens. Il y a dans le Manuſcrit d'Eaton σὺν τοῖς παροῦσι τῶν πισιῶν. M. Hutchinſon a traité cette leçon d'abſurde. Elle l'eſt en effet; mais elle le conduiſoit à la vraie. J'ai apperçu au premier coup d'œil qu'il falloit lire τῶν πιστῶν, & j'ai eu la ſatisfaction de voir ma conjecture confirmée par deux Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi. Cela ſignifie alors: Cyrus arrive avec ceux de ſes confidents qui ſe trouverent auprès de lui.

J'ai collationné en beaucoup de paſſages trois Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi ſur l'édition de

Henri Eſtienne, & j'y ai trouvé des leçons précieuſes, dont j'ai rendu compte dans mes notes, parceque je les ai ſuivies dans ma traduction. Le premier de ces Manuſcrits que je déſigne par la lettre A, eſt de l'an 1447. Il contient les neuf livres d'Hérodote avec beaucoup de lacunes, les huit livres de l'Inſtitution de Cyrus, & les ſept livres de l'Expédition de Cyrus le jeune. Il y a auſſi des lacunes dans ces deux ouvrages, & des abréviations ſingulieres, par exemple, σρία pour σωτηρία, σρίον pour σωτήριον. Ce Manuſcrit eſt coté dans le Catalogue de la Bibliotheque du Roi MDCXXXV.

Le ſecond, que j'indique par la lettre B, a été écrit par Apoſtolius. On eſt touché juſqu'aux larmes en liſant à la fin de la Cyropédie, que

réduit à la derniere misere après la prise de Constantinople, sa patrie, par les Turcs, il a copié cet ouvrage en Crete, pour ne point mourir de faim. Ce Manuscrit est excellent, & parfaitement bien écrit. Il contient les sept livres de l'Expédition de Cyrus le jeune, & les huit livres de l'Institution de Cyrus. Il est connu dans le Catalogue de la Bibliotheque du Roi par la cote MDCXLI.

Le troisieme enfin que dans mes notes je distingue des précédents par la lettre C, & qui est coté dans le Catalogue de cette Bibliotheque MDCXL, est du quatorzieme siècle. Il est mal écrit, mais très-bon, & je conseille aux futurs Editeurs de Xénophon de le collationner exactement, ainsi que le second.

J'ai eu encore d'autres secours.

Je me ſuis ſervi des explications de MM. Pierſon, Valckenaer & Toup, dont la ſagacité & les connoiſſances ne ſont ignorées que de ceux qui ſont abſolument étrangers à cette partie de la littérature. Je leur ai rendu, dans mes notes, la juſtice qui leur étoit dûe. Je joins à cette traduction des Obſervations ſur la maniere, dont les Anciens prononçoient quelques lettres de leur alphabet. Le tout eſt terminé par deux Index. Le premier des Auteurs & des éditions dont j'ai fait uſage; le ſecond des matieres. Ils ſont utiles, & ſur-tout le premier, à ceux qui veulent recourir aux ſources.

J'avertis avant de finir, que je termine en François les noms Grecs en ès, de même qu'ils le ſont dans cette langue, quoique l'uſage y ſoit

contraire. Je l'ai fait, afin qu'on distinguât les déclinaisons, & qu'on ne s'imaginât pas, par exemple, qu'Episthene vient d'Episthenos, comme pourroit le croire quelqu'un qui ne sauroit pas le Grec.





L'EXPÉDITION DE CYRUS[1] DANS L'ASIE SUPÉRIEURE, ET LA RETRAITE DES DIX MILLE.

LIVRE PREMIER.

DARIUS (2) eut de Paryſatis deux fils (3), Artaxerxès (4) & Cyrus. Ce Prince étant tombé malade & ſe doutant qu'il approchoit de ſa fin, voulut les avoir près

(1) J'ai traduit ce titre tel qu'il ſe trouve dans l'original, ne croyant pas qu'il ſoit permis à un Traducteur de changer les penſées d'un Auteur. Si j'ai ajouté ces mots : *la Retraite des dix mille*,

de lui (5). L'aîné étoit à la cour; le plus plus jeune, dans le gouvernement dont il l'avoit déclaré Satrape; il étoit aussi Gou-

---

c'est afin de donner quelque chose à l'usage.

J'ai expliqué la signification du terme ἀνάβασις dans mes Notes sur les Amours de Chéréas & de Callirrhoé, Tome II, pag. 203.

(2) Darius Ochus, fils naturel d'Artaxerxès Longuemain. Ctésias, *in Persicis*, pag. 647.

(3) Il en eut deux autres, Osthanès & Oxathrès. (*Plutarch. in Artoxerxe, pag.* 1012.) Xénophon n'en parle point, parcequ'ils ne jouent aucun rôle dans cette histoire.

(4) Artaxerxès, surnommé Mnémon. Il s'appella d'abord Arsicas, suivant Ctésias, cité par Plutarque, (*in Artoxerxe, pag.* 1012.) Mais on lit dans Ctésias (*Persic pag.* 650) Arsacès, & cela est d'autant plus vraisemblable, que ce nom fut dans la suite commun aux Rois des Parthes. Dinon le nomme Oarsès. Plutarque, *loco laudato.*

(5) Cyrus avoit donné de grands sujets de mécontentement à Darius, en faisant mourir Autobœsacès & Mitrée, ses cousins-germains, parcequ'ils n'avoient pas mis devant lui leurs mains dans leurs manches, comme cela s'observoit à l'égard du Roi seul. Hieroménès, pere de ces jeunes Princes, en porta ses plaintes à Darius avec sa femme,

verneur (6) de tous ceux qui s'aſſemblent dans la plaine du Caſtole (7). Darius le manda. Il ſe mit en marche avec trois cents

---

qui étoit ſœur de ce Prince. Darius manda ſon fils, ſous prétexte de maladie. ***Xenophon, Hellenic. lib.* 2, *pag.* 266, *lin.* 29**, &c.

Ce paſſage des Helléniques paroît contredire celui-ci, où il eſt queſtion d'une véritable maladie. Mais je préſume que ce ſont deux voyages très-différens.

(6) D'Ablancourt a traduit : ***Et à ſa venue le déclara Général des troupes, &c.*** C'eſt un contreſens qu'un peu plus d'attention aux regles de la Grammaire, lui auroit fait éviter. D'ailleurs Xénophon rapporte dans ſon Hiſtoire Hellénique, liv. I. pag. 257, ligne 1. le fragment d'une Lettre de Darius aux peuples de l'Aſie Mineure. « J'envoie » Cyrus dans l'Aſie Mineure, pour y être Caranus de » tous les peuples qui s'aſſemblent dans la plaine du » Caſtole. Caranus ſignifie Seigneur ». Cette Lettre fut écrite lorſque Cyrus alla prendre poſſeſſion de ſon gouvernement, c'eſt-à-dire, environ ſix ans avant ſon expédition. Voy. auſſi ci-deſſous, §. 40.

Le terme de Caranus, dont ſe ſert Darius, eſt Dorien, & convient par conſéquent très-bien à des peuples qui étoient Doriens, comme on le verra

Grecs pesamment armés, commandés par Xénias de Parrhasia (8), & accompagné de Tissaphernes en qualité d'ami.

II. Artaxerxès étant monté sur le trône après la mort de Darius, Tissaphernes accusa Cyrus (9) devant ce Prince d'avoir

---

dans la Note suivante. Il vient de τὸ Κάρηνον. La tête, en Dorien Κάρανον. On trouve dans Homere Κοίρανος, pour signifier le Chef suprème : εἷς Κοίρανος ἔστω, εἷς βασιλεύς, qu'il y ait un seul Chef, un seul Roi. Iliad. lib. 2. 204.

(7) Les Lydiens appelloient les Doriens *Castoles*, selon Etienne de Byzance, au mot Καστωλοῦ πεδίον. Ainsi, la Plaine du Castole n'est autre chose que la Plaine des Doriens. Je soupçonne que les Doriens tenoient en ce lieu l'assemblée générale de leur nation, de même que les Ioniens tenoient la leur au Panionium.

(8) Ville d'Arcadie, dont parlent Homere, Etienne de Byzance, &c. Pline la nomme *Parrhasie*, *Hist. Natur. Lib. IV. Cap. VI. pag.* 195.

(9) Artaxerxès étant allé à Pasargades pour s'y faire inaugurer, fut suivi en cette Ville par Cyrus. Le nouveau Roi se revêt pour cette cérémonie de la robe que portoit l'ancien Cyrus avant que d'être Roi. Cyrus saisit ce moment pour assassiner son

tramé contre lui une conſpiration. Le Roi le crut, & fit arrêter Cyrus, dans l'intention de le faire mourir; mais ſa mere le ſauva par ſes prieres, & le renvoya dans ſon gouvernement. Il ne fut pas plutôt parti après avoir couru ce danger, & s'être couvert du deshonneur qui ſuit un crime, qu'il chercha les moyens de ne plus dépendre de ſon frere, & même de régner en ſa place, s'il le pouvoit. D'un côté, ſa mere Paryſatis le favoriſoit dans ſes deſſeins, parcequ'elle avoit pour lui plus de tendreſſe que pour le Roi; d'un autre il recherchoit l'amitié de ceux (10) qui venoient le trouver de la part d'Artaxerxès, & les renvoyoit mieux diſpoſés à ſon égard qu'à celui de ſon frere.

frere. Un Prêtre, qui avoit eu ſoin de ſon éducation, découvrit cette conſpiration à Tiſſaphernes, & celui-ci à Artaxerxès. Cyrus fut arrêté ſur la dépoſition du Prêtre. *Plutarch. in Artox. p.* 1012. *C. D.* D'autres diſent, ajoute le même Auteur, que Cyrus ſe cacha dans le Temple, & qu'il fut trahi par le Prêtre dont on vient de parler.

(10) Ce ſont les *Mandatores* du Bas-Empire.

Il prenoit d'ailleurs un tel soin des Barbares qu'il avoit à son service, qu'il les avoit rendus de bons soldats, & qu'ils étoient attachés à sa personne. Il levoit aussi des troupes Grecques, le plus secretement qu'il lui étoit possible, afin que son frere ne fût nullement préparé à le recevoir. Lorsqu'on recrutoit les troupes (11) qu'on mettoit en garnison dans les différentes Villes de son gouvernement, il ordonnoit aux Commandans d'enroller sur-tout des Péloponnésiens, & parmi ceux-ci les plus braves hommes, sous prétexte que Tissaphernes avoit des desseins sur ces places. Les Villes Ioniennes étoient anciennement du gou-

(11) Συλλογὴ signifie des Recrues, des Levées : quand Xénophon veut parler d'une revue, il emploie toujours le terme d'ἐξέτασις. Cet Auteur dit au commencement du §. 3. ἄλλο δὲ στράτευμα συνελέγετο αὐτῷ, où il est manifestement question d'une levée de troupes. Il y a dans le Manuscrit C de la Bibliotheque du Roi : ὧδε οὖν ἐποιεῖτο τὴν συλλογήν. Voïci donc de quelle maniere il faisoit les levées. Il ordonnoit, &c. Cette leçon me paroît la vraie.

vernement de ce Satrape, & lui avoient été données par le Roi; elles s'étoient alors révoltées, & toutes, excepté Milet, s'étoient remises entre les mains de Cyrus. Les habitans de cette Ville avoient eu le même dessein, mais Tissaphernes en ayant eu connoissance avant l'exécution, fit mourir quelques-uns de ceux qui y avoient trempé, & bannit les autres. Cyrus les accueillit, & ayant assemblé une armée, il forma le siége de cette Ville par terre & par mer, & tâcha d'y faire rentrer les bannis. Ce fut un autre prétexte pour lever des troupes. Il envoya aussi prier le Roi de lui donner, à lui qui étoit son frere, le gouvernement de ces places plutôt qu'à Tissaphernes; & en cela il étoit secondé par sa mere. Le Roi ne se doutant point des embûches qu'on lui tendoit, & croyant ces troupes destinées contre Tissaphernes, n'étoit point fâché qu'ils se fissent la guerre: car Cyrus lui envoyoit les tributs des Villes qui avoient été du gouvernement de ce Satrape.

III. On avoit aussi levé pour lui une au-

tre armée dans la Cherſoneſe, vis-à-vis d'Abyde, en cette maniere. Cléarque de Lacédémone (12), ayant été banni, vint trouver ce Prince, qui l'admira & lui donna dix mille dariques (13). Cléarque leva une armée avec cette ſomme, ſortit de la Cherſoneſe, fit la guerre aux Thraces qui habitent au-deſſus de l'Helleſpont, & rendit de ſi grands ſervices aux Grecs, que les villes de l'Helleſpont ſe cotiſerent d'elles-mêmes pour la ſubſiſtance des troupes. Cette armée étoit donc encore ſecretement entretenue pour ſon ſervice. Ariſtippe de

(12) Voyez Diodore de Sicile, lib. XIV. §. 12. Tom. I. pag. 648; le Livre II. de cette Hiſtoire, §. 25, & note 56.

(13) Monnoie d'or de Perſe, frappée par Darius. Elle équivaloit, ſelon le Scholiaſte d'Ariſtophane, ſur le vers 598 des Harangueuſes, au χρυσοῦς des Athéniens, c'eſt-à-dire, à vingt drachmes d'argent. Cent drachmes faiſoient une mine d'argent, & ſoixante mines un talent. Ainſi, il y avoit trois cents dariques dans un talent. Les dix mille dariques ſont par conſéquent trente-trois talens un tiers & quel-

Thessalie, qui étoit son hôte, se voyant accablé dans sa patrie par la faction contraire, le vint trouver & lui demanda environ deux mille hommes (14) à sa solde, avec trois mois de paye, dans l'espérance de venir par ce moyen à bout de ses ennemis. Cyrus lui donna quatre mille hommes avec six mois de paye, & le pria de ne faire la paix avec ses adversaires, qu'après l'avoir consulté. Il entretenoit donc aussi en Thessalie une armée à l'insçu de tout le monde. Il commanda à Proxene de Béotie, qui étoit son ami, de le venir trou-

---

que chose. Plusieurs Auteurs évaluent le talent à 4400 liv. ou environ de notre monnoie. Ainsi, les trente-trois talens un tiers font 146466 liv. argent de France. Mais comme quelques Ecrivains portent le talent à 4550 liv. & d'autres à 5419 l. 18 f. 5 d. les dix mille dariques vaudroient 151666 liv. ou environ 180666 liv. Je crois ces deux dernieres évaluations trop fortes.

(14) Ξένοι sont des troupes étrangeres qu'on prend à sa solde. *Ξένυς ἐκάλυν τοὺς μισθοφόρους*. Schol. Thucyd. ad lib. II. pag. 145. lin. 65. Ce sont des Grecs, qui sont étrangers par rapport aux Perses.

ver avec le plus grand nombre d'hommes qu'il pourroit lever, donnant à entendre qu'il vouloit marcher contre les Pisidiens qui infestoient son gouvernement. Il donna les mêmes ordres à Sophénete de Stymphale (15) & à Socrates d'Achaïe, qui étoient aussi ses amis, comme ayant intention de faire la guerre à Tissaphernes, de concert avec les bannis de Milet. Ces ordres furent exécutés.

IV. Quand il eut formé la résolution de se mettre en marche pour l'Asie Supérieure, il prétexta de vouloir chasser entierement les Pisidiens de leur pays, & assembla ses troupes, tant Grecques que Barbares, comme s'il eût eu dessein de les aller attaquer. Il ordonna à Cléarque de venir avec toutes ses forces; à Aristipe de faire la paix avec ses compatriotes, & de lui envoyer ses troupes; à Xénias d'Arcadie, qui commandoit dans les villes les troupes étrangeres (16), de le joindre avec tous les

(15) Ville d'Arcadie.

(16) Les Grecs en garnison dans les Villes du gouvernement de Cyrus.

ſoldats qui ne ſeroient pas néceſſaires pour la garde des citadelles. Il rappella ceux qui faiſoient le ſiége de Milet, & voulut que les bannis l'accompagnaſſent à ſon expédition, leur promettant que ſi elle réuſſiſſoit, il ne mettroit point les armes bas qu'il ne les eût rétablis dans leur patrie. Ils lui obéirent avec d'autant plus de plaiſir, qu'il leur avoit inſpiré de la confiance. Ils prirent leurs armes & vinrent le trouver à Sardes. Xénias y arriva avec quatre mille ſoldats peſamment armés, qu'il avoit tirés des villes, & Proxene avec quinze cents hommes de troupes peſantes, & cinq cents armés à la légere. Sophénete de Stymphale lui amena mille Hoplites (17), Socrates

(17) Les Grecs avoient dans leur infanterie trois ſortes de troupes; les Hoplites, ou Soldats peſamment armés, les Peltaſtes, & les Pſiles. Les Hoplites, dit Arrian dans ſa Tactique (pages 10 & 11) avoient des cuiraſſes, des boucliers longs qui les couvroient tout entiers, des épées, & de longues piques. Les Pſiles ou Troupes légeres, n'avoient ni cuiraſſes, ni boucliers, ni grêvieres, ni caſques;

d'Achaïe environ cinq cents, & Pasion de Mégare, autour de cinq cents hommes. Celui-ci étoit, ainsi que Socrates, du nombre de ceux qui faisoient le siége de Milet. Lorsqu'ils furent arrivés à Sardes, Tissaphernes, qui observoit les mouvemens de Cyrus, croyant ces préparatifs trop considérables pour une expédition contre les Pisidiens, alla trouver le Roi en toute diligence avec cinq cents chevaux; & ce Prince, instruit par ce Satrape des forces de son frere, se prépara de son côté.

---

ils tiroient de l'arc, lançoient des javelots, ou jettoient des pierres avec la fronde, ou avec la main. Les Peltastes tenoient le milieu entre les Hoplites & les Psiles; ils portoient une pelte, sorte de bouclier d'osier échancré, plus petit & plus léger que celui des Hoplites; leurs javelots étoient plus courts que les piques des Hoplites, & plus pesants que ceux des Psiles.

Comme il est nécessaire de distinguer ces trois sortes de troupes, & que leur nom revient très-fréquemment, j'ai cru devoir me servir de temps en temps des termes techniques d'Hoplites & de Pel-

V. Cyrus partit de Sardes avec les troupes dont je viens de parler. Il traversa la Lydie, fit en trois jours vingt-deux parasanges (18), & arriva sur les bords du Méandre. Cette riviere a deux plethres (19) de largeur, avec un pont de sept bateaux, sur lequel il la passa. Il s'avança ensuite dans la Phrygie, fit huit parasanges en une journée, & vint à Colosses, ville grande, riche & bien peuplée, où il séjourna sept jours. Ménon de Thessalie le joignit en cet endroit avec mille Hoplites & cinq cents Peltastes, qui étoient des Dolopes, des Enianes & des Olynthiens.

---

tastes; le premier, afin de ne point répéter si souvent les troupes pesamment armées; le second, afin de ne point les confondre avec les troupes légeres, qui sont proprement les Psiles.

(18) La parasange vaut trente stades de dix au mille, & revient à peu-près à la lieue commune.

(19) Le plethre est une mesure de cent pieds Grecs. Le pied Grec est de 1360 parties du pied de Roi, évalué à 1440 dixiemes; c'est-à-dire, qu'il équivaut à 11 pouces 4 lignes. Ainsi, le plethre est de 94 pieds 5 pouces 4 lignes.

De-là, il fit en trois jours de marche vingt parasanges, & arriva à Célenes, ville considérable par sa richesse, sa grandeur & sa population. Cyrus y avoit un palais, avec un grand parc rempli de bêtes sauvages, qu'il chassoit à cheval, quand il avoit envie de s'exercer avec ses chevaux. Le Méandre prend sa source dans le palais, traverse le parc par le milieu, & la Ville de Célenes. Le grand Roi a pareillement en cette Ville un palais fortifié sur les bords de la source du Marsyas & au-dessous de la citadelle. Cette riviere traverse aussi la Ville, & se jette dans le Méandre: elle a vingt-cinq pieds de largeur. On dit que Marsyas (20), ayant osé entrer en concurrence

---

(20) Marsyas étoit, selon Hygin (corrigé par van Staveren, pag. 178) fils d'Hyagnis, & suivant Apollodore, (Lib. I. cap. IV. pag. 11.) fils d'Olympus; mais d'autres Auteurs, suivis par Ovide, (Métamorph. VI. 293.) lui donnent Olympus pour disciple. Sa mere étoit une Nymphe, Νυμφογενὲς Σάτυρε, dit Alcée de Messene. (*Analecta veter. Poetarum Græcor. Tom. I. pag.* 488.) Il passoit pour l'inven-

de talent (21) avec Apollon, fut vaincu, & que ce Dieu l'écorcha & appendit sa peau dans l'antre d'où sortent les sources de cette riviere qui tire son nom de cet évenement. On prétend que Xerxès bâtit ce palais & la citadelle de Célenes à son retour de Grece, où il avoit été battu. Cyrus y séjourna trente jours; & Cléarque, banni de Lacédémone, le joignit en cette

---

teur de la flûte, au rapport d'Antipater de Thessalonique. (*Anal. vet. Poet. Gr. Tom. II. p.* 116.) Dioscoride en attribuoit cependant l'invention à Hyagnis. « Si, dit-il, le Pasteur de Célenes est seul » connu dans les Chansons des Poètes pour l'inven- » teur de la flûte, il le doit à la célébrité que lui » donna le défi qu'il fit à Apollon. »

> εἰ δὲ Κελαινίτης ποιμὴν πάρος οἷος ἀοιδαῖς
> ἐγνώσθη, Φοίβου τοῦτον ἔδειξεν ἔρις.

Voyez les Notes savantes de M. Brunck sur les Analectes des Poètes Grecs, pag. 117.

Le défi de Marsyas étoit tellement accrédité, que Tite-Live a dit (L. 38. cap. 13.) *Fama ita tenet Celænis Marsyam cum Apolline tibiarum cantu certasse.*

(21) Σοφία signifie non seulement la sagesse, mais

Ville avec mille hommes peſamment armés, huit cents Peltaſtes Thraces, & deux cents Archers Crétois. Soſias de Syracuſes & Sophénete d'Arcadie, arriverent en même temps, chacun avec mille Hoplites. Cyrus fit dans le parc la revue & le dénombrement des Grecs : ils montoient en tout à onze mille Hoplites, & environ (22) à deux mille hommes de troupes légeres.

---

encore la connoiſſance des arts, les talens. Les Anciens, dit Euſtathe ſur Homere (p. 1023. lign. 12.) appelloient tous les Artiſtes Σοφοὶ. La Muſique en particulier étoit décorée de ce nom. *Quis ignorat* Muſicen..... *tantum jam illis antiquis temporibus non ſtudii modò, verum etiam venerationis habuiſſe, ut iidem* Muſici *& vates &* ſapientes *judicarentur. Quinctil. Inſt. Orator. lib. I. cap.* 10. Cela prouve que Σοφία doit ſe prendre ici dans le ſens que je lui donne.

(22) Le Grec a raiſon d'ajouter *environ*, quoi qu'en diſe d'Ablancourt; car le total eſt de 2500 hommes. Il y a dans les Manuſcrits B. & C. de la Bibliotheque du Roi, une variante conſidérable : ὁπλῖται μὲν μύριοι καὶ χίλιοι· Πελτασταὶ δὲ πεντακόσιοι· γυμνῆτες δὲ πεντακόσιοι· Κρῆτες δὲ διακόσιοι· Θρᾶκες

VI. De-là Cyrus fit en deux journées dix parasanges, & arriva à Peltes (23), Ville bien peuplée, où il séjourna trois jours, pendant lesquels Xénias d'Arcadie célébra les Lupercales par des sacrifices & des jeux, dont les prix étoient des étrilles d'or (24). Cyrus fut aussi du nombre des spectateurs. Il fit ensuite douze parasanges en deux jours, & vint au Forum (25) des

---

ὀκτακόσιοι· σύμπαντες ἀριθμὸς, μύριοι τρισχίλιοι· οἱ σύμπαντες ὁπλῖται μὲν, μύριοι χίλιοι. Πελτασταὶ δὲ ἀμφὶ τοὺς δισχίλιους : ce qui signifie, onze mille Hoplites, cinq cents Peltastes, cinq cents troupes légeres, deux cents Crétois, huit cents Thraces. En tout treize mille hommes, savoir onze mille Hoplites, & environ deux mille Peltastes.

(23) Ville de Phrygie.

(24) Instrument dont on se servoit au bain, pour se nettoyer & enlever la sueur.

(25) Je dis le Forum des Céramiens, comme les Latins ont dit *Forum Appii*, &c. Pline parle d'une Ville de *Cerana* (*Lib. VI. cap. 32.*) après avoir fait mention de Célenes & de Colosses. Je crois que c'est la même ville. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas la confondre avec Céramus, Ville de Carie.

Céramiens, Ville considérable & la derniere de la Mysie. De-là il fit en trois marches trente parasanges, & arriva à Caystropedium (26), Ville très-peuplée, où il séjourna cinq jours. Il étoit alors dû aux soldats plus de trois mois de paye, & comme ils venoient souvent la demander à sa Porte (27), il tâchoit de tirer le temps en longueur, en leur donnant des espérances: mais on voyoit bien que cela lui faisoit de la peine; car il n'étoit pas dans son caractere de refuser au soldat sa paye, quand il avoit de l'argent. Epyaxa, femme de Syennésis (28), Roi de Cilicie, vint trouver Cyrus en cette Ville. On dit qu'elle lui fit présent de sommes considérables. Ce Prince donna alors à l'armée quatre mois de paye (29). Cette

(26) Ville de Phrygie.

(27) J'ai expliqué cela dans mes Notes sur Hérodote. Voyez aussi Note 97.

(28) Syennésis étoit Satrape de Cilicie, comme on le voit à la fin du dernier Livre.

(29) Il étoit dû aux troupes plus de trois mois de paye. Ce que ce Prince leur donna d'avance étoit donc peu de chose. La darique étoit évaluée à 14 l.

Reine avoit une garde de Ciliciens & d'Aſpendiens (30). Le bruit couroit que Cyrus en étoit aimé.

VII. Il fit enſuite dix paraſanges, & arriva en deux jours à Thymbrium (31), où il y avoit une fontaine, que l'on appelloit la fontaine de Midas, Roi de Phrygie. On aſſure que Midas y prit à la chaſſe le Satyre, en mêlant du vin avec ſes eaux. De-là il fit dix paraſanges, & vint en deux

---

13 ſ. 4 den. de notre monnoie. Je fais cette remarque, parcequ'un Critique, qui porte la valeur de la darique à un Louis, prétend que les Grecs avoient une darique & demie de paye, & qu'ils en toucherent quatre mois d'avance. Ce Critique a confondu les temps. Les Grecs n'avoient alors qu'une darique. Ils reçurent quatre mois de paye, dont il leur en étoit dû plus de trois. Cyrus leur promit quelque temps après une darique & demie; mais ils ne la toucherent pas, parceque ce Prince périt à la bataille.

(30) Aſpendus, Ville de Pamphylie.

(31) Le Grec ajoute, bien peuplée. Cette Ville étoit dans la Phrygie. Voyez Etienne de Byzance, au mot Ἄγκυρα.

jours à Tyriæum (32), Ville considérable. Il y séjourna trois jours, pendant lesquels la Reine de Cilicie pria Cyrus, à ce qu'on dit, de lui montrer son armée en bataille. Par complaisance pour cette Princesse, il fit dans la plaine la revue des Grecs & des Barbares. Il ordonna aux Grecs de se mettre en bataille, selon leur coutume, & à leurs Généraux de ranger chacun ses troupes. Elles étoient sur quatre de hauteur; Ménon à la droite avec les siennes, Cléarque à la gauche avec celles qu'il commandoit, & le reste des Généraux au centre. Cyrus considéra d'abord les Barbares & les fit passer en revue devant lui par bataillons & par escadrons. Il alla ensuite le long des bataillons Grecs, monté sur son char & accompagné de la Reine de Cili-

(32) Ville de Pisidie, suivant le Grammairien Hieroclès. Etienne de Byzance la nomme *Tyros*, & prétend qu'elle est de la Lydie & de la Pisidie, c'est-à-dire, qu'étant frontiere, on ne peut déterminer au juste à laquelle de ces deux provinces elle appartient.

cie dans une voiture fermée (33). Les Grecs avoient des casques d'airain, des tuniques rouges, des grêvieres & des boucliers brillans. Lorsqu'il les eut tous parcourus, il arrêta son char devant le centre de la phalange (34), & fit dire à leurs Généraux par son Interprete Pigrès, qu'ils eussent à présenter les armes & à avancer en bataille. Ils donnerent l'ordre à leurs soldats, & dès que la trompette eut donné le signal,

(33) Cette sorte de voiture s'appelloit Harmamaxe. Voyez ma Traduction des Amours de Chéréas & de Callirrhoë, pag. 233 & la Note.

(34) La phalange Macédonienne étoit communément, comme on le voit dans Polybe, Liv. 17. sur seize de profondeur. Je ne discuterai point les avantages & les désavantages de cet ordre. L'Historien, que je viens de citer, n'a rien laissé à desirer à ce sujet, & l'on peut consulter ce qu'il en a dit, Liv. XVII. pag. 762, &c. Mais il ne s'agit point ici de cette phalange, & peut-être même n'étoit-elle pas encore connue. Xénophon, & les Auteurs contemporains, entendent toujours par phalange un ordre qui a plus de front que de profondeur. Voy. *Budée, Comment. Ling. Græc. pag.* 631.

ils s'avancerent les piques baissées, doublerent ensuite le pas en jettant de grands cris, & coururent enfin d'eux-mêmes droit aux tentes. Grand nombre de Barbares en furent effrayés, la Reine de Cilicie quitta sa voiture pour s'enfuir, & les vivandiers laisserent leurs marchandises pour se sauver. Les Grecs revinrent à leurs tentes en riant. La Reine de Cilicie admira l'ordre & la beauté de leurs troupes, & Cyrus se réjouit en voyant la terreur qu'elles avoient répandue parmi les Barbares.

VIII. De-là il fit en trois jours vingt parasanges, & arriva à Iconium, qui est la derniere Ville de Phrygie. Après y avoir séjourné trois jours, il en partit, & fit trente parasanges en cinq marches, à travers la Lycaonie. Comme cette Province étoit ennemie, il permit aux Grecs de la piller. Il renvoya ensuite Epyaxa en Cilicie par le chemin le plus court, la faisant escorter par Ménon de Thessalie, avec la troupe qu'il commandoit. Cyrus traversa la Cappadoce avec le reste de l'armée, fit vingt-

cinq parasanges en quatre marches, & arriva à Dana (35), Ville grande, riche & bien peuplée. Il y séjourna trois jours, pendant lesquels il fit mourir deux Perses qu'il avoit accusés de trahison, Mégaphernes, l'un de ses courtisans (36), & un autre, qui

---

(35) Ce nom est corrompu. M. Hutchinson soupçonne que c'est la Ville d'Adana, & M. d'Anville celle de Tyana.

(36) Si ces mots φοινικιστὴς βασίλειος ne sont pas altérés, ils ne peuvent du moins signifier le Teinturier en pourpre du Roi. Quand on en feroit l'Intendant de ces Ouvriers, il n'est pas vraisemblable qu'il se trouvât à la suite de l'armée de Cyrus. Il paroît que c'étoit un grand Seigneur. Henri Estienne traduit *Purpuratus*, & je l'ai suivi, quoique je ne sois point content de cette explication. Hésychius rapporte ce terme sans l'expliquer. Mais voici une conjecture qui me vient, & dont on fera l'usage qu'on voudra. Lorsqu'on arrêta dans la tente de Tissaphernes les Généraux, l'on égorgea les Capitaines, à un certain signal. Ce signal étoit, selon Diodore de Sicile (Lib. XIV. pag. 662.) un étendard de pourpre qu'on éleva sur la tente, ἀρθείσης φοινικίδος. Il me semble, d'après cela, que φοινικιστὴς pourroit être le Porte-Etendard.

étoit un des principaux commandans (37). Les troupes tâcherent ensuite de pénétrer en Cilicie par un défilé qui n'a de largeur que ce qu'il en faut pour un chariot. Ce défilé est escarpé & inaccessible à une armée, si on lui en dispute le passage. On disoit que Syennésis se tenoit sur les hauteurs pour le défendre, & Cyrus resta par cette raison un jour dans la plaine. Mais le lendemain on vint lui dire que ce Satrape s'étoit retiré, sur ce qu'il avoit appris que Ménon avoit pénétré en Cilicie avec son armée, & que Tamos (38), qui commandoit les vaisseaux de Lacédémone & de

(37) Hyparque signifie un Gouverneur, un Satrape, un Officier Général. Voyez ci-dessous, Liv. IV §. 19, Note 36. Les prépositions, dans les mots composés, n'ajoutent souvent rien à la signification du simple, comme l'a très-bien observé M. Ernesti, sur le troisieme vers du premier Livre de l'Iliade.

(38) Tamos étoit de Memphis, & en grande faveur auprès de Cyrus. (*Diod. Sicil. Lib. XIV, §. 19. Tom. I. pag. 655.*)

Cyrus

Cyrus, faisoit le tour (39) de l'Ionie, pour venir en Cilicie. Cyrus monta sans obstacle sur les montagnes, d'où il apperçut (40) le camp des Ciliciens. De-là il descendit dans une plaine vaste, belle, bien arrosée, plantée de vignes & de toutes sortes d'arbres. Cette plaine porte aussi beaucoup de sésame (41), de panis, de millet, de

(39) D'Ablancourt n'a point exprimé la force du terme περιπλέοντας, qui signifie, naviguant autour. Il est bon de remarquer aussi que la flotte n'étoit point encore arrivée.

(40) Il y a grande apparence que Syennésis ne s'étoit pas retiré fort loin. Muret est le premier qui ait changé, contre l'autorité de tous les Manuscrits, εἶδε en εἷλε, & il a été suivi par tous les Editeurs qui sont venus après lui. Quoi qu'en disent les Editeurs, il n'est pas vraisemblable que les Ciliciens n'eussent point emporté leurs tentes avec eux, & il n'étoit pas indifférent de faire observer qu'ils n'étoient pas fort éloignés.

(41) Plante, commune dans le Levant, de la graine de laquelle on tire de l'huile, qui sert pour la table, & à d'autres usages. Tournefort l'appelle *Digitalis Orientalis.*

froment, d'orge, & eſt environnée de tous côtés d'un rang de montagnes eſcarpées, dont les deux extrémités aboutiſſent à la mer.

IX. Quand il eut quitté les montagnes, il s'avança dans la plaine, & vint à Tarſe en Cilicie, après avoir fait vingt-cinq paraſanges en quatre jours. Cette ville eſt grande & riche. Syennéſis, Roi de Cilicie, y avoit un palais; & le Cydne, qui a deux plethres de largeur, la traverſe par le milieu. Les habitans s'enfuirent (42) avec ce Prince dans un lieu fort, ſur les montagnes, excepté ceux qui tenoient des hôtelleries. Les habitans de Soles (43) & d'Iſſes,

(42) Il y a dans le Grec *ἐξέλιπον οἱ ἐνοικοῦντες εἰς χωρίον ὀχυρὸν ἐπὶ τὰ ὄρη.* Cette tournure a embarraſſé les Commentateurs, comme on peut le voir dans la Note de M. Hutchinſon. Elle eſt cependant très-familiere aux Auteurs Attiques. On trouve dans Hérodote (Liv. VI. §. 100.) *ἐβουλεύοντο ἐκλιπεῖν τὴν πόλιν ἐς τὰ ἄκρα*, où l'on ſous-entend *ἰέναι*

(43) Soles, ville de Cilicie, qui fut dans la ſuite appellée *Pompeiopolis*, eſt différente de Soles, en

villes ſituées ſur le bord de la mer, ne ſe ſauverent pas non plus. Epyaxa, femme de Syennéſis, ſe rendit à Tarſe, cinq jours avant Cyrus. Deux compagnies (44) de l'armée de Ménon périrent au paſſage des montagnes. Les uns diſent que les Ciliciens les taillerent en pieces, tandis qu'elles étoient occupées à piller. D'autres aſſurent qu'étant reſtées derriere l'armée, & n'ayant pu ni la trouver, ni reconnoître les chemins, elles périrent en errant de côté & d'autre. Elles faiſoient cent hommes peſamment armés. Le reſte des troupes, irrité de la perte de leurs camarades, pilla à ſon arrivée la ville de Tarſe avec le palais du Roi.

Cypre, colonie d'Athenes, qui ſe nommoit *Æpeia.* Philocyprus, qui régnoit en cette Ville, lui donna le nom de *Soles* par honneur pour Solon, ſon ami. Iſſes s'appelle aujourd'hui *Aïaſſe.*

(44) Il paroît, par la ſuite de ce paſſage, que le λόχος ou Compagnie, étoit compoſé de cinquante hommes. Voyez auſſi Livre IV. §. 16. Le nombre des ſoldats qui compoſoient le λόχος, a varié en différents temps.

Auſſitôt que Cyrus fut dans cette Ville, il manda Syennéſis. Celui-ci répondit qu'il ne s'étoit jamais mis entre les mains d'un homme plus puiſſant que lui, & refuſa de l'aller trouver, juſqu'à ce que ſa femme l'eût engagé à y aller, & que Cyrus lui eût donné ſa foi. Ils eurent après cela une entrevue. Syennéſis (45) donna à Cyrus de grandes ſommes d'argent pour payer ſon armée, & Cyrus lui fit les préſents que les Rois de Perſe ont coutume de faire à ceux qu'ils veulent honorer; un cheval dont le frein étoit d'or, un collier, des bracelets & un cimeterre d'or, avec un habillement à la façon des Perſes. De plus on lui promit de ne plus piller déſormais ſon pays, & on lui permit de reprendre les eſclaves

(45) Ce nom étoit ordinaire aux Rois de Cilicie. Hérodote parle de Syennéſis, contemporain de Cyaxares (Liv. I. §. 74.) & d'un autre qui vivoit en même temps que Darius & Xerxès. (Lib. V. §. 118. Lib. VII. §. 98.)

Celui-ci étoit un homme ruſé, qui tâchoit de

qu'on lui avoit enlevés, par-tout où il les trouveroit.

X. Cyrus séjourna vingt jours en cette ville, avec l'armée, parceque les Grecs refusoient d'aller plus loin. Ils le soupçonnoient déjà de les mener contre le Roi; & ils disoient qu'on ne les avoit pas enrollés dans ce dessein. Cléarque fut le premier qui voulut obliger ses soldats à partir. Mais il n'eut pas plutôt commencé à se mettre en marche, qu'ils l'attaquerent à coups de pierres lui & ses chevaux de somme, ensorte que peu s'en fallut qu'il ne fût tué. Quand il vit qu'il ne pouvoit pas réussir par la violence, il convoqua ses propres soldats. D'abord il se tint debout, & répandit beaucoup de larmes, tandis qu'ils le regar-

s'accommoder aux circonstances. Il envoya un de ses fils avec des troupes, à Cyrus, & en fit partir secretement un autre, pour donner avis à Artaxerxès de l'expédition de ce Prince; & pour lui dire qu'il ne s'étoit joint à lui, que parcequ'il y avoit été forcé. (*Diod. Sicul. Lib. XIV.* §. XX. *Tom. I. pag.* 656.

doient avec étonnement & dans un profond ſilence ; enfin il prit la parole & leur parla ainſi :

XI. « Soldats, ne ſoyez point ſurpris de » me voir affligé de la poſition actuelle de » nos affaires. Je me ſuis lié à Cyrus par » le droit de l'hoſpitalité, & lorſque je » fus banni, entr'autres marques de diſ- » tinction dont il m'honora, il me donna » dix mille dariques (46). Je ne les ai ni » gardées pour les employer à mon uſage » particulier, ni dépenſées en des plaiſirs » inſenſés ; mais je m'en ſuis ſervi pour » vous ſoudoyer : & d'abord j'ai fait la » guerre aux Thraces, & avec votre ſe- » cours, j'ai vengé les inſultes qu'ils avoient » faites à la Grece, en les chaſſant de la » Cherſoneſe qu'ils tâchoient d'enlever » aux Grecs, qui en étoient en poſſeſſion. » Cyrus m'ayant enſuite mandé, je partis » avec vous, afin de reconnoître par mes » ſervices, s'il en étoit beſoin, les obliga-

(46) Voyez ci-deſſus, §. 3, & Note 13.

» tions que je lui avois. Mais puisque vous » refusez de me suivre, & que je me » vois dans la nécessité de m'appuyer de » l'amitié de ce Prince en vous abandon- » nant, ou de m'attacher à vous en le » trompant, j'ignore si je choisis le parti le » plus juste : n'importe, je vous donnerai » la préférence, & je suis résolu de souf- » frir avec vous tout ce qui pourra en ré- » sulter. Non, jamais il ne me sera repro- » ché d'avoir amené des Grecs chez des » Barbares pour les trahir, & d'avoir pré- » féré leur amitié à la vôtre. Mais puis- » que vous ne voulez ni m'obéir, ni me » suivre, je vous suivrai, & je partagerai » tout ce qui vous arrivera de fâcheux. Je » vous regarde comme ma patrie, comme » mes amis, comme mes camarades; avec » vous, je vivrai par-tout avec honneur, » & sans vous, je ne pourrai ni rendre » service à mes amis, ni être formidable » à mes ennemis. Soyez donc assurés que » quelque part où vous alliez, je vous ac- » compagnerai. » Ainsi parla Cléarque. Ses

propres soldats & le reste de l'armée applaudirent à sa résolution de ne point marcher contre le Roi, & plus de deux mille hommes, qui étoient à Xénias & à Pasion, les quitterent, & prenant avec eux leurs armes & leur bagage, vinrent camper avec lui.

XII. Cet incident affligea Cyrus & lui causa de l'inquiétude. Il manda Cléarque : celui-ci refusa d'aller le trouver; mais il lui fit dire en secret de ne se point décourager, & que les choses prendroient une tournure favorable. Il l'exhorta en même temps à le mander de nouveau, mais il ne voulut point encore y aller. Après quoi, il convoqua ses propres soldats, ceux qui s'étoient joints depuis peu à lui, & tous ceux qui voulurent assister à cette assemblée; & leur parla en ces termes :

XIII. « Soldats, Cyrus est à notre égard » dans la même situation où nous sommes » au sien; car nous ne sommes plus ses » soldats, puisque nous refusons de le suivre, & il ne nous donne plus de paye. » Je sais qu'il se croit injustement traité

» par nous, & c'eſt par cette raiſon que je
» refuſe de l'aller trouver lorſqu'il me l'or-
» donne; principalement parceque je rou-
» gis de l'avoir trompé en tout, comme
» je ne puis me le diſſimuler à moi-même,
» & enſuite parceque je crains qu'il ne me
» faſſe arrêter, & qu'il ne me puniſſe des
» torts qu'il m'impute. Il n'eſt donc point
» temps de nous endormir & de négliger
» le ſoin de notre ſalut, mais de délibérer
» ſur la conduite que nous devons tenir.
» Si nous reſtons ici, il faut conſidérer
» comment nous le pourrons faire avec
» ſûreté; & ſi nous prenons la réſolution
» de partir, comment nous le ferons ſans
» danger, & de quelle maniere nous nous
» procurerons des vivres; car ſans vivres,
» le général & le ſoldat ne ſont d'aucune
» utilité. Comme Cyrus ſert avec zele ſes
» amis, il eſt auſſi un ennemi très-dange-
» reux. D'ailleurs, nous ſavons tous quelles
» ſont ſes forces, tant en infanterie qu'en
» cavalerie & en vaiſſeaux, & nous les avons
» ſous les yeux: car nous n'en ſommes pas

» fort éloignés. Il eſt donc temps d'ouvrir
» l'avis que chacun croira le meilleur. »
Après avoir ainſi parlé, il ſe tut.

XIV. Alors pluſieurs perſonnes ſe leverent; les unes de leur propre mouvement, pour dire leur avis; les autres, ſuſcitées par Cléarque, pour montrer l'embarras où l'on ſe trouveroit, ſoit que l'on voulût reſter, ou s'en aller, ſans l'agrément de Cyrus. Un d'entr'eux, feignant d'être fort preſſé de ſe rendre en Grece, dit que ſi Cléarque refuſoit de les y conduire, il falloit au plutôt élire d'autres Généraux, acheter des vivres dans le camp des Barbares où ſe tenoit le marché, & plier bagage. Nous demanderons enſuite des vaiſſeaux à Cyrus, ou, en cas de refus, un guide pour nous ramener par des pays amis. S'il ne veut pas nous en donner, il faut ſur le champ nous mettre en ordre de bataille, & envoyer un détachement s'emparer des hauteurs, afin de n'être prévenus ni par Cyrus, ni par les Ciliciens dont nous avons pillé les effets, & ſur leſquels nous

avons fait un grand nombre de prisonniers. Cléarque prit ensuite la parole.

XV. « Que personne ne me propose
» d'accepter le commandement ; beaucoup
» de raisons doivent m'en détourner. Mais
» soyez sûrs que je me soumettrai, autant
» qu'il sera en moi, à celui dont vous aurez
» fait choix ; afin de vous convaincre que
» je sais aussi bien obéir que tout autre ».
Après lui, un autre se leva. Il fit voir la simplicité de celui qui avoit conseillé de demander des vaisseaux à Cyrus, comme si ce Prince ne devoit pas continuer son expédition, & combien il étoit ridicule de demander un guide à celui dont on faisoit échouer l'entreprise. « Si nous pouvons,
» ajouta-t-il, nous fier à un guide qu'il
» nous aura donné, qui nous empêche
» d'exiger de ce Prince de s'emparer pour
» nous des hauteurs ? je balancerois à mon-
» ter sur ses vaisseaux, de crainte qu'il ne
» nous coulât à fond ; j'aurois peur que le
» guide, qu'il nous auroit donné, ne nous
» conduisît dans quelque lieu dont il ne

» nous feroit pas poſſible de ſortir. Si je » voulois partir ſans ſon conſentement, je » voudrois qu'il n'eût aucune connoiſſance » de mon départ, ce qui n'eſt pas poſſible. » Tous ces conſeils ſont donc, ſelon moi, » autant de folies ; & je ſuis d'avis de dé- » puter à Cyrus Cléarque, avec des per- » ſonnes convenables, pour lui demander » à quoi il a deſſein de nous employer, & » pour l'informer que ſi ſon entrepriſe eſt » de même nature que celle où il a déjà » fait uſage des troupes Grecques, nous le » ſuivrons, & que nous ne nous condui- » rons pas avec moins de courage que ceux » qui l'ont accompagné ci-devant (47) ; » mais que ſi elle eſt plus conſidérable » que la précédente, plus pénible (48) &

(47) Cela a rapport aux trois cents Grecs commandés par Xénias de Parrhaſia, qui accompagnerent Cyrus, lorſqu'il ſe rendit à la Cour, par les ordres de Darius ſon pere. Voyez ci-deſſus, §. I.

(48) Ces termes caractériſent cette expédition, & la diſtinguent eſſentiellement de la précédente.

» plus dangereuſe, il faut qu'il nous perſuade, par ſes raiſons, de le ſuivre, ou que, touché par les nôtres, il nous laiſſe retourner dans notre patrie. Par ce moyen, ſi nous le ſuivons, nous le ferons en amis & avec zele, & ſi nous nous en retournons, ce ſera avec ſûreté. Que nos députés nous rapportent ſa réponſe, afin que nous en délibérions. » Cela fut approuvé.

XVI. On choiſit en conſéquence des députés, que l'on envoya avec Cléarque, pour demander à Cyrus des éclairciſſements ſur ce qui avoit été réſolu par l'armée. Il répondit qu'il étoit informé qu'Abrocomas ſon ennemi étoit ſur l'Euphrate, à douze journées (49); qu'il avoit deſſein de les mener contre lui; que s'il le trouvoit en

---

D'Ablancourt a cependant jugé à propos de les omettre. Mais je n'ai point intention de faire la critique de ſa traduction. Chaque page m'en fourniroit ample matiere.

(49) Si on ſe donne la peine de calculer le nombre des marches, on en trouvera dix-neuf juſqu'à l'Euphrate.

cet endroit, son intention étoit de le punir; mais que s'il se sauvoit, on délibereroit sur le parti qu'on auroit à prendre. Les députés ayant fait leur rapport, les soldats soupçonnerent ce Prince de les mener contre le Roi; il n'en fut pas moins décidé qu'on le suivroit: & lorsqu'ils demanderent une augmentation de paye, il leur promit d'augmenter d'un tiers (50) celle qu'ils avoient déjà: c'est-à-dire, qu'au lieu d'une darique qu'avoit chaque soldat par mois, il en eut une & demie. Personne n'entendoit encore dire, du moins en public, qu'il marchât contre le Roi.

XVII. De Tarse, il fit dix parasanges en deux jours, & arriva sur les bords du Sarus qui a trois plethres (51) de largeur. Le lendemain on fit cinq parasanges, & l'on vint

(50) Voyez ci-dessus, Note 29.

(51) Voyez §. V. Note 19. Le Sarus vient des montagnes d'Arménie, passe près de Dana ou Adana, dont j'ai parlé §. VIII. Note 35, & prend ensuite son cours vers l'Orient. (*Procop. Lib. V. Ædific. cap. V.*) Son nom actuel est *Seihoun*.

ſur les bords du Pyrame (52), dont la largeur eſt d'un ſtade. De cette riviere on arriva en deux marches à Iſſes, qui en eſt éloignée de quinze paraſanges. Cette ville, la derniere de la Cilicie, eſt ſituée ſur les bords de la mer. Elle eſt grande, riche & bien peuplée. On y ſéjourna trois jours, pendant leſquels arriverent (53) trente-cinq vaiſſeaux du Péloponneſe, commandés par Pythagore de Lacédémone. Tamos d'Egypte les conduiſit depuis Epheſe, avec vingt-cinq autres qui appartenoient à Cyrus, & qui avoient été employés au ſiége de Milet, parceque cette ville étoit amie de Tiſſaphernes, contre qui Tamos faiſoit la guerre, de concert avec ce Prince. Sur ces bâtiments étoit auſſi Chiriſophe de Lacédémone. Il avoit à ſes ordres ſept cents (54) Hoplites

(52) Le Pyrame, riviere de Cilicie, qui s'appelle à préſent *Geihoun*. Voy. M. d'Anville, Géographie Ancienne, Tom. II. pag. 93.

(53) Voyez la Note 39.

(54) Diodore de Sicile lui en donne huit cents. On publioit que les amis de Cyrus lui envoyoient

avec lesquels il servit dans son armée. Les vaisseaux se tinrent à l'ancre près de la tente de Cyrus. Ce Prince fut joint aussi en ce lieu par quatre cents Grecs pesamment armés, qui quitterent le service d'Abrocomas pour marcher avec lui contre le Roi.

XVIII. D'Isses il vint en un jour aux Portes (55) de la Cilicie & de la Syrie, qui n'en sont éloignées que de cinq parasanges. Il y avoit en ce défilé deux murs. L'un en deça & au-devant de la Cilicie, étoit occupé par Syennésis, qui y avoit

---

ces troupes; mais elles étoient venues par un ordre secret des Ephores; les Lacédémoniens ne voulant pas se déclarer ouvertement contre le Roi, avant que de savoir de quel côté pencheroit la balance. (*Diod. Sicul. Lib. XIV. §. 21. Tom. I. p. 656.*)

(55) Il y a deux défilés qui séparent la Cilicie de la Syrie. Le premier s'appelle *les Portes Amaniques*, & l'autre *les Portes*, ou *les Portes de la Cilicie*. Celui-ci se trouve tout contre la mer; & c'est par lui que Cyrus pénétra en Syrie. On en trouve la preuve dans Arrian. (*Expedit. Alexand. Lib. II. §. VIII.*) Alexandre tint, une grande partie du chemin, la même route que Cyrus, & sou-

mis une garnison de Ciliciens ; l'autre qui étoit au-delà & du côté de la Syrie, étoit, à ce qu'on dit, défendu par les troupes du Roi. Le Karsus (56), dont la largeur est d'un plethre, traverse par le milieu l'espace qui est entre ces deux murs, & qui est de trois stades. Il n'y avoit pas moyen de s'ouvrir par force un passage ; car le chemin étoit étroit, les murs s'étendoient jusqu'à la mer, & au-dessus étoient des rochers uniquement accessibles aux rayons du soleil. On avoit pratiqué des portes dans

---

vent il campoit dans les mêmes lieux. Lorsque ce Prince eut passé les Portes dont fait mention Xénophon, & tandis qu'il étoit avec son armée à Myriandros, qui est le même endroit où campa Cyrus après avoir pénétré en Syrie, il apprit que Darius avoit passé derriere lui les montagnes aux Portes Amaniques, & qu'il marchoit à Isses. Là-dessus Alexandre rebroussa chemin, & s'empara la nuit de ce défilé.

(56) J'ai suivi, en écrivant le nom de cette riviere, le Manuscrit A de la Bibliotheque du Roi, parceque M. d'Anville la nomme ainsi. Ce Savant ajoute qu'on l'appelle à présent *Mahersi* ou *Ma-kersi*. (Géographie Anc. Tom. II. p. 96.)

ces murs. Pour s'emparer de ce défilé, Cyrus fit venir ses vaisseaux afin de débarquer des troupes entre ces deux murs & au-delà, & de forcer le Pas de Syrie, s'il étoit défendu par les ennemis. Il s'attendoit qu'Abrocomas, qui avoit avec lui une armée considérable, lui disputeroit ce passage; mais au lieu de le faire, il abandonna la Phénicie, aussi-tôt qu'il eut appris que Cyrus avoit pénétré en Cilicie, & se retira vers le Roi, avec une armée qu'on faisoit monter à trois cents mille hommes.

XIX. Au sortir de ces défilés, Cyrus s'avança dans la Syrie, & après cinq parasanges en un jour de marche, il vint à Myriandrus, ville maritime, habitée par des Phéniciens. C'est une ville de commerce, où l'on trouva à l'ancre beaucoup de vaisseaux marchands. On y séjourna sept jours, pendant lesquels Xénias d'Arcadie, qui commandoit un corps de troupes, & Pasion de Mégares, s'embarquerent avec ce qu'ils avoient de plus précieux & s'en retournerent. On crut communément que

ce fut par jalousie contre Cléarque, à qui Cyrus avoit permis de garder les troupes qui les avoient quittés (57) pour se joindre à lui, dans l'intention de retourner en Grece, & de ne point marcher contre le Roi. Ils n'eurent pas plutôt disparu, qu'il se répandit un bruit que Cyrus enverroit après eux ses vaisseaux. Quelques-uns souhaitoient qu'on les prît, parcequ'ils s'étoient conduits en traitres; d'autres au contraire étoient touchés du sort qui les attendoit, s'ils venoient à tomber entre ses mains.

XX. Cyrus ayant convoqué les Généraux des Grecs, leur dit: « Xénias & Pasion nous ont abandonnés; mais qu'ils » sachent qu'ils ne se sont pas sauvés (58)

(57) Voyez ci-dessus, §. XI.

(58) Il y a dans le Grec: *ἀλλ' εὖ γε μέν τοι ἐπιστάσθωσαν, ὅτι οὐδὲ ἀποδεδράκασιν (οἶδα γὰρ ὅπη οἴχονται) οὔτε ἀποπεφεύγασιν, ἔχω γὰρ τριήρεις, ὥστε ἑλεῖν τὸ ἐκείνων πλοῖον.* J'ai rapporté ce passage afin de faire sentir la différence qu'il y a entre *ἀποδράναι* & *ἀποφεύγειν*. Ammonius (*de Differentiis Vocum*) l'a remarqué; mais le passage de ce Grammairien est altéré, & dit précisément le contraire de ce qu'il a voulu dire.

» à mon inſçu (car, je ſais où ils vont) & » qu'ils ne m'ont point échappé, puiſqu'il » m'eſt facile d'enlever leur vaiſſeau, avec » mes triremes. Mais je prends les Dieux à » témoins que je n'ai point intention de les » pourſuivre, & perſonne ne pourra dire » que je me ſers de quelqu'un, tandis qu'il » eſt avec moi, & que s'il deſire de me » quitter, je le maltraite & le dépouille de » ſa fortune. Qu'ils s'en aillent donc, & » qu'ils ſachent qu'ils en ont agi plus mal à » mon égard que moi au leur. Leurs fem- » mes & leurs enfans ſont en ma puiſſance » à Tralles; ils n'en ſeront pas même pri- » vés, & ils les recevront comme le prix » de la valeur qu'ils ont précédemment » montrée à mon ſervice. » Ainſi parla

---

Ἀποδράναι, dit-il, καὶ ἀποφεύγειν διάφερει. Ἀποδράναι μὲν γὰρ, τὸ ἀναχωρησαντά τινα ΕΥ̓ΔΗΛΟΝ εἶναι ὅπη ἐστιν· ἀποφεύγειν δὲ, τὸ μὴ δύνασθαι ἐπιληφθῆναι. Il faut lire ἄδηλον en la place de εὔδηλον, & tout devient clair. Ἀποδράναι & Ἀποφεύγειν different : Ἀποδράναι ſignifie, ſe retirer de maniere qu'on ignore où l'on eſt : Ἀποφεύγειν ſignifie, ſe ſauver de maniere qu'on ne puiſſe être arrêté.

Cyrus. Ceux des Grecs, qui n'étoient pas zélés pour cette expédition, ayant appris la belle action de ce Prince, le ſuivirent avec plus de plaiſir & d'affection.

XXI. Cyrus fit enſuite vingt paraſanges en quatre jours, & vint ſur les bords du Chalus (59), dont la largeur eſt d'un plethre, & qui eſt plein de grands poiſſons privés. Les Syriens les regardent comme des Dieux (60), & ne permettent pas qu'on leur faſſe du mal, non plus qu'aux colombes. Les villages où nous campâmes appartenoient à Paryſatis & lui avoient été don-

(59) Riviere de Syrie, qui paſſe à Halep. On la nomme à préſent *Koeic.* Géographie Anc. par M. d'Anville, Tom. II. p. 139.

(60) D'Ablancourt s'imagine qu'il n'y a pas d'autre preuve de cette opinion, que ce paſſage, & là-deſſus ſoupçonnant notre Auteur de crédulité, *j'adoucis*, dit-il, *les choſes, pour ne point corrompre la vérité de l'Hiſtoire.* L'abſurdité de ce culte a pu le révolter: mais n'y en a-t-il pas encore à préſent d'auſſi extravagants. L'Auteur du Traité de la Déeſſe de Syrie, attribué à Lucien, dit que les Syriens regardoient les poiſſons comme quelque choſe de ſacré, &

nés pour son entretien (61). Après trente parasanges en cinq jours de marche, Cyrus arriva à la source de la riviere Daradax, qui a un plethre de largeur. Il y avoit en ce lieu un palais appartenant à Bélésis, Gouverneur de la Syrie, avec un très-beau & très-grand parc, fécond en fruits de toutes les saisons. On en coupa les arbres par ordre

---

que jamais ils n'en mangeoient; qu'ils se nourrissoient de toutes sortes d'oiseaux, excepté des pigeons qu'ils estimoient sacrés. Ce culte venoit du respect qu'ils avoient pour Derceto & Sémiramis; la premiere ayant pris la figure d'un poisson, & l'autre ayant été changée en colombe. Je n'oublierai pas, dit Clément d'Alexandrie (*in Protreptico*, *p.* 34 & 35.) les Syriens qui habitent la Phénicie, dont les uns rendent un culte aussi grand aux colombes, & les autres aux poissons, que les Eléens à Jupiter. On peut voir ce qu'en dit Diodore de Sicile (*Lib. II.* §. 20. *Tom. I. p.* 134.) qui ajoute que ce culte subsistoit encore de son temps. On peut aussi consulter Philon, Juif, dans la Préparation Evangélique d'Eusebe, Liv. VIII. p. 398. B. Hygin, Fable 197. Cornutus, chap. VI. p. 146. Sextus Empiricus. Hypoth. Pyrrhon. Liv. III. chap. 24. p. 183.

(61) Il y a dans le Manuscrit A de la Bibliothe-

de Cyrus, & l'on mit le feu au palais. Après quoi, on fit quinze parasanges en trois jours, & l'on vint à Thapsaque, ville grande & riche, sur l'Euphrate, dont la largeur en ce lieu est de quatre stades. On y séjourna cinq jours, pendant lesquels Cyrus, ayant mandé les Généraux des Grecs, leur dit qu'il se proposoit de marcher à Babylone contre le Roi, & leur recommanda d'en instruire leurs soldats, & de les engager à le suivre. Les Généraux ayant obéi, les soldats se fâcherent contre eux, & les accuserent d'avoir tenu cette résolution secrete, quoiqu'ils en eussent connoissance depuis long-temps; & même ils refuserent de marcher, à moins qu'on ne leur donnât la même paye qu'avoient eue ceux qui l'a-

---

que du Roi, & en beaucoup d'éditions anciennes, *εἰς ζωὴν*; mais c'est une faute des Copistes, qui a été corrigée par Muret & Jungerman. Les Anciens disoient *εἰς ἄρτον*, *εἰς οἶνον*, *εἰς ὄψον*, & jamais *εἰς ζωὴν*. On trouve *εἰς ζώνην* pour sa ceinture, dans le premier Alcibiade de Platon, pag 123. B. *εἰς ὑποδήματα* pour sa chaussure, dans Hérodote, Liv. II. §. 98.

voient accompagné dans le voyage (62) précédent, où il n'étoit pas question de se battre, mais seulement d'aller trouver son pere qui l'avoit mandé. Les Généraux firent leur rapport à Cyrus, qui promit de donner à chaque soldat cinq mines d'argent à leur arrivée à Babylone, & de leur payer leur solde entiere jusqu'à leur retour en Ionie. La plus grande partie des troupes fut gagnée par ces promesses. Mais avant qu'on pût savoir la résolution de l'armée, Ménon assembla ses soldats en particulier, & leur parla ainsi :

XXII. « Soldats, si vous suivez mon » conseil, vous vous ferez aisément & » sans danger, plus estimer de Cyrus, que » le reste de l'armée. Quel est-il donc ce » conseil ? Ce Prince prie actuellement les » Grecs de le suivre contre le Roi. Eh-» bien ! passons l'Euphrate, avant qu'on » sache quelle sera la réponse des troupes. » Si elles se déterminent à le suivre, on » vous regardera comme les auteurs de

(62) Voyez ci-dessus, §. I. pag. 3 & 4.

» cette

» cette résolution, parceque vous aurez » passé les premiers. Cyrus vous saura gré » de votre zele : il vous en témoignera sa » reconnoissance ; & vous savez que per- » sonne ne le sait mieux faire que lui. Si » l'armée prend un parti contraire, nous » reviendrons tous sur nos pas. Comme » vous êtes les seuls qui obéissiez à ses or- » dres, il mettra toute sa confiance en vous, » il vous donnera des commandements de » place, & des compagnies ; & je suis per- » suadé que dans toutes les occasions vous » trouverez en lui un ami. » Les soldats suivirent son avis, & passerent le fleuve avant que les autres eussent fait réponse. Cyrus, bien satisfait en apprenant que ces troupes avoient passé la riviere, leur fit dire par Glus (63) : « Soldats, je suis très con- » tent de vous ; j'aurai soin que vous le » soyez aussi de moi, ou croyez que je ne » suis plus Cyrus. » Les soldats, conce-

(63) Glus, fils de Tamos. Voyez Liv. II. §. I. & Notes 2 & 3.

vant là-dessus de grandes espérances, firent des vœux pour sa prospérité : mais il envoya, à ce que l'on dit, de magnifiques présents à Ménon. Après quoi, il traversa la riviere, & fut suivi du reste de l'armée qui n'eut de l'eau que jusque sous les bras. Les habitants de Thapsaque assuroient que cette riviere n'avoit jamais été guéable qu'alors, & qu'on ne pouvoit la passer sans bateaux. Abrocomas, qui avoit pris les devants, les avoit brûlés, afin d'empêcher le passage du Prince. Cet évenement fut regardé comme un effet de la protection des Dieux, & le fleuve parut se soumettre visiblement à Cyrus, comme à son Roi futur.

XXIII. Cyrus marcha ensuite dans la Syrie, & arriva sur les bords de l'Araxe (64), après avoir fait cinquante parasanges en neuf jours. Il y avoit en cet endroit un grand nombre de villages où l'on trouva beaucoup de bled & de vin. L'armée y séjourna

(65) C'est le Chaboras, aujourd'hui Al-Khabour, Géographie Ancienne, Tom. II. p. 196.

trois jours, & y fit ses provisions. Il s'avança de-là en Arabie, ayant l'Euphrate à sa droite, & fit trente-cinq parasanges en cinq jours par un pays désert. Ce pays est une plaine par-tout aussi unie que la mer, remplie d'absynthe; ou s'il y croît quelqu'autre sorte d'arbrisseaux ou de roseaux, ils ont tous une odeur aromatique: mais il n'y a point d'arbres. On y trouve des zebres en très-grand nombre, beaucoup d'autruches, quelques outardes & du chevreuil. Nos cavaliers leur donnoient quelquefois la chasse. Quand les zebres (64) étoient poursuivis, ils devançoient les che-

(64) Ἄγριος ὄνος mot à mot, *âne sauvage.* C'est le zebre. Voyez la description qu'en fait Oppien dans son Poeme sur la Chasse, Liv. III. vers 183, &c. avec les Notes de M. Schneider, pag. 368. Quoique cet animal soit particulier à l'Asie, il s'en trouve cependant, au rapport de Suidas, dans l'Isle de Caudo, ou plutôt Gaudos, comme ce nom est écrit par Strabon (*Lib. I. pag.* 44. *D. Lib. VII. p.* 299. *C.*) & par Pline, Hist. Natur. *Lib. IV. cap. XII. p.* 210. Ce dernier Auteur place cette Isle vis-à-vis &

vaux, car ils courent beaucoup plus vîte, & s'arrêtoient; & lorsque le cheval approchoit, ils se remettoient à courir, ensorte qu'on ne pouvoit les prendre qu'en se partageant en différentes bandes qui se relevoient mutuellement dans leur course. Leur chair étoit plus tendre que celle du cerf, & en approchoit beaucoup pour le goût. On ne put prendre d'autruches : nos cavaliers cesserent bientôt de les poursuivre; car elles se sauvoient avec vîtesse, sans voler, faisant usage de leurs pieds pour courir, & de leurs aîles étendues comme de voiles. A l'égard des outardes, il est facile de les prendre, si on les fait lever promptement; car elles ont, comme les perdrix, le vol court, & se lassent fort vîte. Leur chair étoit délicieuse.

XXIV. Après avoir traversé cette plaine, on arriva à Corsote, ville grande & déserte,

tout contre Hierapytna. Ainsi, je ne vois pas ce qui a pu engager M. d'Anville à la mettre dans sa Carte vis-à-vis de Phœnix & des montagnes blanches.

ſur le Maſcas (65), qui a un plethre de large, & qui l'environne de tous côtés. On y ſéjourna trois jours, & l'armée s'y étant pourvue de vivres, elle traverſa en treize jours un vaſte déſert de quatre-vingt-dix paraſanges, ayant toujours l'Euphrate à droite, & arriva à Pyles (66). On perdit en cette route beaucoup de bêtes de ſomme, faute de fourage; car il n'y avoit ni herbe, ni arbre, & tout le pays étoit nud. Les habitans tiroient de la terre, près du fleuve, de groſſes pierres, dont ils faiſoient des meules de moulin, qu'ils tranſportoient à Babylone, où ils les vendoient; & de cet argent, ils achetoient des proviſions de bouche. L'armée manqua de bled & ne put en acheter qu'au marché des Lydiens (67),

(65) C'eſt probablement le Saocoras de Ptolémée. Voyez Géograph. Anc. Tome II. pag. 198.

(66) Pyles, ville de la Babylonie. Voy. Eſtienne de Byzance, qui cite un paſſage de Sophénete, dans ſon expédition de Cyrus, dont j'ai dit un mot dans ma Préface.

(67) C'étoient les Vivandiers de l'armée. Depuis

qui se tenoit dans le camp des Barbares, à la suite de Cyrus. La capithe de farine de froment ou d'orge, qui contient deux chénices Attiques, s'y vendoit quatre sicles; le sicle vaut sept oboles & demie, monnoie d'Athenes. Les soldats furent obligés par cette raison de se nourrir de viande. On faisoit quelquefois des marches très-longues, pour se procurer de l'eau ou des fourages; & Cyrus étant venu à un défilé que la boue rendoit très difficile à passer aux voitures, ce Prince s'arrêta avec les personnes les plus qualifiées dont il étoit accompagné, & ordonna à Glus & à Pigrès de prendre avec eux un détachement de l'armée Barbare, & d'aider les chariots. Mais comme ils lui paroissoient agir avec lenteur, il ordonna, comme s'il eût été en colere, aux Seigneurs Perses qui se trouvoient auprès de lui, de se hâter de donner

---

que le Grand Cyrus avoit interdit les armes aux Lydiens, ce peuple ne s'appliquoit plus qu'au commerce, & même au trafic le plus bas. Voy. Hérod. Liv. I. §. 155 & 157.

du secours aux voitures. On put voir en cette occasion une preuve de leur prompte obéissance : car jettant aussi-tôt leurs habits de pourpre, à l'endroit où chacun se trouvoit, ils coururent, comme s'il se fût agi d'un prix, quoiqu'ils descendissent une montagne assez rapide, sauterent à l'instant dans la boue, avec leurs tuniques magnifiques, leurs longs hauts-de-chausses brodés, & quelques-uns même avec des colliers & des bracelets, & tirerent de ce mauvais pas les voitures, plus vîte qu'on ne l'auroit imaginé. Au reste, on voyoit bien que Cyrus se pressoit beaucoup, & qu'il ne s'arrêtoit que pour prendre des vivres, ou pour quelqu'autre nécessité indispensable; persuadé que plus il marcheroit à grandes journées, & moins il trouveroit le Roi préparé à combattre, & que plus il iroit lentement, & plus l'armée de ce Prince grossiroit. Car tout homme attentif voit que la multitude de provinces que renferme la Perse, & leur grande population rendent cet Empire très fort; mais qu'il

eſt très foible dans une attaque ſubite, à cauſe de la longueur des chemins, & parceque ſes forces ſont trop éloignées les unes des autres.

XXV. Il y avoit au-delà de l'Euphrate & vis-à-vis du lieu déſert où campoient les troupes, une ville grande & riche, nommée Carmande (68). Les ſoldats y alloient acheter leurs proviſions, ſur des eſpeces de radeaux, faits avec les peaux qui leur ſervoient de tentes. Lorſqu'ils les avoient remplies de foin, ils les joignoient & les couſoient d'une maniere ſi ſerrée, que l'eau ne pouvoit pénétrer juſqu'au foin. Ils paſſoient la riviere ſur ces radeaux, & revenoient avec du vin de dattes & du panis, qui ſe trouvoient en abondance dans le pays. Il ſurvint en ce lieu une querelle entre deux ſoldats, dont l'un étoit à Ménon & l'autre à Cléarque. Cléarque, jugeant que le ſoldat de Ménon étoit dans ſon tort,

(68) Le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi écrit *Charmande*, & le Manuſcrit C, *Charmanthe*.

le frappa. Ce soldat conta son aventure à ses camarades ; ceux-ci indignés entrerent dans une furieuse colere contre Cléarque. Ce même jour Cléarque traversa la riviere, & après avoir examiné le marché, il s'en retourna à cheval à sa tente par le quartier de Ménon, fort peu accompagné. Cyrus n'étoit point encore arrivé, mais il étoit en route. Un soldat de Ménon, qui fendoit du bois, voyant Cléarque passer, lui lança sa coignée & le manqua. Un autre lui jetta des pierres, & puis un autre, & sur leurs cris beaucoup d'autres se joignirent à eux. Cléarque, s'étant sauvé à son quartier, fit armer sur le champ ses troupes, commanda aux Hoplites de rester en bataille, leurs boucliers appuyés contre le genou, & prenant avec lui les Thraces, & les Cavaliers qui étoient de plus de quarante hommes, & Thraces aussi pour la plupart, il marcha droit aux soldats de Ménon. Ceux-ci consternés, ainsi que leur Général, coururent aux armes. Quelques-uns se tenoient tranquilles, & ne sachant que faire ; mais

Proxene, qui venoit après eux à la tête de ſes Hoplites, s'avança ſur le champ entre deux, & ayant mis bas les armes (69), il pria Cléarque de ſe déſiſter de ſon entrepriſe. Celui-ci trouva très-mauvais qu'il lui parlât foiblement du danger qu'il avoit couru, après avoir été, peu s'en faut, aſſommé à coups de pierres, & le preſſa de ſe retirer. Mais ſur ces entrefaites arriva Cyrus. Auſſi-tôt qu'il eut appris cette nouvelle, il prit les armes, & étant accouru au milieu d'eux avec ceux d'entre ſes confidens (70) qui ſe trouvoient auprès de lui, il leur parla ainſi : « Cléarque, Proxene, & vous tous » Grecs, qui êtes ici préſents, vous ne ſavez

(69) M. Hutchinſon a raiſon de dire que ces termes ἔθετο τὰ ὅπλα ſignifient, *il ſe revêtit de ſes armes.* Mais ils ne peuvent ſe prendre ici en ce ſens, puiſqu'on ne peut pas ſuppoſer que Proxene fut venu ſans être armé. Il eſt plus naturel de penſer qu'il mit bas les armes, pour fléchir plus aiſément Cléarque, & l'on ſait que cette expreſſion ſe prend auſſi en ce ſens.

(70) On trouve dans l'édition de Henri Eſtienne σὺν τοῖς παροῦσι τῶν πλείσταιν. Muret change cette leçon

» pas ce que vous faites. Si vous combattez » les uns contre les autres, ſoyez certains » que dès-lors ma perte eſt décidée, & que » la vôtre la ſuivra de près. Car ſi nos affai- » res vont mal, tous ces Barbares que vous » voyez ici feront encore plus vos ennemis » que ceux qui ſont avec le Roi. » A ce diſ- cours, Cléarque revint à lui, & les deux partis s'étant appaiſés, on remit les armes en leur place. Après quoi l'on partit.

XXVI. On apperçut dans la route, des pas & de la fiente de cheval, & l'on conjectura que c'étoit un corps d'environ deux mille chevaux. Ce détachement prenoit les devants, mettant le feu aux fourages & à

---

en σὺν τοῖς πλείστοις τῶν παρόντων, que rejette avec raiſon M. Hutchinſon. Ce Savant y ſubſtitue σὺν τοῖς παροῦσι τῶν Περσῶν, que je goûte davantage. Mais le Manuſcrit du Collége d'Eaton, qui lit πιστῶν en la place de πλείστων, nous met à portée de retrouver la vraie leçon. Je lis donc avec un changement très-léger πιστῶν au lieu de πιστῶν, & j'ai traduit en conſéquence. Ma correction s'eſt trouvée confirmée par le Manuſcrit B de la Bibliotheque du Roi.

tout ce qui pouvoit être de quelque utilité. Orontas, Perse de naissance, & de la famille royale, & l'un des hommes les plus instruits, à ce que l'on dit, dans l'art militaire, qu'il y eut en Perse, forma le dessein de trahir Cyrus, avec qui il avoit été auparavant en guerre. Comme il étoit alors reconcilié avec ce Prince, il lui dit que s'il vouloit lui donner mille chevaux, il tendroit des embûches à la cavalerie, qui faisoit par-tout le dégât; qu'il la tailleroit en pieces, ou la feroit prisonniere, & que par-là on l'empêcheroit de brûler le pays & de donner avis au Roi qu'elle eût vu son armée. Cette proposition ayant paru avantageuse à Cyrus, ce Prince lui ordonna de prendre un détachement dans tous les corps de cavalerie.

XXVII. Orontas, pensant que les cavaliers étoient prêts, écrivit au Roi qu'il iroit le trouver avec le plus grand nombre de chevaux qu'il pourroit, & le pria de donner ordre à sa cavalerie de le recevoir comme ami. Il lui rappelloit aussi dans

cette lettre les preuves de son ancien attachement & de sa fidélité. Il donna cette lettre à une personne à qui il croyoit avoir sujet de se fier. Mais celui-ci ne l'eut pas plutôt reçue, qu'il la remit à Cyrus. Ce Prince l'ayant lue, fait arrêter Orontas, mande dans sa tente sept des principaux de sa cour, & ordonne en même temps aux Généraux Grecs de faire prendre les armes à leurs Hoplites, & de les placer autour de sa tente. Les Grecs obéirent & lui amenerent environ trois mille Hoplites. Il fit entrer aussi Cléarque au conseil, parceque c'étoit celui de tous les Grecs qu'il considéroit le plus, ainsi que le reste de l'armée. Quand Cléarque fut sorti, il raconta à ses amis, comment s'étoit passé le jugement d'Orontas; car on n'en faisoit point de mystere. Cyrus, dit-il, commença ainsi son discours :

XXVIII. « Je vous ai convoqués, mes » Amis, afin de délibérer avec vous sur la » maniere la plus juste devant les Dieux & » les hommes, dont je dois procéder à

» l'égard d'Orontas que voici. Premierement, mon pere voulut qu'il me fût » soumis; mais ayant pris dans la suite les » armes contre moi par l'ordre (71) de » mon frere, comme il en est convenu, je » lui fis la guerre, & quoiqu'il eût alors la » citadelle de Sardes en son pouvoir, je le » forçai à desirer d'en voir la fin. Il me » donna sa foi & je lui donnai la mienne. » Orontas, continua Cyrus, avez-vous » eu depuis ce temps-là quelque sujet de » vous plaindre de moi? Aucun, répondit-» il. N'est-il pas vrai, reprit Cyrus, que sans » que je vous aie fait la moindre injure(72), » comme vous l'avouez vous-même, vous » passâtes chez les Mysiens, & que vous » fîtes aux provinces de mon gouverne-» ment tout le mal que vous pûtes? Oron-» tas en convint. Et lorsque vous recon-

(71) Ταχθεὶς a été rendu par par M. Hutchinson, *jussu*, & je l'ai suivi. Je crois cependant que Xénophon auroit plutôt écrit Κελευθεὶς.

(72) Il y a dans les Manuscrits & dans les Editions, ἰδεῖ. J'aimerois mieux lire ἰδεῖν.

» nûtes votre propre foiblesse, poursuivit » Cyrus, n'eûtes-vous pas recours à l'autel » de Diane, ne m'assurâtes-vous pas de » votre repentir (73), & après m'avoir tou- » ché par vos promesses, ne me donnâtes- » vous pas votre foi & ne reçûtes-vous pas » la mienne ? Orontas l'avoua aussi. Quelle » injure vous ai-je donc faite, continua » Cyrus, pour vous engager à me trahir » une troisieme fois, comme vous en êtes » convaincu ? Aucune, répondit Orontas. » Vous convenez donc de votre injustice » à mon égard ? Je m'y vois forcé. Mais, » pourriez-vous, reprit de nouveau Cyrus, » devenir encore l'ennemi de mon frere, » & vous attacher fidelement à moi ? Quand » même je le ferois, dit Orontas, vous » n'auriez jamais de confiance en moi. »

XXIX. Cyrus s'adressant alors à ceux qui étoient présents : « telles sont, leur dit-

---

(73) *Μεταμεμέληταί σοι* des Editions & du Manuscrit A, a été changé par Henri Estienne, Leunclavius & Muret, en *Μεταμεμελῆσθαι σοι*. J'aime mieux lire avec le Manuscrit B, *Μεταμέλειν τί σοι*.

» il, les actions de cet homme, telle eft » fa défenfe. Dites le premier votre avis, » Cléarque. Je vous confeille, répondit » Cléarque, de vous défaire au plutôt d'O- » rontas, afin de n'être plus obligés de » nous tenir en garde contre lui, & que, » délivrés de ce foin, nous nous occupions » à faire du bien à ceux qui veulent être » de nos amis. » Cléarque raconta que les autres fe rangerent de fon opinion. Après quoi tous les affiftants, & les parents même d'Orontas fe leverent (74) & le prirent par la ceinture (75), comme Cyrus le leur avoit ordonné; ce qui étoit une marque qu'il

---

(74) On ne dit pas λαβέσθαι τινὰ τῆς ζώνης. Je lis ἔλαβον avec le Manufcrit B de la Bibliotheque du Roi.

(75) C'étoit l'ufage en Perfe de tenir par la ceinture ceux qu'on conduifoit au fupplice, comme le dit clairement Diodore de Sicile. « La colere ayant » ôté la raifon à Darius, ce Prince prit Charideme » à la ceinture, fuivant la coutume des Perfes, & » le remit entre les mains des Exécuteurs, à qui il » ordonna de le faire mourir. » (*Diodor. Sicul. Lib. XVII. §. 30. Tom. II. pag. 182.*)

étoit condamné à mort. Il fut ensuite emmené par ceux qui en avoient reçu l'ordre. Ceux qui avoient coutume de se prosterner devant lui, le firent encore alors, quoiqu'ils n'ignorassent point qu'on le conduisoit au supplice. Lorsqu'on l'eut fait entrer dans la tente d'Artapates, le plus fidele des Gardes de Cyrus (76), on ne l'a revu depuis, ni vif, ni mort: personne n'a pu dire avec certitude de quelle maniere il avoit péri, quoiqu'on ait fait plusieurs conjectures à ce sujet, & son tombeau n'a paru nulle part.

XXX. De-là l'armée s'avança dans

---

(76) Σκηπτοῦχος. Le σκῆπτρον est un bâton, une canne. On voit l'ancien Cyrus accompagné de trois cents hommes à cheval qui tiennent un bâton, un sceptre, Σκηπτοῦχοι. Ce sont certainement ses gardes. *Xenoph. Cyroped. Lib. VIII. pag.* 127. *lin.* 40. Le même Cyrus dit, *Lib. VII. p.* 117. *lin.* 2, *&c.* que la plus sûre garde qu'on puisse avoir, est celle des Eunuques. De-là je conjecture qu'Artapates étoit un Eunuque de la garde de Cyrus, & peut-être l'Officier qui la commandoit. On verra plus bas,

la Babylonie, & fit douze parasanges en trois jours. La troisieme journée, Cyrus, vers le milieu de la nuit, passa en revue les Grecs & les Barbares dans la plaine; car il s'attendoit que le Roi viendroit l'attaquer le lendemain au lever du soleil. Il donna à Cléarque le commandement de l'aîle droite des Grecs, à Ménon de Thessalie celui de la gauche, & lui-même il rangea ses propres troupes. La revue faite, & dès que le jour parut, des transfuges apporterent à Cyrus des nouvelles de l'armée du Roi. Ce Prince ayant convoqué les Généraux & les Capitaines des Grecs, délibéra (77) avec eux sur la maniere dont il livreroit bataille, & les encouragea par ces paroles pleines de persuasion :

---

§. 38, qu'il étoit Eunuque. Chez les Turcs, les Eunuques du Sérail, portent encore actuellement, au rapport de Leunclavius, une espece de sceptre, marque de leur dignité. Cet usage s'est sans doute perpétué d'âge en âge depuis les Perses jusqu'à eux.

(77) J'ai suivi la leçon du Manuscrit A de la

« Grecs, ce n'eſt point faute de ſoldats (78)
» ſi je vous ai pris à mon ſervice ; mais parceque je vous crois ſupérieurs à un grand nombre d'entr'eux. Montrez-vous dignes de la liberté dont vous jouiſſez, de ce bien ineſtimable que je vous trouve heureux de poſſéder : car, ſoyez aſſurés que je la préfererois à toutes mes richeſſes & à beaucoup d'autres encore. Mais il faut vous apprendre quelle eſpece de combat vous allez livrer. L'armée du Roi eſt nombreuſe, & vient en pouſſant de grands cris. Si vous pouvez les ſoutenir, vous verrez, & j'en rougis, quelle ſorte d'hommes produit ce pays. Comportez-vous en gens de cœur, & ſi quelqu'un d'entre vous veut retourner en ſa

---

Bibliotheque du Roi, où on lit συνεβουλεύετο τε. Si on s'en tenoit à la leçon ordinaire συνεβούλευε τότε, il faudroit traduire : *Il leur donna alors des conſeils ſur la maniere dont il livreroit bataille.* Mais ce ſens me paroît moins bon.

(78) Le Grec dit : ce n'eſt point faute de Barbares.

» patrie, j'aurai soin que ses compatriotes
» lui portent envie. Mais je me flatte d'en-
» gager par ma conduite un grand nom-
» bre d'entre vous à préférer la fortune
» que je leur destine, à celle qu'ils ont
» dans leur pays. »

XXXI. Alors Gaulites, banni de Samos, & très attaché à Cyrus, lui parla ainsi : « Cyrus, quelques-uns disent que vous » faites actuellement beaucoup de promes- » ses, parceque le danger approche, mais » que vous les oublierez après la victoire : » d'autres, que même quand vous vous les » rappelleriez, & que vous voudriez les te- » nir, vous ne le pourriez point. L'empire » de mes peres, répondit Cyrus, s'étend » au midi & au nord jusqu'à des pays que » la chaleur & le froid ne permettent pas » d'habiter. Tout cet espace est gouverné » par les amis de mon frere. Si nous rem- » portons la victoire, j'aurai soin de vous » en mettre en possession, vous, qui êtes » les miens. Ainsi, je crains moins, en » cas de succès, de n'avoir pas assez à don-

» ner, que de manquer d'amis à qui je » puiſſe donner. De plus, je ferai préſent » d'une couronne d'or à chacun de vous. » A ce diſcours le zele des Officiers redoubla. Ils conterent la choſe à d'autres, & là-deſſus les Généraux & quelques ſoldats le vinrent trouver pour ſavoir ce qu'ils devoient eſpérer, ſi l'on remportoit la victoire. Il les renvoya tous contens. Tous ceux qui lui parlerent lui conſeillerent de ne point combatre en perſonne & de ſe tenir à l'arriere-garde. Ce fut en cette occaſion que Cléarque lui fit à peu-près cette queſtion : « Penſez-vous, Cyrus, que votre » frere hazarde la bataille? Oui, répondit-» il; ſi du-moins il eſt fils de Darius & de » Paryſatis, & mon frere, je n'obtiendrai » point cette couronne ſans coup férir. »

XXXII. Pendant que les ſoldats prenoient leurs armes, on en fit le dénombrement. Il ſe trouva dix mille quatre cents Hoplites, deux mille quatre cents ſoldats armés à la légere, & parmi les Barbares au ſervice de Cyrus, cent mille hommes, avec

environ vingt chariots armés de faux. On faiſoit monter l'armée ennemie à douze cents mille hommes, & les chars armés de faux à deux cents, ſans compter ſix mille chevaux commandés par Artagerſes, qui étoient placés devant le Roi. Il y avoit dans cette armée quatre Généraux, qui avoient chacun ſous ſes ordres trois cents mille hommes; Abrocomas, Tiſſaphernes, Gobryas & Arbaces. Il ne ſe trouva à la bataille, que neuf cents mille hommes, avec cent cinquante chariots armés de faux; Abrocomas (79) étant arrivé de la Phénicie cinq jours après l'action. Cyrus apprit ces nouvelles (80) par les transfuges qui paſſerent de ſon côté avant la bataille, &

(79) On ne conçoit pas comment Abrocomas qui avoit abandonné la Phénicie pour ſe retirer vers le Roi (§. 18.) & qui a toujours pris les devants (§. 22.) arrive cependant cinq jours après l'action.

(80) Quoi qu'en diſe M. Hutchinſon, πρὸς Κύρον ſe raporte à ἤγελλον, & non point à οἱ αὐτομολήσαντες. On dit auſſi σημαίνειν, Κηρύσσειν, αὐδᾶν πρὸς, &c.

les prisonniers les confirmerent après le combat. Cyrus marcha ensuite en bataille, avec toutes ses troupes, tant les Grecques que les Barbares; parcequ'il s'attendoit à être attaqué ce jour-là par le Roi. Il ne fit que trois parasanges, à cause d'un fossé qu'il rencontra au milieu de sa marche. Ce fossé, qui avoit cinq (81) orgyies de large sur trois de profondeur, commençoit douze parasanges plus haut, traversoit la plaine & alloit aboutir à la muraille de Médie. Il y a en cette plaine quatre canaux qui dérivent du Tigre (82); ils ont

---

(81) Diodore de Sicile ne s'accorde point avec notre Auteur sur les dimensions de ce fossé; mais son texte est évidemment altéré. Voyez la Note de feu M. Wesseling. Quoi qu'il en soit, Artaxerxès avoit eu en vue, en le faisant creuser, de mettre en sûreté le bagage de son armée, avec tous les gens inutiles au combat.

L'orgyie vaut six pieds Grecs, c'est-à-dire, cinq pieds huit pouces de notre mesure. Voy. ci-dessus, Note 19.

(82) Arrien prétend que le Tigre est plus bas que

chacun un plethre de largeur, & sont très-profonds. Ils portent des bateaux chargés de bled. Ces canaux se jettent dans l'Euphrate, & sont éloignés l'un de l'autre d'une parasange. On les passe sur des ponts.

XXXIII. Auprès de l'Euphrate étoit un passage étroit d'environ vingt pieds, entre le fleuve & le fossé que le Grand Roi avoit fait creuser, lorsqu'il apprit la nouvelle de la marche de Cyrus. Ce Prince passa en cet endroit avec son armée, & se trouva au-delà du fossé. Le Roi ne se présenta point ce jour-là pour combattre; mais on apperçut beaucoup de traces de chevaux & d'hommes qui se retiroient. Alors Cyrus fit appeller Silanus, le devin

l'Euphrate, & par conséquent que les canaux dérivent de l'Euphrate & se jettent dans le Tigre. (*Arrian. Lib. VII. cap. VII.*)

Comme les inondations de ces deux rivieres n'arrivent pas dans le même temps, il peut se faire que lorsque le Tigre venoit à s'enfler, ses eaux se déchargeoient dans l'Euphrate, de même que celles de cette riviere se rendoient dans le Tigre, quand

d'Ambracie,

d'Ambracie, & lui donna trois mille dariques (83), parceque onze jours auparavant, il lui avoit dit pendant qu'il sacrifioit, que le Roi ne combattroit pas de dix jours. « S'il n'y a pas d'action dans ces dix jours, » avoit repris Cyrus, il n'y en aura point » du tout. Je vous promets dix talens si » vous dites la vérité. » Les dix jours écoulés, il lui donna cette somme. Comme le Roi ne s'étoit point opposé au passage du fossé, Cyrus crut tellement avec toute son armée, qu'il ne pensoit plus à combattre, que le lendemain il marcha avec beaucoup de négligence. Le troisieme jour il s'avançoit sur son char avec peu de soldats devant lui, la plus grande partie des troupes

---

l'Euphrate se débordoit. D'ailleurs, il est à présumer que ces deux fleuves devoient être très-bas dans le temps de cette expédition, & qu'on en avoit fait entrer les eaux dans ces canaux, afin d'effrayer les Grecs, comme le soupçonna Cléarque. Voyez Livre II. §. 9.

(83) Voyez ci-dessus, §. III. Note 13.

marchant en désordre, & les soldats faisant porter la plupart leurs armes sur des chariots ou sur des bêtes de somme.

XXXIV. On étoit déjà vers les neuf heures (84), & l'armée près du lieu où elle devoit camper, lorsqu'on vit venir au galop, & le cheval tout en sueur, Patagyas, Perse de naissance, & l'un des confidents de Cyrus, criant à tous ceux qu'il rencontroit, en langue barbare & en Grec, que le Roi arrivoit avec son armée en bataille. Il y eut en cette occasion beaucoup de tumulte, les Grecs & les Barbares s'attendant que ce Prince alloit les charger, avant que leurs rangs fussent formés. Cyrus sauta en bas de son char, & s'étant revêtu de son corselet, il monta à cheval, & après avoir pris des javelots, il ordonna aux soldats de s'armer & de se placer chacun en

(84) Il y a dans le Grec : C'étoit à peu-près le temps où le marché est plein. Je me suis exprimé ici selon nos usages. Mais voyez ma Note sur le §. CCXXIII. du Livre VII. d'Hérodote.

ſon rang. Les Grecs ſe formerent en diligence, Cléarque à l'aîle droite, auprès de l'Euphrate, Proxene enſuite avec le reſte, & Ménon avec ſes troupes à l'aîle gauche. A l'égard des Barbares, il y avoit mille cavaliers Paphlagoniens à la droite, près de Cléarque, avec les troupes légeres des Grecs : à la gauche étoit Ariée, Général de l'armée de Cyrus, & le reſte des Barbares. Cyrus ſe mit au centre avec ſix cents cavaliers. Ils avoient tous le caſque en tête & de grands corſelets, avec des cuiſſarts, excepté ce Prince qui ſe tenoit prêt à combattre ſans avoir la tête armée (85). On dit que le reſte des Perſes s'expoſe auſſi ſans caſque dans les combats. Ces cavaliers avoient une épée à la Grecque, & leurs chevaux étoient armés de chanfrein & de poitrail.

(85) M. Hutchinſon a très-bien prouvé que ψιλὴ ne doit s'entendre que du caſque & non de la tiare. Cyrus n'avoit point la tête armée du caſque, mais couverte ſeulement de ſa tiare. J'en avertis, parceque d'Ablancourt fait marcher Cyrus tête nue.

XXXV. Il étoit déjà midi, & les ennemis ne paroissoient point encore; mais sur les trois heures (86), on apperçut une poussiere semblable à un nuage blanc, qui se répandit bientôt après sur toute la plaine, & la couvrit de son obscurité. Quand ils furent plus près, les yeux furent frappés de l'éclat de leurs armes de bronze, & l'on distingua les rangs & les piques. Ils avoient à la gauche, un corps de cavalerie armé de corselets blancs, & commandé, à ce que l'on dit, par Tissaphernes. Il étoit suivi de troupes qui avoient des boucliers d'osier. Venoient ensuite des hommes armés pesamment avec des boucliers de bois qui alloient jusqu'aux pieds. On disoit que c'étoient des Egyptiens. On voyoit après eux d'autre cavalerie & d'autres archers. Tous

(86) On peut ajouter à ce que j'ai dit plus bas, Liv. 7. §. xxx, Note 39, pour prouver que δείλη, signifie, *trois heures*, & non pas *le soir*, qu'on ne commença à appercevoir distinctement les troupes d'Artaxerxès qu'à cette heure, que la bataille se donna ensuite, & que le soleil étoit près de se coucher, lorsque les ennemis disparurent entiérement après avoir été battus.

ces différents corps de troupes marchoient ſéparés par nation, & formoient chacun un quarré long (87). Devant eux étoient les chars armés de faulx, à une grande diſtance les uns des autres. Ces faulx tenoient à l'eſſieu; les unes étoient placées en travers, les autres en bas, ſous le corps du char, de maniere qu'elles coupoient en deux tout ce qu'elles rencontroient. On avoit deſſein de les pouſſer contre les bataillons des Grecs, & de s'en ſervir à les rompre. Cyrus avoit prévenu les Grecs, que les ennemis viendroient en jettant de grands cris, & les avoient exhortés à ne s'en point laiſſer effrayer : il ſe trompa. Ils s'avancerent, non en pouſſant des cris, mais dans un profond ſilence (88), tranquillement & d'un pas égal & lent. Sur ces entrefaites, Cyrus qui

(87) Πλαίσιον eſt un terme de Tactique, qui ſignifie un bataillon qui a moins de front que de hauteur. C'eſt préciſément le contraire de ce qu'a dit d'Ablancourt. Mais voyez Arrian. Tact. p. 69.

(88) Je lis ὡς ἀνυστὸν, avec Henri Eſtienne & M. Hutchinſon. Cette leçon eſt confirmée par le Manuſcrit B de la Bibliotheque du Roi.

passoit le long des bataillons avec Pigrès son interprete, & trois ou quatre autres, cria à Cléarque d'amener ses troupes vis-à-vis du centre de l'armée ennemie, où le Roi se trouvoit en personne, parceque tout seroit fini, si on venoit à l'enfoncer. Mais Cléarque observant le corps qui étoit au centre (89), & apprenant de Cyrus que le Roi s'étendoit au-delà de l'aîle gauche des Grecs (car ses troupes étoient si nombreuses, qu'en se tenant au centre de son armée, il dépassoit l'aîle gauche de Cyrus), Cléarque, dis-je, ne voulut pas retirer (90)

(89) Xénophon entend par *μέσον ςίφος*, le corps de six mille chevaux, commandés par Artagerses, qui étoient placés devant le Roi. V. ci-dessus, §. 32.

(90) Plutarque (*in Artoxerxe, p.* 1015.) blâme Cléarque, & rejette sur lui le malheur de cette journée. D'Ablancourt justifie assez mal Cléarque, & Dacier encore plus mal Plutarque. Si Cléarque a fait une faute, c'est de s'être trop livré à son ardeur. Après avoir battu les troupes qu'il avoit en tête, il devoit prendre le reste des ennemis en flanc & pénétrer jusqu'au centre où étoit Artaxerxès. Ce centre, attaqué de front par Cyrus, & en flanc par Cléar-

ſon aîle droite des bords du fleuve, de crainte d'être enveloppé; & répondit à Cyrus qu'il auroit ſoin que tout allât bien.

XXXVI. Cependant l'armée ennemie s'avançoit d'un pas égal, &, comme les Grecs (91) reſtoient dans la même place, ils formoient leurs rangs à meſure que leurs ſoldats arrivoient. Cyrus paſſoit à une petite diſtance le long des bataillons, conſidérant les ennemis, & ſes propres troupes, lorſque Xénophon d'Athenes l'appercevant de l'armée Grecque où il étoit, pouſſa ſon cheval vers lui, & lui demanda s'il

que, n'auroit pu réſiſter. Les ſix cents Cavaliers qui accompagnoient Cyrus, firent une faute encore plus grave. Lorſqu'ils eurent mis en fuite les ſix mille chevaux commandés par Artagerſes, ils devoient ſe tenir auprès de Cyrus, au lieu de les pourſuivre, puiſqu'ils avoient été choiſis pour veiller à ſa sûreté. Mais au lieu de ſe conduire de la ſorte, ils s'abandonnerent à leur impétuoſité, & laiſſerent le Prince à la merci des ennemis.

(91) J'ai traduit comme s'il y avoit ἔτι, que M. Hutchinſon a ſubſtitué avec Henri Eſtienne à ὅτι, qui ne fait point de ſens. Mais ὅτι eſt omis dans le

avoit quelque ordre à lui donner. Cyrus arrêta son cheval, & lui commanda de faire savoir à toutes les troupes que les entrailles des victimes promettoient d'heureux succès. Mais là-dessus, ayant entendu du bruit parmi les rangs, il lui demanda ce que c'étoit. Xénophon répondit que le mot passoit pour la seconde fois. Cyrus étonné qu'on l'eût donné, voulut savoir quel étoit ce mot. JUPITER SAUVEUR, dit Xénophon, & LA VICTOIRE. Je l'accepte, reprit ce Prince, & j'y consens volontiers; après quoi, il retourna à son poste. Les deux armées n'étoient plus éloignées que de trois ou quatre stades, lorsque les Grecs entonnerent l'hymne du combat, & s'ébranlerent pour aller à l'ennemi. Une partie de leur phalange s'avançoit (92) avec l'impétuosité des vagues en courroux.

Manuscrit de la Bibliotheque d'Eaton & dans le Manuscrit B de la Bibliotheque du Roi; & ἄτι est parfaitement inutile.

(92) Un Censeur moderne ne comprend rien à cette bataille. Mais Plutarque, qui étoit un homme très-éclairé, trouve si belle la description qu'en fait

Ceux qui étoient restés derriere doubloient le pas, & tous à la fois jettant un grand cri, suivant leur usage, lorsqu'ils invoquent le Dieu de la guerre, ils se mirent à courir. Quelques-uns rapportent qu'ils frappoient leurs boucliers de leurs piques pour effrayer les chevaux. Mais avant d'être à la portée des traits, les Barbares firent tourner leurs chevaux & s'enfuirent. Les Grecs les poursuivirent de toutes leurs forces, se disant l'un à l'autre de ne point courir, mais de les suivre en gardant leurs rangs. Les chars dépourvus de conducteurs, étoient emportés, les uns à travers leurs propres troupes, les autres à travers celles des Grecs. Ceux d'entre nous qui étoient prévenus, s'ouvroient (93) pour les laisser passer; mais un soldat étonné, comme on le seroit dans

Xénophon, qu'il n'ose la décrire après cet Historien. (*Plutarch. in Artoxerxe, p.* 1014. *E.*)

(93) ἵσταντο ne fait aucun sens. J'ai suivi la leçon marginale de l'édition de Henri Estienne, διΐσταντο, qui est autorisée par le Manuscrit B de la Bibliotheque du Roi.

l'hippodrome, en fut surpris, & cependant on assure qu'il n'en reçut aucun mal. Il n'y eût même aucun autre Grec de blessé dans cette action, si ce n'est à l'aîle gauche où l'on dit qu'il y en eut un qui le fut d'une fleche.

XXXVII. Cyrus voyant les Grecs victorieux de leur côté & poursuivant l'ennemi, se réjouissoit, & ceux qui étoient auprès de lui l'adoroient, comme s'il eût été déjà Roi; mais au lieu de s'emporter à la poursuite, il tint serrés autour de lui ses six cents chevaux, observant les mouvements du Roi. Il savoit qu'il étoit au centre de l'armée, & tous les Généraux des Barbares se tenant au milieu de leurs troupes, donnoient de-là leurs ordres, parcequ'il leur falloit la moitié moins de temps pour les faire parvenir, & parcequ'ils regardoient ce poste comme le plus sûr, leurs forces étant également partagées. Quoique le Roi fût au centre de son armée, il dépassoit cependant l'aîle gauche de Cyrus. Ce Prince voyant que personne ne l'attaquoit de

front, & qu'on ne chargeoit point les troupes qu'il avoit devant lui, tourna, comme s'il eût voulu envelopper les Grecs. Ce mouvement fit craindre à Cyrus que prenant par les derrieres, il ne les taillât en pieces : il marcha donc à lui, & le chargeant avec ses six cents chevaux, il battit ceux qui étoient devant le Roi, mit en fuite le corps de six mille chevaux, commandé par Artagerses, & l'on dit qu'il tua de sa main cet Officier Général.

XXXVIII. Aussi-tôt que ces troupes eurent pris la fuite, les six cents chevaux, qui accompagnoient Cyrus, se disperserent de côté & d'autre pour les poursuivre. Il n'en resta qu'un très petit nombre auprès de lui, & la plupart étoient de ceux qu'il admettoit à sa table. Tandis qu'il étoit avec eux, il apperçoit le Roi & ceux dont il étoit environné. Ne pouvant plus alors se contenir, il crie à l'instant : je vois l'homme, court à lui, le frappe à la poitrine, & le blesse à travers son corselet, comme le dit le Médecin Ctésias qui assure avoir

guéri sa blessure. Dans l'instant même qu'il portoit ce coup, il fut atteint au-dessous de l'œil, d'un javelot lancé avec force. Le Roi & Cyrus en vinrent ensuite aux mains, & leurs amis de part & d'autre s'empresserent à les défendre. Ctésias, qui accompagnoit le Roi, nous apprend combien ce Prince perdit de monde dans cette action. De l'autre côté, Cyrus fut tué, & huit de ses principaux amis se firent tuer sur son corps. On dit qu'Artapates, le plus fidele de ses eunuques (94), le voyant tomber, sauta en bas de son cheval, & se jetta sur lui. On ajoute que le Roi le fit égorger sur le corps de Cyrus; mais d'autres assurent qu'il tira son cimetere & se tua lui-même. Il avoit un cimetere d'or, un collier, des brasselets d'or, & les autres ornements que portent les plus qualifiés d'entre les Perses. Cyrus qui connoissoit son attachement & sa fidélité, l'estimoit beaucoup.

XXXIX. Ainsi mourut Cyrus; & c'est de tous les Perses qui sont venus après l'an-

(94) Voyez ci-dessus, §. xxix. Note 76.

cien Cyrus (95), celui qui a eu l'ame la plus grande, & qui a le mieux mérité de régner, comme en conviennent tous ceux qui l'ont intimement connu. Dès ſon enfance, il l'emporta en tout ſur ſon frere & ſur les enfants des Grands de Perſe avec qui il fut élevé : car tous les fils des perſonnes de la premiere qualité ſont élevés (96) en Perſe à la Cour (97). Ils y apprennent à être modeſtes ; & jamais ils n'y entendent, ni n'y voyent rien de déshonnête. Ils ont ſous les yeux les honneurs & les punitions que diſtribue le Roi, & on leur en explique(98) les

(95) Le fondateur de la Monarchie des Perſes.

(96) Voyez ſur cette éducation le premier Livre de la Cyropédie, & l'excellente traduction de M. Dacier, de l'Académie des Belles-Lettres.

(97) Le Grec dit, à la Porte du Roi. Telle étoit l'expreſſion des Orientaux. Elle s'eſt conſervée en Turquie, où l'on dit *La Porte*, pour la Cour Ottomane.

(98) J'ai donné un peu d'extenſion au terme *ἀκούουσι*. Si les enfants n'euſſent entendu parler des honneurs & des punitions que comme de la nouvelle du jour, céla n'auroit pas ſuffi pour former leurs mœurs.

motifs ; de ſorte que dès leur plus tendre jeuneſſe, ils apprennent à commander & à obéir. On lui remarqua plus de diſpoſition à s'inſtruire que dans ceux de ſon âge, & plus de ſoumiſſion à ſes ſupérieurs, que n'en montroient les autres enfants, quoique d'un rang fort inférieur au ſien. Il aimoit beaucoup les chevaux, & les manioit avec adreſſe. Il ſe plaiſoit aux exercices qui ont du rapport à la guerre, tels que de tirer de l'arc, & de lancer le javelot; on l'y trouvoit infatigable. Lorſque l'âge le permit, il devint paſſionné pour la chaſſe, & avide des dangers qu'on y court. Un ours s'étant un jour jetté ſur lui, il n'en fut point effrayé, & le combattit : il fut arraché de deſſus ſon cheval, & reçut en cette occaſion les bleſſures dont il a toujours porté depuis les cicatrices ; mais enfin il le tua, & combla de faveurs celui qui vint le premier à ſon ſecours.

XL. Lorſque ſon pere l'envoya gouverner la Lydie, la grande Phrygie & la Cappadoce, en qualité de Satrape, & qu'il le déclara Général de tous ceux qui ont le

droit de s'assembler dans la plaine du Castole (99), il commença par faire voir qu'il n'avoit rien plus à cœur que de ne jamais tromper dans les traités, dans les contrats & dans les simples promesses. Aussi les villes de son gouvernement & les particuliers avoient-ils en lui la plus grande confiance. Lorsqu'il faisoit la paix avec ses ennemis, ils étoient assurés qu'il en observeroit les conditions, & ne craignoient de sa part aucun mauvais traitement. C'est pourquoi, lorsqu'il fit la guerre à Tissaphernes, toutes les villes se déclarerent d'elles-mêmes pour lui, excepté Milet, dont les habitants le craignoient, parcequ'il ne vouloit pas abandonner leurs bannis. Car il montroit (100) par ses actions & par ses discours, qu'il ne leur retireroit jamais sa protection, après les avoir une fois assurés de son amitié, quand même leur nombre diminueroit en-

(99) Voyez ci-dessus, Notes 6 & 7.

(100) On lit ἐπεδείκνυτο dans les Manuscrits A & B de la Bibliotheque du Roi, & à la marge de l'édition de Henri Estienne.

core, & que leur fortune deviendroit plus fâcheuse. Soit qu'on lui fît du bien ou du mal (101), il tâchoit de le rendre au double; & l'on rapporte qu'il ne desiroit vivre que jusqu'à ce qu'il eût surpassé en bienfaits & en vengeance ses amis & ses ennemis. Aussi n'y a-t-il pas eu d'homme, du moins de notre temps, à qui tant de monde eût voulu confier leurs fortunes, leurs villes & leurs propres personnes.

XLI. On ne peut cependant lui reprocher d'avoir laissé triompher les méchans; il étoit pour eux l'homme le plus inexorable. On rencontroit souvent sur les grandes routes de ces sortes d'hommes, les uns sans pieds, d'autres sans mains, & quelques-uns sans yeux. Ainsi dans son gouvernement, tout le monde, Grec ou Barbare, pouvoit voyager par-tout où il vouloit, & porter avec lui ce qu'il souhaitoit, &, pourvu qu'il ne fît tort à personne, être sûr

(101) On dit dans les Manuscrits A & B de la Bibliotheque du Roi, Και είτις τι άγαθον, &c.

qu'on ne lui en feroit point. On convient universellement qu'il honoroit d'une maniere particuliere ceux qui se distinguoient dans la profession des armes. Il eut d'abord la guerre contre les Pisidiens & les Mysiens : il y commanda lui-même en personne ; & ceux qu'il vit s'exposer de bonne grace aux dangers, il leur donna le gouvernement du pays conquis, & leur fit d'autres présents honorables ; de sorte qu'on regardoit les hommes courageux comme les plus heureux, & les lâches, comme méritant d'être leurs esclaves. Aussi y avoit-il beaucoup de gens qui se présentoient d'eux-mêmes au danger, par-tout où ils s'attendoient d'avoir Cyrus pour témoin.

XLII. Si quelqu'un se faisoit remarquer par un grand attachement à la justice, il prenoit un soin tout particulier de sa fortune, & vouloit qu'il fût plus riche que ceux qui cherchoient à faire la leur par des voies injustes. Parmi un grand nombre d'exemples de l'équité de son administration, on peut citer avec raison

son armée. Car ce n'étoit pas l'intérêt qui faisoit traverser la mer à des Officiers pour venir lui offrir leurs services; mais parcequ'ils savoient qu'une prompte obéissance leur étoit plus avantageuse que la paye qu'on leur donnoit par mois; & si quelqu'un exécutoit ses ordres avec ponctualité, il ne laissoit jamais son zele sans récompense. Aussi dit-on que jamais Prince n'a été mieux servi que lui dans toutes ses entreprises. S'il voyoit un Gouverneur de province améliorer ses terres & en augmenter les revenus, en joignant la justice à une grande économie, loin de les lui enlever, il y en ajoutoit d'autres encore; de sorte qu'on prenoit plaisir à travailler, qu'on faisoit des acquisitions avec confiance, & qu'on étoit fort éloigné de lui cacher ses biens. Car jamais on ne s'est apperçu qu'il ait porté envie à ceux qui montroient leurs richesses; mais il tâchoit de se servir de celles dont on vouloit lui dérober la connoissance. On convient unanimement qu'il possédoit dans la plus grande perfection

l'art de cultiver ceux de ſes amis dont la bienveillance lui étoit connue, & qu'il jugeoit propres à contribuer au ſuccès de ſes entrepriſes. Comme il croyoit avoir beſoin de leur ſecours pour réuſſir dans ſes projets, il tâchoit pareillement de les aider de tout ſon pouvoir dans toutes les choſes où il s'appercevoit qu'ils le deſiroient.

XLIII. Perſonne, à mon avis, n'a reçu, pour pluſieurs raiſons, autant de préſents que lui. Perſonne auſſi ne les a diſtribués à ſes amis avec plus de généroſité, & n'a plus conſulté en cela leur goût & leurs beſoins. A l'égard des habillements qu'on lui donnoit, ſoit qu'ils ſerviſſent à la guerre ou à le parer, on aſſûre qu'il diſoit que ne pouvant les porter tous, il regardoit ſes amis ainſi décorés, comme ſon plus bel ornement. Il n'eſt point étonnant qu'étant plus puiſſant qu'eux, il les ait ſurpaſſés par la magnificence de ſes dons; mais qu'il l'ait fait auſſi par ſes attentions & ſon zele à les obliger, c'eſt ce qui me paroît ſur-tout admirable. S'il recevoit d'excellent vin, il

leur en envoyoit des vases à moitié pleins, & leur faisoit dire qu'il n'en avoit pas bu de meilleur depuis long-temps, & que par cette raison (102), il leur en faisoit part, en les priant de le boire le jour même avec leurs meilleurs amis. Il leur envoyoit très souvent des moitiés d'oie, de pain & d'autres choses pareilles, & le porteur leur disoit de sa part : Cyrus a trouvé ces mets agréables, & souhaite que vous en goûtiez aussi. Quand les fourages étoient rares, & qu'il pouvoit s'en procurer à cause du grand nombre de ses serviteurs, & des sages mesures qu'il prenoit, il leur faisoit dire d'en enlever pour les chevaux qu'ils montoient, afin que ces animaux n'étant pas tourmentés de la faim, pussent les porter. Quand il paroissoit en public, en des occasions où il savoit que beaucoup de personnes auroient les yeux sur lui, il appelloit ses amis, & affectoit (103) de s'entretenir

(102) Je lis τοῦτον οὖν avec les Manuscrits A & B de la Bibliotheque du Roi.

(103) J'ai tâché de rendre la force de l'impar-

avec eux de choses sérieuses, afin de montrer l'estime qu'il en faisoit : de sorte que par tout ce que j'apprends de ses bonnes qualités, je juge que personne n'a jamais été tant aimé parmi les Grecs & les Barbares. Entr'autres exemples que je pourrois rapporter, en voici un remarquable. Tout esclave qu'étoit Cyrus (104), personne ne quitta son service, pour celui du Roi. Orontas seul l'essaya ; mais il trouva bientôt (105) que celui en qui il avoit confiance,

---

fait, qui n'indique pas toujours l'action, mais la volonté, le dessein, l'effort. Pour faire voir aux spectateurs combien Cyrus honoroit ses amis, il n'étoit pas nécessaire qu'il s'entretînt avec eux de choses sérieuses, mais qu'il parût le faire.

(104) Les premiers de l'Etat n'étoient eux-mêmes en Perse que des esclaves. Xénophon fait ici une heureuse opposition entre un esclave dont on recherchoit tant l'amitié, qu'on ne le quittoit pas même pour le Roi. Je n'en avertis, que parceque j'ai trouvé écrit en marge d'un exemplaire de Xénophon φίλυ, qui ne fait point, à ce qu'il me semble, un aussi bon effet. La même chose est d'ailleurs répétée Liv. II. §. XXIII.

(105) Les Traducteurs Latins font rapporter

lui étoit moins attaché qu'à Cyrus. Bien plus, lorſque la guerre commença, un grand nombre de ceux qui ſuivoient le parti d'Artaxerxès, & qui en étoient le plus chéris, eſpérant de voir leurs ſervices mieux récompenſés par Cyrus que par le Roi, abandonnerent ce dernier pour ſe ranger du côté de ſon frere. Ce qui lui arriva quand il mourut, prouve qu'il étoit non-ſeulement brave, mais encore qu'il ſavoit faire choix d'hommes fideles, affectionnés & conſtants. Car lorſqu'il fut tué, tous ſes amis, & ceux qui mangeoient à ſa table, périrent en combattant pour lui, excepté Ariée qui commandoit la cavalerie à l'aîle gauche, & qui s'enfuit avec les troupes à ſes ordres (106), auſſi-tôt qu'il eût appris ſa mort.

οὗτος au Roi, qui eſt de beaucoup trop éloigné. Je l'entends d'Orontas, qui donna ſa lettre à porter à quelqu'un en qui il avoit confiance, & qui la remit à Cyrus.

(106) Il ſoutint d'abord avec courage le choc des ennemis; mais voyant que la phalange s'éten-

XLIV. Le Roi fit couper, ſur la place, la tête & la main droite à Cyrus, & entra dans ſon camp en pourſuivant ſes troupes. Ariée ne fit aucune réſiſtance, il traverſa le camp & ſe ſauva, à l'endroit d'où il étoit parti le matin & qui en étoit, dit-on, éloigné de quatre paraſanges. Tout fut mis au pillage, & le Roi prit une maîtreſſe (107) de Cyrus qui étoit de Phocée, que l'on diſoit belle & pleine de talents. Ses troupes en enleverent une autre, qui étoit de Milet & plus jeune que la précédente; mais elle

doit pour l'envelopper, & apprenant en même-temps la mort de Cyrus, il ſe ſauva dans un lieu commmode. (*Diodor. Sicul. Lib. XIV.* §. 24. *Tom. I. p. 659.*)

(107) Elle ſe nommoit *Myrto;* Cyrus l'appella *Aſpaſie*, nom que la Maîtreſſe de Périclès avoit rendu célebre. Elle eut auprès d'Artaxerxès le même crédit que celui dont elle avoit joui auprès de Cyrus, & occaſionna à ſa cour des troubles qui agiterent l'Empire de Perſe. On trouve dans Elien, *Hiſt. Div. Lib. XII. cap. I. & Plutarque in Artox. p.* 1024, des particularités de ſa vie. Σοφὴ, ſignifie, une fem-

fe fauva prefque nue (108), par le moyen des Grecs (109) reftés dans le camp à la garde du bagage. Ceux-ci formerent fur le champ leurs rangs, tuerent un grand nombre de pillards, & perdirent auffi quelques-uns des leurs. Cependant ils ne s'enfuirent pas, mais ils fauverent la Miléfiene, avec les hommes & les effets, & en général, tout ce qui fe trouva dans leur quartier. Le Roi étoit alors éloigné des Grecs d'environ trente ftades. Ceux-ci pourfuivoient ceux qui étoient devant eux,

---

me fpirituelle, pleine de talents, comme la Mufique, &c.

(108) Γυμνός, ne fignifie pas toujours quelqu'un qui eft abfolument nud, mais celui qui n'a que l'habit de deffous, qui eft en chemife, comme nous difons. C'eft par cette raifon que j'ai traduit, *prefque nue.*

(109) C'eft une des fignifications de la Prépofition πρὸς. Si Muret & Henri Eftienne y avoient fait attention, ils n'auroient point propofé de changement; ce paffage n'étant point altéré. M. Hutchinfon me paroît s'être trompé dans fa traduction & dans fa note.

comme

comme s'ils avoient remporté une victoire complete, & les troupes du Roi pilloient le camp, comme si elles étoient par-tout victorieuses. Mais lorsque les Grecs eurent été informés que le Roi étoit dans leur camp avec son armée, & que le Roi eut appris de Tissaphernes la victoire des Grecs, & qu'ils poursuivoient les fuyards, ce Prince rallia ses troupes & leur fit reprendre leurs rangs, & Cléarque délibéra avec Proxene, qui étoit le plus près de lui, si l'on enverroit des troupes au secours du camp, ou s'ils y marcheroient tous eux-mêmes.

XLV. Sur ces entrefaites on vit le Roi s'avancer, comme s'il eût voulu tomber sur leur arriere-garde. Là-dessus les Grecs firent volte-face (110), & se disposerent à le

(110) Συστραφέντες, signifie communément *conglobati*, comme l'a très-bien prouvé M. Hutchinson; mais il doit avoir ici une autre acception. Les Grecs gardoient leurs rangs en poursuivant l'ennemi, comme on l'a vu plus haut; ils n'avoient donc pas besoin de se rallier; mais comme le Roi les venoit prendre par derriere, il falloit faire une

recevoir, s'il tentoit de les attaquer (111) de ce côté-là. Mais au lieu de prendre cette route, il revint sur ses pas & par le même

---

demi-conversion pour aller à lui. C'est cette manœuvre qu'explique très-bien ce même mot. Leunclavius l'a rendu de même que moi, & les Scholies d'Homere, attribuées à Didyme, expliquent ἐλελίχθησαν, au cinquieme Livre de l'Iliade, *vers* 497, par συνεστράφησαν, μεταβαλλόμενοι εἰλήθησαν. Le même Xénophon dit, dans le Traité intitulé : *Du Gouvernement des Lacédémoniens*, ἢν δέ ποτε μάχην οἴωνται ἔσεσθαι, λαβὼν τὸ ἄγημα τῆς πρώτης μόρας ὁ βασιλεὺς, ἄγει συςρέψας ἐπὶ δόρυ, ἔστ' ἂν γένηται ἐν μέσῳ δυοῖν μόραιν καὶ δυοῖν πολεμάρχοιν. Si l'on pense qu'il doit y avoir un combat, le Roi se met à la tête de la premiere division, lui fait faire volte-face à droite & la conduit jusqu'à ce qu'il soit entre deux divisions & deux Polémarques. Xénophon, pag 401, lin. 7 de l'édition toute Grecque de Henri Estienne, 1581. *in-fol.* En un mot, ce verbe composé, n'a, comme tant d'autres, que la signification du verbe simple, ou si la préposition y ajoute quelque chose, elle indique seulement qu'il fit volte-face avec ses troupes. On trouve plus bas, Liv. IV. §. 16. Ξενοφῶν δὲ ςρέψας. Xénophon faisant faire une demi-conversion à ses troupes, &c.

(111) Toutes les éditions portent ὡς ταύτῃ προσι-

chemin qu'il avoit ſuivi en venant lorſqu'il dépaſſoit leur aîle gauche, emmenant avec lui les troupes qui, pendant la bataille, avoient paſſé du côté des Grecs, & Tiſſaphernes avec les ſiennes. Car ce Général ne s'étoit point enfui à la premiere attaque, mais il avoit pénétré avec ſa cavalerie le long du fleuve, à travers les rangs des Peltaſtes, qui, s'étant ouverts pour lui faire paſſage, firent pleuvoir ſur lui une grêle de traits, ſans perdre un ſeul homme. Epiſthenes d'Amphipolis, qui avoit la réputation d'un homme prudent, commandoit les Peltaſtes. Tiſſaphernes ſe ſentant trop foible, ſe retira (112), ſans cependant rebrouſſer chemin, & vint au camp des Grecs, où ayant rencontré le Roi, il réunit

---

ὄντες καὶ δεξόμενοι, ce qui ne fait aucun ſens. Il faut abſolument lire avec le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi *ὡς ταύτῃ προσιόντος καὶ δεξόμενοι*. *Excepturi, ſi eos hac parte aggrederetur.*

(112) Je lis avec les Manuſcrits A & B de la Bibliotheque du Roi, après *ἀπηλλάγη· πάλιν μὲν οὐκ ἀναστρέφει*, & j'ai traduit en conſéquence.

ses forces avec les siennes, & tous deux s'avancerent ensemble. Quand ils furent près de l'aîle gauche des Grecs, ceux-ci craignirent qu'on ne les prît en flanc, & qu'enveloppés de toutes parts, ils ne fussent taillés en pieces. Pour éviter ce danger, ils jugerent à propos d'étendre leur aîle & de l'adosser à la riviere. Tandis qu'ils étoient à délibérer là-dessus, le Roi changeant la forme de ses bataillons, se vint placer vis-à-vis de leur phalange, de même qu'il l'avoit fait au commencement de l'action. Quand les Grecs le virent s'approcher en ordre de bataille, ils entonnerent de nouveau l'hymne du combat, & fondirent sur lui avec encore plus d'ardeur qu'auparavant. Les Barbares ne les attendirent pas, & se sauverent encore (113) de plus loin que la premiere fois. Les Grecs les ayant poursuivis jusqu'à un village, firent halte en cet endroit, parcequ'il étoit

(113) Ἐκ πλείονος, ne signifie pas *effusius*. Il faut sous entendre διαστήματος.

dominé par une colline, où les troupes du Roi avoient fait volte-face. Ce Prince n'avoit point avec lui d'infanterie, & la colline étoit tellement couverte de cavalerie, qu'il n'étoit pas possible aux Grecs de voir ce qui se passoit. On dit cependant qu'on y remarqua l'étendard du Roi, qui étoit une aigle d'or au haut d'une pique (114), avec les aîles déployées.

---

(114) On lit dans le Grec, *ὁρᾷν ἔφασαν ἀετόν τινα χρυσοῦν ἐπὶ πέλτης ἐπὶ ξύλου ἀνατεταμένον.* Ce passage est altéré. Les Manusc. B & C de la Bibliotheque du Roi le sont encore davantage. On y trouve : *ὁρᾷν δῆλον ὅτι ὁ μὲν ἀετὸς ἐπὶ πέλτης ἐπεποίητο ἑστώς· ἡ πέλτη δὲ ξυλωτῇ ἐπέκειτο· ἔφασαν*, &c. La plus plus grande partie de ce passage est une glose de *πέλτης* mal entendue. Leunclavius lit : *ἐπὶ πάλτου* au lieu de *ἐπὶ πέλτης*, & il rejette à la marge *ἐπὶ ξύλου*, comme une explication. M. Hutchinson conserve *ἐπὶ πέλτης*, qu'il explique *sur un bouclier*, & change *ἐπὶ ξύλου* en *ἐπί ξυστοῦ*. Enfin, M. Toup est le seul qui ait corrigé ce passage avec succès, & qui l'ait entendu. Ce Savant lit (*Emendation. in Suidam, Tom. III. pag. 26.*) *ὁρᾷν ἔφασαν ἀετόν τινα χρυσοῦν ἐπὶ πέλτης ἀνατεταμένον.* Πέλτη n'est point ici un bouclier, mais une pique, comme il

XLVI. Les Grecs s'étant avancés de leur côté, la cavalerie abandonna la montagne, non en corps, mais par pelotons, les uns d'un côté, les autres d'un autre; enfin ils disparurent tous, & la colline se trouva entierement dégarnie. Cléarque ne monta pas la colline avec ses troupes; il s'arrêta au pied, & y envoya Lucius de Syracuses & un autre, avec ordre de reconnoître les lieux & de lui en faire leur rapport. Lycius

---

le prouve par Hésychius, Suidas & Euripide. ἐπὶ ξυστοῦ est donc une glose de ἐπὶ πέλτης, qui s'est glissée de la marge dans le texte. L'explication de M. Toup est appuyée par la glose ci-dessus rapportée du Manuscrit de la Bibliotheque du Roi, & c'est ce qui m'a fait dire qu'on ne l'avoit point entendue.

L'Enseigne de l'ancien Cyrus étoit une aigle d'or au haut d'une pique avec les aîles déployées. (*Cyri, Instit. Lib. VII. pag. 102. lin. 16.*) On ignore si ce Prince tenoit cet usage des précédens Monarques de l'Orient, ou s'il l'établit lui-même. Quoi qu'il en soit, ce fut l'Enseigne des Rois de Perse tant que leur monarchie subsista. Tout le monde connoît l'Aigle Romaine. La description qu'en fait Dio Cassius (*L. XL. § XVIII. p. 136.*) ressemble tellement

monta & ayant vu les ennemis fuir de toutes leurs forces, il en fit part à son Général. Le soleil étoit près de se coucher quand ces choses se passerent. Les Grecs firent halte en cet endroit, & se reposerent tout armés, bien étonnés de ne point voir paroître Cyrus, ni personne de sa part. Car ils ignoroient sa mort, & ils conjecturoient qu'il poursuivoit l'ennemi, ou qu'il avoit poussé en avant pour s'emparer de quelque

à celle de Xénophon, qu'on seroit tenté de croire que les Romains emprunterent leur aigle des Perses. Mais on ne sçait pas en quel temps ils commencerent à la porter dans les batailles. Il en est fait mention pour la premiere fois, la seconde année de la quatre-vingt unieme olympiade, l'an de Rome 299, sous le Consulat de Romilius & de Véturius. (*Dionys. Halicarn. Lib. x. §. 36. pag. 632.*) Rome n'avoit point encore alors de communication avec l'Orient. Je soupçonne que l'aigle étoit l'étendard commun à tout l'Orient; qu'Enée l'apporta en Italie avec lui: car on ne peut guere douter, après toutes les circonstances que rapporte Denys d'Halicarnasse au Livre premier de ses Antiquités Romaines, que ce Prince ne soit venu en Italie.

poſte. Là-deſſus ils délibérerent entr'eux ſi l'on feroit venir le bagage pour reſter en ce lieu, ou ſi on retourneroit au camp. Il fut réſolu d'y retourner; l'on arriva aux tentes vers l'heure du ſouper, & cette journée finit de la ſorte. Ils trouverent la plus grande partie de leurs effets pillés, avec toutes les proviſions & les voitures de farine & de vin, que Cyrus tenoit prêtes, pour les diſtribuer aux Grecs, dans le cas d'une néceſſité urgente. On dit qu'elles étoient au nombre de quatre cents. Elles furent, dis-je, entierement pillées par les troupes du Roi. Ainſi, la plupart des Grecs n'eurent rien à manger, quoiqu'ils fuſſent à jeun: car le Roi parut avant que l'armée pût faire halte pour prendre ſa réfection. Ils paſſerent la nuit de la ſorte.





L'EXPÉDITION DE CYRUS DANS L'ASIE SUPÉRIEURE, ET LA RETRAITE DES DIX MILLE.

LIVRE SECOND.

I. Nous avons vu dans le Livre précédent comment Cyrus leva une armée de Grecs, quand il marcha contre son frere Artaxerxès; ce qu'il fit pendant sa marche; de quelle maniere se donna la bataille; comment Cyrus fut tué, & enfin comment les Grecs croyant avoir gagné une victoire complete, & que Cyrus étoit en vie, retournerent à leur camp & y prirent du repos. Les Généraux s'assemblerent au point du jour. Étonnés de ce que Cyrus ne paroissoit point, ni personne de sa part,

pour leur porter ses ordres, ils résolurent de plier bagage & d'aller en avant, après avoir pris leurs armes, afin de le joindre. Ils alloient se mettre en marche & le soleil se levoit, lorsque Proclès, Gouverneur de Teuthranie & descendant de Démaratus (1) de Lacédémone, étant arrivé avec Glus (2), fils de Tamos (3), leur apprit la mort de Cyrus, & qu'Ariée s'étoit sauvé avec le reste des Barbares, à l'endroit où ils avoient campé la veille. Ariée leur faisoit dire qu'il les attendroit tout le

(1) J'en parle dans mes Notes sur Hérodote.

(2) Glus commanda dans la suite la flotte du Roi (*Diodor. Sicul. Lib. XV. §. III. Tom. II. pag. 5.*)

(3) Tamos étoit de Memphis & Amiral de Cyrus. Après la mort de ce Prince, il se retira par mer en Egypte avec ses richesses & ses enfans, excepté Glus, comptant sur la protection de Psammitichus, qui en étoit Roi, & qui lui avoit des obligations. Mais Psammitichus, par une horrible ingratitude, le fit mourir avec ses enfans, & s'empara de sa flotte & de ses richesses. (*Diodor. Sicul. Lib. XIV. §. XXXV. Tom. I. pag. 670.*

jour s'ils jugeoient à propos de s'y rendre, mais que le lendemain il partiroit pour retourner en Ionie. Les Généraux & le reste des Grecs furent très-affligés de cette nouvelle. Cléarque prit la parole: « Plût au ciel que Cyrus fût en vie! mais » puisqu'il est mort, rapportez à Ariée que » nous avons vaincu le Roi, que nous n'é- » prouvons plus, comme vous le voyez, » la moindre résistance, & que si vous ne » fussiez point venus, nous eussions mar- » ché contre ce Prince. Assurez Ariée de » notre part, que s'il veut venir nous trou- » ver, nous le placerons sur le trône; car » l'Empire appartient aux vainqueurs. » Il renvoya les députés avec cette réponse, & les fit accompagner par Chirisophe de Lacédémone & Ménon de Thessalie. Ménon desiroit lui-même d'y aller, étant l'ami & l'hôte d'Ariée. Cléarque attendit leur retour. Cependant l'armée se procura des vivres, comme elle put, égorgeant les bœufs & les ânes qui appartenoient aux bagages, &, comme on manquoit de bois,

on les fit cuire ce jour-là avec des fleches qu'on trouva en grande quantité sur le champ de bataille, à une petite distance de l'endroit où l'on étoit, & que l'on avoit forcé les transfuges (4) à jetter. On employa aussi à cet usage les boucliers d'osier des Perses, ceux de bois des Egyptiens, un grand nombre de peltes (5) & des voitures vuides.

II. Vers le temps où le marché (6) est plein, arriverent des Hérauts de la part du Roi & de Tissaphernes, tous Barbares, excepté Phalinus (7), qui étoit Grec. Celui-

(4) La plupart des Traducteurs ont traduit : *que l'on força les transfuges à arracher de terre.* Mais les transfuges n'étoient plus au pouvoir des Grecs ; le Roi les avoit emmenés. Il est très vraisemblable que lorsqu'ils passerent du côté des Grecs, ceux-ci leur firent jetter leurs arcs & leurs fleches, de crainte qu'ils ne s'en servissent contr'eux.

(5) Le pelte étoit un bouclier léger, échancré comme celui des Amazones.

(6) Sur les neuf heures du matin. Avant l'usage des Cadrans solaires & des horloges, on partageoit la journée par les principales occupations. J'ai parlé de cet usage dans mes Notes sur Hérodote.

(7) Il étoit de Zacynthe, aujourd'hui Zante, &

ci se trouvoit pour lors auprès de Tissaphernes, dont il étoit très estimé, parcequ'il prétendoit avoir une grande connoissance de la Tactique, & de l'exercice des armes. Ils s'approcherent, & appellant à haute voix les Commandans des Grecs, ils leur ordonnerent de la part du Roi de lui rendre leurs armes comme à leur vainqueur, puisqu'il avoit tué Cyrus, & de venir à sa Porte, pour tâcher d'y obtenir des conditions favorables. Les Grecs furent indignés d'une telle proposition. Cependant Cléarque se contenta de dire que ce n'étoit pas aux victorieux à rendre les armes. S'adressant ensuite aux Généraux, « faites, leur dit-il, la meilleure & la plus » honorable réponse que vous pourrez. Je » reviens sur le champ. » Un de ses serviteurs venoit de l'appeller, pour examiner les entrailles (8) de la victime, qu'il im-

---

le Chef de la députation. (*Diod. Sicul. Lib. XIV. §. XXV. Tom. I. pag.* 660.

(8) ἐξηρημένα est le terme propre en cette occasion.

moloit alors. Cléanor d'Arcadie, qui étoit le plus âgé, répondit, qu'ils mourroient tous plutôt que de livrer leurs armes. Proxene de Thebes prit ensuite la parole : « Je m'étonne, Phalinus, de votre de- » mande. Le Roi exige-t-il nos armes, » comme vainqueur, ou en qualité d'ami, » comme un présent ? si c'est comme vain- » queur, qu'est-il nécessaire de les deman- » der ? que ne vient-il les prendre ? mais » s'il veut nous engager à les lui livrer, » qu'il dise ce que les soldats doivent at- » tendre après une telle faveur. » Phalinus répondit : « Le Roi se regarde comme » victorieux, puisqu'il a tué Cyrus. Y a-

---

On ôtoit les entrailles de la victime pour les soumettre à l'inspection. On croyoit y reconnoître les bons & les mauvais succès à de certaines marques. Hérodote se sert de ce mot au second Livre. Quelqu'un a donc eu tort de vouloir ici substituer ἐξηργμένα, qui signifieroit les cérémonies préparatoires au sacrifice, telles que l'action de couper du poil sur la tête de la victime, de lui jetter sur la tête de l'orge en grain, &c.

» t-il quelqu'autre qui lui dispute la couronne? Il vous regarde comme étant en son pouvoir, puisqu'il vous tient au milieu de ses états, que vous êtes environnés de rivieres qu'il est impossible de traverser, & qu'il peut mener contre vous une si grande multitude d'hommes, que vous n'auriez pas la force de les tuer, quand même il les livreroit en votre puissance. »

III. Xénophon d'Athenes parla ensuite : « Phalinus, nous n'avons plus d'autre ressource, comme vous le voyez, que nos armes & notre courage. Tant que nous aurons nos armes, nous pensons pouvoir nous servir aussi de notre courage; mais en les rendant, nous croirions nous perdre nous-mêmes. Bien loin donc de vous attendre à nous voir livrer le seul avantage qui nous reste, soyez assuré qu'avec ce bien nous combattrons pour nous mettre en possession du vôtre. Jeune homme (9), répondit Phalinus, en riant, il

(9) Il paroît par la Dissertation dont M. Hut-

» paroît que vous êtes un Philoſophe, & » vous parlez avec agrément. Mais il y a » de la folie à vous imaginer que vous » puiſſiez avec votre courage l'emporter » ſur la puiſſance du Roi. » D'autres, qui manquoient de réſolution, dirent, à ce qu'on rapporte, qu'ayant été fidéles à Cyrus, ils pourroient auſſi rendre de grands ſervices au Roi, s'il vouloit leur accorder ſon amitié; qu'ils lui obéiroient, quels que fuſſent ſes ordres, & que s'il vouloit (10) les mener en Egypte, ils lui aideroient à en faire la conquête. Cléarque, étant arrivé ſur ces entreſaites, demanda s'ils avoient fait réponſe. Phalinus reprit la parole:

---

chinſon a fait précéder la Cyropédie, que Xénophon avoit alors plus de quarante ans. Le terme de Νεανίσκος, ou jeune homme, ſe donnoit depuis vingt-trois juſqu'à trente-quatre ou quarante ans, ſelon Phavorin. Mais voyez ma Préface, où je prouve que Xénophon ne pouvoit avoir alors gueres plus de vingt-ſix ans.

(10) L'Egypte avoit ſecoué depuis quelques années le joug des Perſes. (*Diodor. Sicul. Lib. XIV. & XV.*)

« Les uns répondent d'une façon, les au-
» tres d'une autre ; mais vous, dites-nous,
» je vous prie, ce que vous pensez. Je me
» réjouis de vous voir, répondit Cléarque,
» & je suis persuadé que tous ceux qui sont
» ici présents vous voient avec le même
» plaisir. Car vous êtes Grec, & nous le
» sommes tous aussi. Nous vous prions
» donc, dans les conjonctures où nous
» nous trouvons, de nous donner votre
» avis sur la maniere dont nous devons
» nous conduire par rapport aux proposi-
» tions que vous nous faites. Donnez-nous,
» au nom des Dieux, le conseil que vous
» croyez le meilleur & le plus convenable,
» celui, en un mot, qui vous fera le plus
» d'honneur aux yeux de la postérité,
» quand on saura que Phalinus, envoyé
» par le Roi pour commander aux Grecs de
» rendre leurs armes, & étant consulté (11)

(11) La différence entre le verbe actif & le verbe moyen, est bien marquée ici & ailleurs. Συμβουλεύειν, signifie, donner un conseil, συμβουλεύεσθαι, se faire donner un conseil, c'est-à-dire, consulter quelqu'un.

» par eux, leur a donné cet avis. Car vous » ne pouvez ignorer que votre avis, quel » qu'il ſoit, ne peut manquer d'être ſu » en Grece. » Cléarque lui ſuggéroit ces choſes dans la vue de ſe faire conſeiller par le Député même du Roi, de ne point livrer les armes & de relever par ce moyen le courage des ſoldats; mais Phalinus détourna (12) adroitement le coup, & parla ainſi contre ſon attente:

IV. « Si vous avez la plus légere eſpé» rance (13) de vous ſauver en faiſant la

---

Hérodote a dit de même ξεῖνος δὲ ξείνῳ εὖ πρήσσοντι ἐστὶ εὐμενέστατον πάντων, συμβουλευομένου τε ἂν συμβουλεύσειε τὰ ἄριστα. Un ami eſt l'homme qui a le plus de bienveillance pour un ami qu'il voit dans la proſpérité, & ſi celui-ci le conſulte, il ne lui donnera que d'excellents conſeils. (Hérod. Liv. VII. §. 237.)

(12) Il eſt bien étonnant que M. Hutchinſon, qui a vu la vraie ſignification de ὑποστρέψας, comme le prouve ſa note, ait laiſſé ſubſiſter *reverſus* dans ſa traduction. Ce terme implique l'idée de tromperie, d'artifice, de fineſſe.

(13) Le Grec dit: Si de dix mille eſpérances vous en avez une ſeule de vous, &c.

» guerre au Roi, je vous conseille de ne
» point rendre vos armes. Mais s'il n'y a
» point de salut pour vous sans sa partici-
» pation, je vous exhorte à employer les
» seuls moyens qui soient praticables. C'est
» donc là votre avis, répliqua Cléarque;
» voici le nôtre, & ne manquez pas d'en
» instruire le Roi. S'il veut être notre ami,
» nous lui serons beaucoup plus utiles en
» conservant nos armes, & s'il faut lui faire
» la guerre, nous la ferons avec plus d'a-
» vantage en les gardant qu'en les livrant.
» Nous rapporterons au Roi votre réponse,
» reprit Phalinus; mais il m'a chargé aussi
» de vous dire, qu'en restant ici, il y aura
» treve, & guerre, si vous avancez ou re-
» culez. Apprenez-moi ce que je dois lui
» répondre? Accepterez-vous la treve en
» demeurant ici, ou vous déclarerez-vous
» pour la guerre? Que le Roi sache, répli-
» qua Cléarque, que nous sommes de mê-
» me avis que lui. Quel est-il donc, dit
» Phalinus? Si nous restons, répondit
» Cléarque, il y aura treve, & guerre, si

» nous avançons ou reculons. Mais lequel
» dirai-je? Paix en demeurant, guerre en
» marchant » répliqua Cléarque, sans s'expliquer davantage sur ses intentions. Phalinus se retira avec les Hérauts.

V. Proclès & Chirisophe arrivent de la part d'Ariée. Ménon resta auprès de lui. Sa réponse fut, qu'il y avoit des Perses de plus grande considération que lui, qui ne le souffriroient jamais sur le trône. « Mais,
» si vous voulez vous en retourner avec
» lui, il vous prie de le joindre cette nuit;
» sinon il dit qu'il partira demain de grand
» matin. Faites ainsi, dit Cléarque sans
» leur dire sa résolution, si nous allons
» vous trouver; mais si nous n'y allons
» point, prenez le parti que vous croirez
» le plus avantageux. » Après quoi, le soleil étant couché, il convoqua les Généraux & les Capitaines, & leur parla de la sorte: « Comme je sacrifiois pour marcher
» contre le Roi, les entrailles de la victime
» n'ont point annoncé d'heureux succès,
» & avec raison: car j'apprends que le

» Tigre, qui est entre nous & le Roi, ne » peut se passer qu'en bateaux, & nous » n'en avons point. Il n'est pas possible non » plus de rester ici, puisque nous man- » quons de vivres. Mais quand il s'est agi » de joindre les amis de Cyrus, les en- » trailles des victimes ont été entierement » favorables. Voici donc l'ordre qu'il faut » suivre. Que chacun se retire pour re- » poser. Quand la trompette donnera le » signal du repos, qu'on plie bagage. Au » second signal, qu'on le charge sur les » bêtes de somme; au troisieme, suivez » votre Général, le bagage près de la » riviere, & couvert par les troupes pe- » samment armées. » Les Généraux & les Capitaines se retirerent avec cet ordre qu'ils exécuterent ponctuellement. Depuis ce moment Cléarque commanda, & les troupes obéirent, non qu'elles l'eussent élu Général, mais parcequ'elles voyoient en lui seul la capacité qu'exige ce poste, & que l'expérience manquoit aux autres. D'E- phese en Ionie jusqu'au lieu où se donna la

bataille, il y eut quatre-vingt-treize marches, ce qui fait cinq cents trente-cinq parasanges, ou seize mille cinquante stades, & l'on dit que du champ de bataille (14) à Babylone il y avoit trois cents soixante stades (15).

VI. La nuit venue, Miltocythes de Thrace alla se rendre au Roi avec quarante chevaux Thraces & trois cents hommes d'infanterie de la même nation. Cléarque con-

(14) Elle se donna en un lieu que Plutarque nomme *Kunaxa*, (*in Artoxerxe*, *pag.* 1014. E.)

(15) Il y a dans toutes les éditions ἐξήκοντα καὶ τρισχίλιοι, trois mille soixante stades. Il me paroît que c'est une méprise des Copistes. Plutarque (*in Artoxerxe*, *pag* 1015. A) suppose que la distance du champ de bataille à Babylone est de cinq cents stades. Le Manuscrit B de la Bibliotheque du Roi met ἐξήκοντα καὶ τριακόσιοι, trois cents soixante, ce qui rapproche notre Auteur de Plutarque. J'ai suivi cette leçon, qui est appuyée d'un Manuscrit de la Bibliotheque d'Eaton. Mais la principale difficulté ne consiste pas en cela. Toute la Géographie de Xénophon en est hérissée. Je n'ai pas le temps de les discuter actuellement. J'y reviendrai dans la suite.

duisit le reste de l'armée de la maniere dont on étoit convenu, & on le suivit. Vers le milieu de la nuit, on arriva au premier (16) camp, près d'Ariée. Les troupes Grecques s'étant rangées & mises sous les armes (17), les Généraux & les Capitaines allerent en corps trouver Ariée. Les Grecs firent serment avec lui & les principaux de son armée, de ne se point trahir & d'être de fideles alliés. Les Barbares ajouterent à ce serment

---

(16) Voyez Livre I. §. XLIV.

(17) Θέσθαι τὰ ὅπλα a plusieurs significations. 1°. Il signifie mettre bas les armes. 2°. Se revêtir de ses armes, prendre les armes. 3°. Camper. Xénophon employe souvent cette expression dans le second sens en cet ouvrage & ailleurs, & rarement dans le premier. Mais dans l'Histoire Grecque, il s'en sert plus fréquemment dans le troisieme sens, ainsi qu'Hérodote, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse. Voy. le Scholiaste de Thucydide, Liv. II, §. II. & la note de M. Duker. M. de Valois sur Harpocration, p. 37. Diodore de Sicile, Liv. XII, §. 66. *Pauli Leopardi Emendat. Lib. XI. cap. 20*, &c.

celui de leur servir de guides sans fraude. Ce traité fut précédé du sacrifice d'un sanglier (18), d'un taureau, d'un loup, & d'un bélier. Les Grecs tremperent une épée dans le sang de ces victimes qu'on avoit mêlé dans un bouclier, & les Barbares une pique. Après s'être donné réciproquement ces assurances de fidélité, Cléarque prit la parole. « Puisque nous partons ensemble, » que pensez-vous de la route ? Prendrons- » nous celle que nous avons suivie en ve- » nant, ou en connoissez-vous une meil- » leure ? Si nous retournons (19), répondit

(18) Ce pays ne manquoit ni de sangliers, ni de loups, & l'on avoit assez d'hommes pour en prendre. M. d'Ablancourt n'avoit pas besoin d'être inquiet. Le reste de sa note ne vaut pas mieux. On avoit versé le sang des victimes dans la partie concave du bouclier.

(19) Un Censeur après avoir dit qu'il falloit retourner par la Mésopotamie occidentale, par la Syrie, par l'Asie Mineure, par l'Ionie, ajoute : « Si » quelqu'un comprend la marche des Grecs, dans » laquelle ils tournoient le dos à la Grece, il me » fera plaisir de me l'expliquer. » Quand ce Cen-

» Ariée, par le chemin que nous avons » tenu en venant, nous péririons tous de » faim, puisque nous n'avons actuelle- » ment aucune sorte de provisions. Car, » dans les dix-sept dernieres marches que » nous avons faites pour venir ici, nous » ne pûmes rien trouver dans le pays, » ou nous avons consommé le peu qui y » étoit. La route que nous avons dessein » de prendre est plus longue; mais nous » serons dans l'abondance. Il faut faire » les premieres journées aussi fortes que » nous le pourrons, afin de nous éloigner » autant qu'il sera possible de l'armée du » Roi. Si nous gagnons une fois deux ou » trois marches sur lui, il ne pourra jamais » nous joindre. Car il n'osera pas nous » poursuivre avec peu de troupes, & s'il » en a beaucoup, il ne pourra pas faire de » grandes journées; & peut-être aussi » manquera-t-il de vivres. Tel est, dit- » il, mon avis. »

---

sieur se permit cette critique, il ne se rappelloit pas sans doute la réponse d'Ariée.

VII. Ce plan n'avoit pour but que de ſe retirer (20) dans un lieu inconnu au Roi, ou de ſe ſauver de maniere à ne pouvoir être atteints; mais la fortune nous conduiſit plus glorieuſement. Dès que le jour parut, les troupes ſe mirent en marche, ayant le ſoleil à droite, dans le deſſein d'arriver au coucher du ſoleil à des villages de la Babylonie, & en cela elles ne ſe tromperent point. Mais ſur les trois heures (21) après midi, elles crurent appercevoir de la cavalerie ennemie. Là-deſſus, ceux d'entre les Grecs, qui avoient quitté leurs rangs, coururent les reprendre, & Ariée, que ſes bleſſures obligeoient à ſe tenir ſur un char, mit pied à terre & ſe revêtit de ſon corſelet, ainſi que ceux qu'il avoit avec lui. Pendant qu'on s'armoit, les coureurs rapporterent, que ce qu'on avoit

(20) Voyez Liv. I. §. xx. note 58, & Liv. VII. §. XLVIII.

(21) J'ai expliqué dans mes notes ſur Hérodote, ce que c'eſt que δείλη. Voyez auſſi Liv. I. §. XXXV. note 86, & Liv. VII. §. XXX, note 38.

pris pour de la cavalerie étoit des bêtes de ſomme qui paiſſoient. Tout le monde conclut auſſi-tôt que le camp du Roi n'étoit pas éloigné ; car on appercevoit auſſi de la fumée dans les villages voiſins. Cléarque ne marcha point à l'ennemi, parceque les troupes étoient fatiguées, qu'elles n'avoient rien mangé de tout le jour, & que d'ailleurs il étoit tard. Il ne s'écarta pas cependant de ſa route, afin d'éviter juſqu'aux apparences de la fuite ; mais il les mena droit en avant, & au coucher du ſoleil, il ſe logea avec l'avant-garde dans les villages les plus proches, dont les ennemis avoient emporté juſqu'aux bois des maiſons. Les premiers venus camperent à peu-près de cette maniere ; mais l'arriere-garde étant arrivée la nuit, ſe logea comme elle put. Les ſoldats firent tant de bruit en s'appelant les uns les autres, que les ennemis les entendirent, & que les plus proches laiſſerent leurs tentes pour s'enfuir. On s'en apperçut le lendemain ; car on ne vit ni chevaux de bagage, ni camp, ni même de

fumée dans le voisinage. Le Roi lui-même fut effrayé, à ce qu'il parut, de la marche de l'armée; la conduite qu'il tint le lendemain en est une preuve manifeste. D'un autre côté, la nuit étant déja bien avancée, les Grecs furent aussi saisis de peur, & il y eut à ce sujet beaucoup de bruit & de tumulte, comme cela arrive ordinairement en ces sortes d'occasions. Cléarque ordonna à Tolmides d'Elis, le meilleur héraut de son temps, qui se trouvoit par hazard près de lui, de faire faire silence, & de proclamer de la part des Commandans, que celui qui indiqueroit l'auteur du trouble (22) auroit pour récom-

(22) Il y a dans le texte : *que celui qui indiqueroit celui qui avoit lâché l'âne dans le camp, &c.* ὃς ἂν τὸν ἀφιέντα τὸν ὄνον εἰς τὰ ὅπλα καταμηνύσῃ, &c. Cette leçon, qui est celle des Manuscrits & des Editions, me paroît absurde. Leunclavius la change en τὸν φόβον; je crois plus simple d'y substituer τὸν κλόνον, & j'ai traduit en conséquence. D'Ablancourt & M. Hutchinson ont préféré la leçon fautive à la correction de Leunclavius.

Εἰς τὰ ὅπλα, signifie 1°. le camp. 2°. Le quartier du

pense un talent d'argent. Les soldats comprirent par cette proclamation, que c'étoit une vaine terreur, & que les Commandans étoient en sûreté. Au point du jour, Cléarque ordonna aux troupes de prendre (23) leurs armes, & de se ranger dans l'ordre qu'elles avoient observé pendant la bataille.

VIII. Il parut bien que le Roi avoit été effrayé de la marche de l'armée, comme je viens de le dire. Le jour précédent, il nous avoit fait ordonner de livrer nos armes, mais alors il envoya des Hérauts au point du jour pour traiter avec nous. Ces Hérauts étant arrivés aux gardes avancées, demanderent à parler aux Généraux. Les gardes ayant fait leur rapport, Cléarque, qui visitoit alors les rangs, leur dit de commander aux Hérauts d'attendre qu'il eût le temps. Lorsqu'il eut rangé l'armée, de maniere qu'elle faisoit un beau coup d'œil, les

---

camp où l'on déposoit les armes. Nous verrons plus bas cette expression dans le second sens.

(23) Voyez ci-dessus, note 17.

rangs étant ſerrés (24) de tous côtés, & & tous les ſoldats armés, ſans en excepter un ſeul, il manda les Députés, & lui-même il s'avança, accompagné de ceux de ſes ſoldats qui étoient le mieux armés & d'une plus belle figure, & fit prier le reſte des Généraux d'en agir de même. Lorſqu'ils furent près des Envoyés, ils leur demanderent ce qu'ils vouloient. Ils répondirent qu'ils étoient venus traiter d'une treve, & qu'ils étoient autoriſés à porter aux Grecs les ordres du Roi & à lui rapporter leur réponſe. Dites-lui donc, reprit Cléarque, qu'il faut commencer par ſe battre; car nous n'avons pas de quoi dîner, & perſonne n'eſt aſſez hardi pour parler aux Grecs de treve (25), ſans leur en donner.

---

(24) Πύκνωσις τῆς φάλαγγος, eſt un terme de Tactique, qui ſignifie l'action de ſerrer les rangs, tant de front qu'en hauteur. Voyez Arrian. *Ars Tact. pag.* 32.

(25) On n'eſt point diſpoſé à entendre parler de paix, quand on eſt affamé. On commence par ſe battre pour avoir des vivres, à moins que celui qui

Les Députés se retirerent (26) avec cette réponse, & revinrent peu après, ce qui prouve que le Roi n'étoit pas loin, ou quelqu'autre personne chargée de ses pouvoirs, pour transiger avec les Grecs. Ces Envoyés dirent que le Roi trouvoit leur demande raisonnable, & qu'ils avoient amené avec eux des guides, pour les conduire, au cas que la treve eût lieu, dans des endroits où il y auroit des vivres. Cléarque demanda si le Roi se proposoit de comprendre seulement dans la treve ceux qui y travailloient (27), ou si elle s'étendroit à tous.

propose la paix, ne commence par en donner. Voilà ce qu'a dit & ce qu'a dû dire Xénophon; mais d'Ablancourt, qui s'est imaginé que cela avoit du rapport à l'usage où l'on est en quelques-unes de nos provinces de traiter d'affaires le verre à la main, a traduit : *Personne n'oseroit parler d'affaires parmi les Grecs, sans les mettre à table*, ce qui est ridicule.

(26) Le mot ἀπήλαυνον indique que ces députés étoient à cheval.

(27) Il y a dans le Grec : ceux qui iroient le trouver, & qui reviendroient.

A tous, répondirent-ils, jusqu'à ce que le Roi ait reçu vos propositions. Cléarque les ayant fait ensuite retirer, tint un conseil, où il fut résolu de conclure promptement la treve, & de se rendre paisiblement au lieu où étoient les vivres, & de s'en pourvoir. C'est aussi mon sentiment, répondit Cléarque; mais au lieu d'en instruire sur le champ les Envoyés, je differerai quelque temps pour leur donner lieu de craindre que nous ne rejettions la treve. Je pense que nos soldats auront aussi la même appréhension. Lorsqu'il crut donc à propos de parler aux Députés, il leur dit qu'il consentiroit à traiter, & sur le champ il ordonna aux guides de le conduire à l'endroit où il y avoit des vivres. Ils obéirent.

IX. Cléarque, qui étoit à la queue de l'armée, marcha avec elle en ordre de bataille, pour se rendre au lieu où l'on devoit traiter. Il rencontra sur sa route des fossés & des canaux pleins d'eau, qu'on ne pouvoit passer que sur des ponts. On en fit

avec des palmiers tombés d'eux-mêmes & d'autres qu'on coupa. On reconnut en cette occasion que Cléarque étoit propre au commandement. Il tenoit une pique de la main gauche & un bâton de la droite. S'il voyoit quelqu'un de ceux qu'il avoit chargés de la construction de ces ponts, se conduire avec nonchalance (28), & choisir un lieu commode pour mettre le pied, il le frappoit de

(28) Comme je me suis écarté de la leçon reçue, il faut que je rende compte de celle que j'ai admise. Le texte est altéré, & d'ailleurs il a été mal traduit. 1°. On fait rapporter contre toutes les regles de la Syntaxe ἐκλεγόμενος à Cléarque, tandis que ce participe se rapporte manifestement à ἐν αὐτῷ ὀκνοίη. 2°. Au lieu de τὸν ἐπιτήδειον ἔπαισεν ἄν, on trouve dans l'édition de Henri Estienne & dans le Manuscrit B de la Bibliotheque du Roi, τὸν ἐπιτήδει τόν ἔπαισεν ἄν; mais dans le Manuscrit A de la même Bibliotheque, on lit τὸν ἐπιτήδειον τόν; ce qui me paroît indiquer une abréviation d'un mot dont l'accent est sur la premiere syllabe. Je lis donc τόπον ἐπιτήδειον. A la marge de mon édition de Henri Estienne, on a écrit à la main αὐτὸν en la place de ἄν; ce qui fait ἐκλεγόμενος τόπον ἐπιτήδειον, ἔπαισεν αὐτόν. Le sens est alors très-clair.

ſon bâton, & le prenant par la main, il le forçoit d'entrer avec lui dans la boue; en ſorte qu'un chacun avoit honte de reſter dans l'inaction. Il avoit chargé de ces ordres ceux qui n'avoient que trente ans; mais lorſque les plus avancés en âge virent Cléarque preſſer l'ouvrage en perſonne, ils mirent auſſi la main à l'œuvre. Il ſe hâtoit d'autant plus qu'il ſoupçonnoit que les foſſés n'étoient pas toujours auſſi pleins, (car ce n'étoit pas la ſaiſon d'arroſer la plaine) & que le Roi avoit fait lâcher les eaux dans la vue de laiſſer entrevoir aux Grecs de grandes difficultés dans leur marche.

X. On arriva enfin dans des villages, où les guides dirent qu'on pouvoit prendre des vivres. On y trouva du bled en abondance, du vin de dattes, & du vinaigre qu'on tire du même fruit en le faiſant bouillir. A l'égard des dattes (29) mêmes,

(29) Après avoir parlé du vin & du vinaigre qu'on tiroit des dattes, Xénophon paſſe aux dattes mêmes. Il faut donc lire αὐταὶ δὲ au lieu de αὗται δὲ.

celles qu'on voit en Grece, ne servent ici qu'aux domestiques. Celles qu'on réserve pour les maîtres sont choisies, & d'une beauté & d'une grosseur admirables. A la vue, elles (30) ne différoient en rien de l'ambre jaune. On en faisoit sécher aussi qu'on mettoit à part pour le dessert. Le vin, qu'on tiroit de ces dattes, étoit doux; mais il portoit à la tête. Ce fut aussi en cet endroit que nos soldats mangerent pour la premiere fois de la moëlle (31) du palmier. Plusieurs en admirerent la figure & la douceur qui lui est propre; mais elle causa aussi de violents maux de tête. Le

(30) Il veut parler de la couleur des dattes.

(31) Cette moëlle, que notre Auteur appelle *la cervelle du Palmier*, croît, selon Théophraste & Pline, au sommet du palmier. (Voy. *Theoph. Hist. Natur. Lib. II. cap. VIII. pag.* 91. avec les notes de Bodée van Stapel, pag. 108 & 109 *Plin. Hist. Natural. Lib. XIII. capit. IV. sect. IX. Tom. I. pag.* 684) L'armée d'Alexandre s'en nourrit, ainsi que de dattes, lorsqu'elle se rendit dans l'Ariane. Si elle n'en eut point trouvé, elle auroit éprouvé

palmier (32), à qui on enleve cette moëlle, se desséche entierement. L'armée séjourna trois jours en ces lieux, pendant lesquels Tissaphernes vint les trouver de la part du Grand Roi avec le frere de la Reine, & trois autres Perses, suivis d'un grand nombre d'esclaves. Les Généraux des Grecs étant allés au-devant d'eux, Tissaphernes leur parla le premier en ces termes, par le moyen d'un Interprete:

XI. « Grecs, je demeure dans le voisi-» nage de la Grece (33), & vous voyant » enveloppés dans un grand nombre de » difficultés que vous ne pouvez surmon-» ter, j'ai cru que ce seroit pour moi un » grand bonheur, si je pouvois obtenir du » Roi la permission de vous remener en » Grece sans danger; car je pense acqué-

toutes les horreurs de la famine. (*Strab. Lib. XV. pag. 722. A.*)

(32) Pline (*loco laudato*) parle d'une espece de palmier, qui ne meurt point, quoiqu'on lui ait enlevé cette moëlle.

(33) Il étoit Gouverneur d'Ionie.

» rir par ce ſervice des droits à votre re-
» connoiſſance & à celle de toute la Grece.
» Perſuadé de vos ſentimens, je repréſen-
» tai au Roi qu'il étoit juſte qu'il m'accor-
» dât cette grace, parceque j'étois le pre-
» mier qui lui eût donné avis de la mar-
» che de Cyrus, & que j'arrivai à ſon ſe-
» cours avec une armée, en même temps
» que l'avis; parceque j'étois le ſeul Offi-
» cier Général qui n'eût point fui dans la
» partie de l'armée oppoſée aux Grecs, &
» que m'étant fait jour à travers vos rangs,
» je l'avois joint dans votre camp, où il
» étoit arrivé après avoir tué Cyrus; &
» parcequ'avec les troupes que j'ai ici avec
» moi, & qui lui ſont très-fideles, j'avois
» pourſuivi les Barbares à la ſolde de Cyrus.
» Le Roi m'a promis de réfléchir ſur ce que
» je venois de lui dire; mais il m'a ordon-
» né de vous demander pourquoi vous
» aviez pris les armes contre lui. Je vous
» conſeille de répondre avec modération,
» afin que je puiſſe plus facilement obte-
» nir du Roi quelque faveur pour vous. »

XII. Les Grecs se retirerent, & s'étant consultés, ils répondirent, Cléarque portant la parole : « Nous ne nous sommes » point assemblés pour faire la guerre au » Roi, & ce dessein n'a point été l'objet » de notre marche. Cyrus a imaginé différents prétextes, comme vous le savez, » pour vous prendre au dépourvu, & pour » nous mener ici. Cependant lorsque nous » le vîmes dans le danger, le respect que » nous avons pour les Dieux & pour les » hommes, ne nous permit pas de l'abandonner, sur-tout après avoir consenti à » accepter de lui des bienfaits. Mais puisqu'il est mort, nous ne disputons point » au Roi la couronne, & nous n'avons » aucune raison de faire le dégât dans son » pays. Nous n'avons pas non plus dessein » de le tuer, mais seulement de retourner » dans notre patrie, pourvu que personne » ne nous inquiete. Car si l'on nous fait » une injure, nous tâcherons de la repousser avec l'aide des Dieux ; & si l'on nous » oblige, nous ferons au moins notre pos-

» ſible pour n'être pas en reſte. » Ainſi parla Cléarque. Tiſſaphernes reprit la parole. « J'informerai le Roi de ce que vous » venez de me dire, & je vous rapporterai ſa réponſe. Que la treve continue » juſqu'à mon retour, & pendant ce temps- » là nous ferons tenir un marché, afin que » vous puiſſiez vous fournir de vivres. » Il ne vint point le lendemain, ce qui donna de l'inquiétude aux Grecs. Mais il arriva le troiſieme jour, & dit qu'il avoit obtenu du Roi la permiſſion de les ramener ſains & ſaufs dans leur patrie, malgré les oppoſitions d'un grand nombre de Perſes qui prétendoient qu'il n'étoit pas de la dignité du Roi de renvoyer ceux qui lui avoient fait la guerre. Il finit par leur dire : « Main- » tenant vous pouvez compter ſur les aſſu- » rances que nous vous donnons de vous » faire traiter ſur votre route en amis, de » vous ramener en Grece ſans fraude, de » vous procurer des vivres ; & par-tout où » nous ne vous en fournirons pas, nous » vous permettons d'en prendre vous-mê-

» mes dans le pays. De votre côté, il faudra » faire serment de marcher, comme dans » un pays ami, sans faire le moindre dé- » gât, de n'enlever des vivres que lorsque » nous ne vous en procurerons point, & » d'en acheter dans les lieux où il y aura » des marchés. » On convint de ces conditions. Tissaphernes & le frere de la femme du Roi donnerent leur foi aux Généraux & aux Capitaines Grecs, en leur présentant la main, & ils reçurent la leur. Le serment prêté, Tissaphernes leur dit : « Je vais retrouver le Roi, & après avoir » terminé mes affaires, je reviendrai avec » mes équipages pour vous ramener en » Grece, & retourner moi-même dans » mon gouvernement. »

XIII. Les Grecs & Ariée, qui étoient campés près l'un de l'autre, attendirent après cela Tissaphernes plus de vingt jours. Pendant ce temps-là, Ariée reçut les visites de ses freres & de ses autres parents, & ceux qui étoient avec lui reçurent aussi celles de quelques Perses qui releverent

leur courage abattu, & leur donnerent des assurances de la part du Roi, que ce Prince oublieroit qu'ils eussent pris les armes en faveur de Cyrus, & ne se souviendroit plus du passé. Il parut alors bien clairement qu'Ariée, & ceux qui étoient avec lui, avoient moins d'égard pour les Grecs. Ceux-ci, mécontents pour la plupart de cette conduite, allerent trouver Cléarque & les autres Généraux : « Qu'attendons-» nous ici, leur dirent-ils? ne savons-» nous pas que le Roi désire passioné-» ment notre perte, afin d'inspirer de la » terreur au reste de la Grece, & de la » détourner de lui faire la guerre ? Il nous » engage à rester ici, parceque son armée » est dispersée ; lorsqu'elle sera rassem-» blée, il nous attaquera certainement. » Peut-être fait-il creuser des canaux ou » construire un mur en des lieux conve-» nables, afin de nous boucher les pas-» sages. Car jamais il ne souffrira (34),

(34) Εκών γε n'est point ajouté par maniere d'or-

» si du moins il n'y est forcé, notre retour » en Grece, pour y publier que, malgré » le peu de troupes que nous avions, nous » avons défait ses armées aux portes mê- » mes de son palais, & que nous sommes » retournés en triomphe. »

XIV. « Toutes ces considérations, leur » répondit Cléarque, me sont aussi venues » dans l'esprit. Mais je pense que, si nous » partons actuellement, l'on croira que » c'est dans l'intention de faire la guerre » au Roi & d'agir d'une maniere contraire » au traité. Il arrivera de-là, premiere- » ment, qu'il n'y aura plus de marchés » ouverts pour nous, ni de places d'où » nous puissions tirer des vivres : seconde- » ment, que nous n'aurons plus de guides. » A l'instant que nous prendrons ces me- » sures, Ariée nous abandonnera. Il ne

---

nement ou par emphase, comme le veut M. Hutchinson. Xénophon dit que le Roi ne souffrira jamais leur retour en Grece, à moins qu'il n'y soit forcé. ἑκὼν n'est donc point inutile. La particule γε restreint.

» nous reftera pas un feul ami, & ceux-
» mêmes qui l'étoient auparavant, devien-
» dront nos ennemis. J'ignore fi nous avons
» quelqu'autre riviere à paffer ; mais nous
» favons tous qu'il eft impoffible de tra-
» verfer l'Euphrate, fi les ennemis nous en
» difputent le paffage. S'il faut combattre,
» nous n'avons point de cavalerie pour
» nous aider, au lieu que celle de l'ennemi
» eft nombreufe & excellente. Si nous fom-
» mes victorieux, quel avantage en retire-
» rons-nous (35)? Si nous fommes battus,
» il eft impoffible qu'un feul d'entre nous
» puiffe fe fauver. Je ne vois donc point ce
» qui auroit pu forcer le Roi, qui a tant de
» moyens de nous perdre s'il le defire, à
» nous engager fa foi avec ferment, à of-
» fenfer les Dieux par un parjure, & à
» montrer aux Grecs & aux Barbares com-
» bien il faut peu compter fur fa parole. »
Il dit encore beaucoup d'autres chofes qui tendoient au même but.

(35) Dans le Grec : qui pourrons-nous tuer?

XV. Sur ces entrefaites arriva Tiſſaphernes avec ſes forces, comme s'il eut deſſein de retourner dans ſon gouvernement, & Orontas avec les ſiennes. Celui-ci avoit avec lui la fille du Roi qu'il venoit d'épouſer. On ſe mit enſuite en marche, guidé par Tiſſaphernes, qui faiſoit fournir des vivres. Ariée partit auſſi, à la tête des Barbares qui avoient ſervi ſous Cyrus, & campa avec Tiſſaphernes & Orontas qu'il accompagnoit. Les Grecs, qui ſe défioient d'eux, marchoient ſéparément ſous la conduite de leurs guides. Ils poſoient toujours leur camp à une paraſange les uns des autres, ou un peu moins. Ils s'obſervoient réciproquement, comme s'ils euſſent été ennemis, & cela fit d'abord naître des ſoupçons. Quelquefois auſſi ils en venoient aux coups, lorſqu'ils faiſoient leur proviſion de bois, de fourrage, & autres choſes ſemblables. De-là naquit une haine réciproque. Après trois journées de marche, ils arriverent à la muraille de Médie, & la traverſerent. Elle étoit bâtie de briques

cuites, jointes avec du bitume. Elle avoit vingt pieds de largeur ſur cent de hauteur, &, à ce que l'on dit, vingt paraſanges de long. Babylone n'en étoit pas éloignée.

XVI. De-là on fit en deux marches huit paraſanges, & l'on traverſa deux canaux, l'un ſur un pont, l'autre ſur un pont de ſept bateaux. Ces canaux étoient dérivés du Tigre (36), & l'on en avoit tiré pluſieurs ruiſſeaux pour arroſer le pays; les premiers étoient larges, les autres moindres; enfin, ce n'étoit plus que de petites rigoles, telles qu'on en pratique en Grece pour arroſer les champs de Panis. De-là on vint au Tigre, dont Sitace (37), ville grande & peuplée, n'eſt éloignée que de quinze ſtades. Les Grecs camperent tout auprès de cette

(36) Voyez ci-deſſus, Liv. I. §. XXXII. note 81.

(37) Ptolémée place cette ville fort au-delà du Tigre; mais M. d'Anville prouve, d'après le récit de Xénophon, que ce Géographe s'eſt trompé. Il n'en ſubſiſte plus que des veſtiges, qui portent le nom de *Karkuf.* Géograph. Ancienne, Tom. II. pag. 254.

ville, dans le voiſinage d'un grand & beau parc, rempli de toutes ſortes d'arbres, & les Barbares de l'autre côté du Tigre, & hors de la portée de la vue. Tandis que Proxene & Xénophon ſe promenoient après le repas devant le quartier (38) où étoient les armes, arrive un homme qui demande aux gardes avancées, où il pourroit parler (39) à Proxene, ou à Cléarque, ſans faire mention de Ménon, quoiqu'il vînt de la part d'Ariée qui étoit ſon ami. Proxene lui ayant appris qu'il étoit celui qu'il cherchoit, cet homme lui dit : « Ariée

---

(38) *Πρὸ τῶν ὅπλων.* M. Hutchinſon entend ces mots du corps-de-garde, d'autres du quartier des troupes peſamment armées, & moi, du quartier où l'on tenoit les armes. Car il eſt conſtant que le ſoldat n'étoit armé que lorſqu'il étoit queſtion de ſe battre.

(39) *Πῶς ἂν ἴδοι Πρόξενον.* M. Hutchinſon a traduit : *ubinam Proxenum reperiret.* Le Scholiaſte de Thucydides remarque que les Auteurs Attiques ſe ſervent de *ἰδεῖν*, *voir*, pour ſignifier *parler*. Voy. ce Scholiaſte ſur le Livre IV. §. CXXV. page 311. lin. 99.

» & Artaëze qui étoient attachés à Cyrus, » & qui ont de la bienveillance pour vous, » m'ont envoyé vous dire de vous tenir » sur vos gardes, de crainte que les Bar- » bares, dont l'armée nombreuse est dans » le parc voisin, ne vous attaquent cette » nuit. Ils vous exhortent aussi à envoyer » un détachement garder le pont du Tigre; » parceque Tissaphernes a dessein de le » détruire cette nuit, s'il le peut, pour vous » empêcher de passer la riviere, & vous te- » nir enfermés entre le Tigre & le canal. » Ils menerent cet homme à Cléarque, à qui ils communiquerent ce qu'il venoit de leur apprendre. Cléarque en fut troublé & dans une grande consternation; mais un jeune homme, qui étoit présent, ayant fait réflexion sur ce récit, dit que rompre le pont & les attaquer, étoient deux choses incompatibles. Car il est évident que s'ils nous attaquent, il faut qu'ils nous battent ou qu'ils soient battus. S'ils sont vainqueurs, qu'est-il nécessaire de rompre le pont? Car, quand même il y en auroit

plusieurs autres, nous ne pourrions nous sauver nulle part. D'un autre côté, si nous sommes victorieux, le pont étant rompu, ils n'auront plus de retraite, & les troupes nombreuses qu'ils ont de l'autre côté du fleuve, ne pourront leur donner du secours.

XVII. Sur cela, Cléarque demanda à cet homme de quelle étendue étoit le pays entre le Tigre & le canal. Il répondit qu'il étoit très-grand, & qu'il y avoit des villages & beaucoup de grandes villes. On reconnut alors que les Barbares l'avoient envoyé pour les tromper, de crainte que les Grecs (40) ne passassent point le pont, & qu'ils ne restassent dans l'isle, qui étoit défendue

(40) La traduction de M. Hutchinson, *qui vererentur ne Græci, cum transiissent pontem, in insulâ manerent*, est conforme au texte. Mais en passant le pont, les Grecs n'auroient plus été dans l'isle, & les Perses cependant craignoient qu'ils ne s'y établissent. Le message insidieux qu'ils envoyent aux Grecs, avoit pour but de les en détourner par la peur. Il faut donc lire dans le Grec : ὀκνοῦντες μὴ οἱ Ἕλληνες οὐ διελθόντες τὴν γέφυραν, &c.

défendue d'un côté par le Tigre, & de l'autre par le canal. D'ailleurs, ce pays étant vaſte & fertile, & ne manquant point de cultivateurs, leur auroit fourni des vivres en abondance, & leur auroit ſervi de retraite, s'ils euſſent été dans l'intention de faire la guerre au Roi. Ils prirent enſuite du repos. Cependant les Grecs firent garder le pont; mais perſonne ne les attaqua, & il ne parut point d'ennemi près du pont, comme nous l'apprîmes de la garde. Le lendemain matin, à la pointe du jour, on traverſa le Tigre ſur un pont de trente-ſept bateaux avec toutes les précautions poſſibles. Car des Grecs, qui étoient auprès de Tiſſaphernes, nous firent dire que les ennemis avoient deſſein de nous attaquer au paſſage. Mais cet avis ſe trouva ſans fondement. Tandis qu'on traverſoit la riviere, Glus parut pour voir ſi on la paſſoit; après l'avoir reconnu, il ſe retira (41).

XVIII. Des bords du Tigre on fit vingt

(41) Le Grec indique qu'il étoit à cheval.

parasanges en quatre jours, & l'on vint sur ceux de Physcus (42), qui a un plethre de large, & sur lequel il y a un pont. En cet endroit étoit une ville considérable, nommée *Opis* (43), où les Grecs rencontrerent un frere naturel de Cyrus & d'Artaxerxès, qui venoit au secours du Roi avec une armée nombreuse qu'il lui menoit de Suses & d'Ecbatanes. Le Prince fit faire halte à ses troupes, & considéra les Grecs, à mesure qu'ils passoient près de lui. Cléarque les conduisoit deux à deux, s'arrêtant de temps en temps, & toutes les fois que l'avant-garde faisoit halte, toute l'armée étoit forcée de s'arrêter; de sorte qu'elle parut très-nombreuse, même aux Grecs, & le

(42) Il paroît sous le nom de *Torna*, dans une marche d'Héraclius, & ce dernier nom se retrouve dans celui d'*Odorneh*. Géograph. Ancien. Tom. II. p. 249.

(43) Cette ville est, selon toutes les apparences, celle qu'on a connue en ce pays sous le nom d'*Antiochia*, que les Séleucides lui auront donné. Géog. Anc. Tom. II. pag. 249.

Perſe (44) en fut étonné. De-là on fit trente paraſanges en ſix jours de marche, à travers les déſerts de la Médie, & l'on arriva à des villages qui appartenoient à Paryſatis, mere de Cyrus & d'Artaxerxès. Tiſſaphernes, voulant inſulter à la mémoire de Cyrus, permit aux Grecs de les piller, mais il défendit de faire des eſclaves. On y trouva beaucoup de bled, de bétail (45), & d'effets. De-là on fit vingt paraſanges en cinq jours, à travers un pays déſert, ayant le Tigre à gauche. La premiere journée, on apperçut de l'autre côté de la riviere, Cænæ (46), ville grande & riche, dont les habitans nous apporterent, ſur des radeaux, faits avec des peaux, du pain, du vin, & du fromage.

---

(44) Le frere naturel du Roi.

(45) Πρόβατα, ſignifie, du bétail en général, comme je l'ai prouvé dans mes notes ſur Hérodote.

(46) Cænæ; un lieu nommé actuellement *El-Senn*, paroît convenir à cette ville. Géogr. Anc. Tom. II. pag. 202.

XIX. On vint ensuite au Zabatus (47), qui a quatre plethres de large ; on séjourna en ce lieu trois jours, pendant lesquels on eut des soupçons, mais aucune évidence qu'on nous tendît des embûches. Cléarque, qui vouloit mettre fin à ces défiances, si cela étoit possible, & les empêcher de dégénérer en une guerre ouverte, résolut d'avoir une conférence avec Tissaphernes. Dans cette vue, il lui fit dire qu'il souhaitoit s'entretenir avec lui. Le Satrape répondit sur le champ qu'il pouvoit venir. Cléarque, s'étant rendu auprès de lui, lui parla en ces termes :

XX. « Tissaphernes, je sais que nous » avons fait serment de ne nous faire ré» ciproquement aucun tort, & que nous » l'avons confirmé en nous donnant mu» tuellement la main. Je remarque cepen» dant que vous vous tenez sur vos gardes,

(47) Le Zabatus ou Zabus, appellé aussi par les Grecs *Lycus*, conserve son nom primitif *Zab*. Géog. Anc. Tom. II. pag. 243.

» comme si nous étions ennemis, & cette » conduite nous engage à nous tenir aussi » sur les nôtres. Mais, puisqu'après y avoir » réflechi, je ne puis m'appercevoir que » vous ayez dessein de nous faire du mal, » & que je suis bien sûr de n'avoir pas la » moindre envie de vous nuire, j'ai jugé » à propos d'avoir une conférence avec » vous, afin de dissiper, si je le puis, ces » défiances mutuelles; car, j'ai vu qu'en » tâchant, sur une calomnie, ou sur un » soupçon (48), de prévenir les maux qu'on » craignoit, on en faisoit d'irréparables à » des personnes qui n'avoient jamais eu » l'intention ou le desir d'en faire. Comme » je suis persuadé qu'une explication » peut mettre fin à ces folles idées (49), je » suis venu dans l'intention de vous convaincre » que vous n'avez aucune raison » de vous défier de nous. Commençons

(48) Le Grec ajoute : qui les avoient forcés à se craindre réciproquement.

(49) C'est ainsi qu'il appelle les soupçons qu'ils avoient l'un de l'autre.

» par ce qu'il y a de plus important. Les » ſermens, que nous avons faits au nom » des Dieux, nous défendent d'être enne- » mis. Celui qui ſait en ſa conſcience les » avoir violés, ne peut jamais, à mon avis, » être heureux. Il n'y a point de vîteſſe » qui puiſſe le ſouſtraire à la colere des » Dieux, point de lieu obſcur qui puiſſe » le dérober à leurs yeux, ou de forteresſe » qui le mette à l'abri de leur vengeance; » puiſque tout, en tout lieu, eſt ſoumis à » leur pouvoir, & que par-tout ils ſont » également maîtres de tout. Tels ſont » mes ſentimens ſur nos ſermens & ſur les » Dieux que nous avons rendus les dépoſi- » taires de l'amitié que nous avons con- » tractée. Quant aux avantages humains, » je regarde votre protection comme le » plus grand que nous puiſſions eſpérer » dans la conjoncture préſente. Avec vous, » tous les chemins nous ſont ouverts, tou- » tes les rivieres ſont faciles à paſſer, & » jamais nous ne manquerons de vivres. » Sans vous, nous marchons dans les téne-

» bres, car les routes nous sont incon-
» nues, toutes les rivieres sont difficiles à
» traverser, toute multitude est terrible,
» & la solitude encore plus, parcequ'avec
» elle se trouve la disette. Si nous étions
» assez insensés pour entreprendre sur vo-
» tre vie, qu'aurions-nous fait, en tuant
» notre bienfaicteur, sinon de nous exposer
» au ressentiment du Roi, le plus puissant
» de tous les vengeurs ? Je vais mainte-
» nant vous montrer de quelles espérances
» je me priverois moi-même, si j'entre-
» prenois de vous faire du mal. J'ai re-
» cherché l'amitié de Cyrus, parceque je
» le regardois comme l'homme de son
» temps le plus capable de servir ses amis.
» Vous avez son armée, vous joignez son
» gouvernement au vôtre, & les forces du
» Roi, qu'il avoit pour ennemies, sont de-
» venues votre soutien. Qui seroit donc
» assez insensé, pour ne point desirer d'être
» votre ami dans de telles circonstances ?
» Mais je vais vous dire ce qui me fait
» espérer que vous voudrez aussi être le

» nôtre. Je ſais que les Myſiens inquie-
» tent votre gouvernement. Je me flatte
» de les humilier avec les forces que j'ai à
» mes ordres, & de les ſoumettre à votre
» puiſſance. J'en puis dire autant des Piſi-
» diens, & des autres peuples que j'apprends
» être à votre égard dans la même diſpo-
» ſition; mais je les empêcherai de trou-
» bler à l'avenir votre bonheur. Vous êtes
» extrêmement irrités contre les Egyptiens;
» je ne vois pas quelles autres forces vous
» pouvez mieux employer que les nôtres
» pour vous aider à les châtier. Si vous
» recherchez l'amitié d'un de vos voiſins,
» elle en ſera par notre moyen d'un plus
» grand prix: & ſi quelqu'un vouloit vous
» inſulter, vous pourriez avec notre ſe-
» cours le détruire à votre gré; car non
» ſeulement, nous vous ſervirions pour
» notre paye, mais par un juſte motif de
» reconnoiſſance, comme l'auteur de notre
» ſalut. Quand je conſidere tous ces motifs,
» je ſuis ſi étonné de votre défiance, que
» je ſerois curieux de connoître quel eſt

» l'homme aſſez éloquent pour vous perſuader que nous avons des deſſeins contre vous. » Cléarque ayant ainſi parlé, Tiſſaphernes lui répondit de la ſorte :

XXI. « Je ſuis d'autant plus ſatisfait, » Cléarque, de vous entendre parler avec » tant de prudence (50), qu'avec cette penſée, vous ne pouvez méditer ma perte, » ſans agir en même temps d'une maniere » contraire à vos intérêts. Mais écoutez-» moi à votre tour ; & vous apprendrez » auſſi que vous ne ſauriez avec juſtice vous » défier ni du Roi, ni de moi. Si nous vou-» lions vous perdre, croyez-vous que nous » manquaſſions de cavalerie ou d'infanterie » pour l'effectuer, ou d'armes défenſives » & offenſives, avec leſquelles nous pour-

---

(50) D'Ablancourt traduit *ταῦτα γὰρ γιγνώσκων*, *car j'apprends par-là*, & fait rapporter cela à Tiſſaphernes, au lieu que ces mots ſe rapportent à Cléarque. C'eſt une de ces mépriſes qui ſe trouvent ſans nombre dans ſa traduction, & que je ne releve que parceque j'ai vu d'autres perſonnes y tomber.

» rions vous faire du mal ſans courir le
» riſque d'en recevoir ? penſez - vous que
» nous manquions de lieux commodes pour
» vous attaquer ? tant de plaines que vous
» traverſez difficilement, ne ſont - elles
» point habitées par nos amis ? toutes ces
» montagnes que vous voyez, & que vous
» ſerez obligés de franchir, ne nous ſeroit-
» il pas facile de les occuper avant vous,
» & de vous en rendre le paſſage impra-
» ticable ? n'y a-t-il pas ſur votre route
» une multitude de rivieres, où nous pou-
» vons choiſir le nombre de troupes con-
» tre lequel nous voudrons combattre ? &
» même il y en a quelques-unes que vous
» ne pouvez paſſer ſans notre ſecours. Mais
» quand même vous ſurmonteriez tous
» ces obſtacles, les fruits de la terre ne
» pourroient réſiſter au feu, & en les brû-
» lant, nous vous oppoſerions la famine,
» ennemi terrible, que vous ne vaincrez
» jamais, quelque braves que vous ſoyez.
» Comment, avec autant de moyens de
» vous faire la guerre, dont aucun n'eſt

» dangereux, choisirions-nous le seul qui
» est impie & déshonorant, la ressource
» de ceux qui sont destitués de tout autre,
» celle des hommes malheureux & réduits
» à la derniere extrémité, qui étant aussi
» des scélérats, veulent accomplir leurs
» desseins en se parjurant devant les Dieux
» & en violant leur foi devant les hommes.
» Nous ne sommes point assez simples,
» Cléarque, ni assez dépourvus de raison.
» Lorsqu'il étoit en notre pouvoir de vous
» détruire, pourquoi ne l'avons-nous pas
» fait? Soyez assuré que je n'en ai point
» eu d'autre motif que de gagner votre
» confiance, & d'engager par mes bien-
» faits à me soutenir, en retournant dans
» mon gouvernement, les mêmes troupes
» étrangeres auxquelles Cyrus se fioit dans
» son expédition, à cause de la paye qu'il
» leur donnoit. Quant aux avantages que
» je puis retirer de votre affection, vous
» en avez touché quelques-uns; mais voici,
» à mon avis, le plus important. Le Roi
» a lui seul le privilege de porter la tiare

» droite (51) ſur la tête ; mais avec votre » ſecours, un autre pourroit avec con- » fiance la porter dans le cœur. »

XXII. Ce diſcours parut vrai à Cléarque. En conſéquence, il lui dit : « Puiſque » nous avons tant de motifs d'être amis, » ceux qui tâchent par leurs calomnies de » nous mettre mal enſemble, ne méritent- » ils pas la punition la plus ſévere ? Si vous » voulez, répondit Tiſſaphernes, venir me » trouver en public avec les Généraux & » les Capitaines, je vous nommerai ceux » qui ſoutiennent que vous avez des deſ- » ſeins contre moi & contre mon armée. » Je vous les amenerai tous, reprit Cléar- » que, & vous ferai connoître à mon tour » ceux de qui je tiens ces avis. » La conférence finie, Tiſſaphernes lui fit beaucoup d'honnêtetés, & le preſſa de reſter à ſouper. Le lendemain Cléarque montra clairement

---

(51) La tiare droite étoit la marque de la royauté. Bruyn a trouvé parmi les ruines de Perſépolis un monument qu'on croit élevé en l'honneur du Cheval & du Palfrenier de Darius, fils d'Hyſtapes, à

à son retour au camp, qu'il étoit bien intentionné pour Tissaphernes, & ayant exposé les propositions de ce Satrape, il dit qu'il falloit l'aller trouver avec ceux qu'il demandoit, & que l'on punît, comme traîtres & ennemis des Grecs, ceux qui seroient convaincus de ces calomnies. Il soupçonnoit Ménon de ce crime, sachant que lui & Ariée avoient eu une conférence avec Tissaphernes, qu'il avoit formé un parti contre lui, & qu'il cabaloit pour mettre l'armée dans sa dépendance, & se rendre par-là recommandable à ce Général. Cléarque n'étoit pas moins jaloux de la bienveillance des troupes, & desiroit écarter ceux qui lui faisoient obstacle. Mais il fut contredit par quelques soldats, qui dirent que l'on ne devoit pas se fier à Tissaphernes, & que tous les Généraux & tous les Capitaines ne devoient pas l'aller trou-

qui ce Prince devoit la couronne. Darius y est représenté la tiare droite. Gronovius l'a fait graver dans ses notes sur Hérodote.

ver. Cependant, Cléarque insista si fortement, qu'il obtint l'agrément de se faire accompagner de cinq Généraux & de vingt Capitaines : environ deux cents soldats le suivirent aussi sous prétexte d'aller au marché.

XXIII. Lorsqu'ils furent arrivés à la tente (52) de Tissaphernes, on fit entrer les Généraux, Proxene de Béotie, Ménon de Thessalie, Agias d'Arcadie, Cléarque de Lacédémone, & Socrates d'Achaïe. Les Capitaines resterent à la porte. Peu après, au même signal, on arrêta ceux qui étoient dans la tente, on tailla en pieces ceux qui étoient dehors, & des cavaliers courant çà & là dans la plaine, tuerent tous les Grecs qu'ils rencontrerent, libres ou esclaves. Les Grecs, qui voyoient de leur camp cette excursion de la cavalerie, en

(52) Le Grec dit *à la Porte*, suivant l'usage des Orientaux, qui appellent ainsi la cour des Rois & des Gouverneurs de Province. Comme Tissaphernes étoit campé, je me suis servi par cette raison du mot de tente.

étoient ſurpris, & ne ſavoient à quoi l'attribuer. Mais enfin Nicarque d'Arcadie arriva, quoique bleſſé au ventre, & tenant ſes entrailles dans ſes mains; il leur apprit tout ce qui s'étoit paſſé. Auſſi-tôt, les Grecs étonnés, coururent tous aux armes, s'attendant à être inceſſamment attaqués. Mais les Perſes ne vinrent pas tous; il n'y eut qu'Ariée, Artaëze & Mithridates, qui avoient témoigné le plus de fidélité à Cyrus. L'Interprete des Grecs apperçut auſſi avec eux le frere de Tiſſaphernes qu'il connoiſſoit. Ils étoient accompagnés de trois cents autres Perſes armés de corſelets. Lorſqu'ils furent proche, ils ordonnerent aux Généraux, ou aux Capitaines des Grecs, s'il y en avoit là de préſents, de s'avancer pour entendre les ordres du Roi. Là-deſſus les Généraux Cléanor d'Orchomene, Sophénete de Stymphale, ſortirent du camp avec beaucoup de précaution, & furent accompagnés de Xénophon d'Athenes, qui étoit curieux d'apprendre ce qu'étoit devenu Proxène. Chiriſophe n'étoit point

alors au camp, étant allé avec d'autres Grecs chercher des provisions en quelque village. Quand ils furent à portée d'entendre, Ariée leur dit : « Grecs, Cléarque » ayant été convaincu d'avoir violé les fermens & les articles de la paix, a été justement puni de mort, tandis que Proxene » & Ménon, qui ont découvert ses desseins, » sont en grand honneur. Quant à vous, le » Roi exige vos armes ; car il dit qu'elles » sont à lui, puisqu'elles appartenoient à » Cyrus son esclave (53). »

XXIV. Les Grecs lui répondirent, Cléanor d'Orchomene parlant en leur nom : « O vous, Ariée, le plus scélérat des hommes, & vous tous qui étiez les amis de » Cyrus, n'avez-vous donc aucun respect » pour les Dieux & pour les hommes, vous » qui, après avoir fait serment d'avoir les » mêmes amis & les mêmes ennemis que » nous, avez conspiré avec Tissaphernes » (54), le plus impie & le plus déloyal de

(53) Voyez Livre I. §. XLIII. note 104.

(54) La maniere infame, dont se conduisit ce

» tous les hommes, pour nous trahir ; » vous qui, après avoir détruit (55) ceux-» mêmes qui avoient reçu votre serment, » & trompé le reste, venez maintenant » nous attaquer avec nos ennemis. Ariée » répondit : Cléarque a été convaincu d'a-» voir formé une conspiration contre Tissa-» pherne, contre Orontas & contre nous

---

Général à l'égard des Grecs, doit rendre son nom odieux. On ne sera donc point fâché de savoir quelle fut sa destinée. Lorsqu'il fut dans son gouvernement, les Lacédémoniens, commandés par le Roi Agésilas, lui firent la guerre. Artaxerxès, le regardant comme la cause du mauvais succès de ses armes, & d'ailleurs animé par Parysatis, qui vouloit se venger de la conduite qu'il avoit tenue à l'égard de Cyrus, envoya Tithraustès pour lui succéder, avec ordre de lui faire trancher la tête. Cela arriva la premiere année de la quatre-vingt-seizieme Olympiade, environ cinq ans après l'expédition de Cyrus. (*Diod. Sic. L. XIV. §. LXXX. Tom. I. pag.* 704 & 705. *Plutarch. in Artoxer. p.* 1022. *F.*)

(55) Il y a dans le Grec : ὡς ἀπολωλέκατε. ὡς trouble la construction. Je retranche cette particule avec le Manuscrit A de la Bibliotheque du Roi.

» tous. Sur quoi Xénophon répliqua : Si » Cléarque, contre ses sermens, est coupable d'avoir violé le traité, il en a reçu » le châtiment ; car il est juste de faire » mourir les parjures ; mais puisque Proxene & Ménon sont vos bienfaicteurs & » nos commandants, que ne les renvoyez-» vous ? Il est évident qu'étant vos amis » & les nôtres, ils tâcheront de nous donner les conseils les plus avantageux & » pour vous & pour nous. » Les Barbares se retirerent sans faire de réponse, & après avoir eu une longue conférence entr'eux.

XXV. Les Généraux qu'on avoit arrêtés de la maniere dont je viens de le dire, furent menés au Roi, qui leur fit trancher la tête. Cléarque, l'un d'entr'eux, étoit, de l'aveu de tous ceux qui l'ont intimement connu, un grand Capitaine, & aimoit passionnément la guerre. Tant qu'elle subsista entre Lacédémone & Athenes, il resta au service de sa patrie : mais la paix étant faite, il persuada à ses concitoyens que les Thraces opprimoient les Grecs, & ayant gagné

les Ephores d'une maniere ou d'autre, il mit à la voile dans l'intention de faire la guerre aux Thraces, qui habitent au-dessus de la Chersonese & de Périnthe. Les Ephores ayant, après son départ, changé d'avis, le rappellerent de l'Isthme ; mais il refusa d'obéir, & fit voile pour l'Hellespont. Il fut en conséquence condamné à mort par les Magistrats de Sparte, comme coupable de désobéissance. Etant alors banni (56),

(56) Il ne sera point hors de propos de rapporter plus au long ce que Xénophon se contente d'indiquer en passant. Cléarque, fils de Ramphius, fut envoyé par les Lacédémoniens à Byzance, pour appaiser les troubles qui agitoient cette ville, & pour la défendre contre les Thraces. Mais au lieu de suivre les instructions qu'on lui avoit données, il s'y conduisit de la maniere la plus odieuse. Il fit égorger les Magistrats de cette ville dans un repas où il les avoit invités, & peu après il fit étrangler trente de ses principaux Citoyens, & s'empara de leurs biens, dont il se servit pour lever des troupes. Lacédémone, irritée de cette conduite, le déposa, & sur son refus d'obéir, elle envoya contre lui des troupes, commandées par Panthoïdès. Il y eut une

il alla trouver Cyrus, & gagna sa confiance de la maniere que nous l'avons écrit (57) autre part. Cyrus lui donna dix mille dariques ; au lieu de se livrer à l'oisiveté, il leva des troupes avec cette somme, & fit la guerre aux Thraces. Il les vainquit en bataille rangée, pilla leur pays, & continua la guerre, jusqu'à ce que Cyrus eût besoin de son armée. Alors il partit, pour l'accompagner, à son tour, dans son expédition.

XXVI. C'est à de telles actions qu'on reconnoît un homme qui se plaît à la guerre, lorsque pouvant vivre en paix sans dé-

---

action, dont le succès fut d'abord douteux ; mais enfin les Spartiates eurent l'avantage. Cléarque se sauva d'abord à Sélymbria, & de-là en Ionie, où il fit connoissance avec Cyrus, qui l'accueillit, comme un homme, dont le caractere hardi & entreprenant pouvoit lui être d'une grande utilité. (*Diod. Sicul. Lib. XIV. §. XII. Tom. I. p.* 648.)

Le crime de Cléarque étoit d'autant plus horrible, qu'il étoit le Proxene, c'est-à-dire, l'Hôte des Byzantins. (*Xénoph. Hellen. Lib. I. p.* 253. *lin. XI.*

(57) Voyez Livre I. §. III. XI.

triment & sans déshonneur (58), il préfere la guerre ; lorsqu'étant en son pouvoir de passer son temps dans une douce oisiveté, il choisit les travaux, dans la vue de la guerre ; enfin, lorsque pouvant posséder sans danger des richesses, il aime mieux les diminuer par la guerre, y dépensant son argent avec autant de joie, que d'autres le font en galanteries (59), ou en d'autres plaisirs ; tant il avoit de goût pour le métier des armes. Il avoit aussi beaucoup de talent, & en voici la preuve. Il aimoit les dangers, la nuit comme le jour il alloit

(58) D'Ablancourt a traduit : *Cherche la guerre aux dépens même de son honneur.* Il remarque dans sa note que cette expression est plus forte que celle qu'emploie notre Auteur. On peut assurer qu'il a détruit sa pensée au lieu de lui donner de la force.

(59) J'ai expliqué d'une maniere générale ce que particularise Xénophon. Le vice infame, dont parle ici cet Auteur, ne passoit de son temps que pour de la galanterie. Cependant il y avoit à Athenes des loix très-séveres à ce sujet. On sait, entr'autres faits que je pourrois rapporter, que Timarque ayant accusé Eschines d'avoir prévariqué dans son ambas-

aux ennemis ; & dans les occasions périlleuses il étoit toujours prudent, comme en conviennent tous ceux qui s'y sont trouvés avec lui. On dit qu'il possédoit l'art du commandement, autant qu'on pouvoit l'attendre d'un homme de son caractere : car quoiqu'aussi capable que tout autre de s'occuper du soin des vivres, & d'en pourvoir abondamment son armée, il ne l'étoit pas moins d'inspirer, à ceux qui étoient présents, la crainte de la désobéissance, & il y parvenoit par la sévérité. Il avoit le regard dur, la voix rude, il punissoit toujours rigoureusement, & de temps en temps avec colere ; en sorte qu'il s'en est repenti quelquefois. Mais il châtioit (60) aussi avec

sade, celui-ci fit voir que Timarque n'avoit pas le droit de haranguer le peuple, parcequ'il s'étoit livré dans sa jeunesse à des plaisirs infames. On prétend que Timarque se pendit de désespoir ; mais Démosthenes dit, dans la Harangue qu'il prononça sur les Prévarications d'Eschines, que Timarque fut noté. Voyez la Harangue d'Eschines contre Timarque.

(60) D'Ablancourt traduit : *Il punissoit toujours avec jugement,* Mais s'il le faisoit *toujours* avec

jugement, parcequ'il penſoit qu'on ne pouvoit tirer aucun ſervice d'une armée ſans diſcipline. On rapporte encore qu'il avoit coutume de dire, qu'un ſoldat devoit plus craindre ſon Général que l'ennemi, ſoit qu'on lui ordonnât de garder un poſte, d'épargner le pays ami, & de marcher ſans répugnance à l'ennemi. Dans les dangers on lui obéiſſoit volontiers, & jamais on ne lui eût préféré un autre Général. Car alors la rudeſſe de ſa phyſionomie s'adouciſſoit, ſa ſévérité paroiſſoit de l'aſſurance & de la fermeté, & ſes ſoldats ne la regardoient plus que comme le gage de leur ſalut. Mais lorſque le danger étoit paſſé *(61)*, s'ils trouvoient l'occaſion de ſervir ſous

---

jugement, il n'a pu dire qu'il puniſſoit de temps en temps avec colere. Ce ſeroit une abſurdité. Au reſte ce n'eſt pas la ſeule où eſt tombé ce Traducteur élégant, mais très-infidele.

(61) M. Hutchinſon a bien fait de changer ἀρχομένους en ἀρχομένοις. La faute n'eſt que dans les imprimés. Les Manuſcrits portent ἀρχομένοις. On voit clairement que c'eſt un *iota* joint par un trait avec un *ſigma*. Ce défaut d'attention a donné occaſion à beaucoup de fautes.

d'autres Chefs, ils l'abandonnoient en grand nombre; car loin d'être gracieux, il étoit toujours dur & cruel, & ses soldats se trouvoient toujours à son égard dans la même disposition que des enfants à l'égard de leur maître; personne ne le suivant par amitié & par inclination. Ceux que les ordres de l'état, leurs propres besoins, ou toute autre nécessité, forçoient à servir sous ses ordres, lui obéissoient ponctuellement. Lorsqu'ils commencerent à vaincre, beaucoup de choses concoururent à les rendre d'excellents soldats: car leur confiance leur donnoit de l'audace dans les dangers, & la crainte du châtiment les rendoit observateurs exacts de la discipline. Tel étoit son caractere en qualité de chef; mais on dit qu'il ne vouloit recevoir d'ordres de personne. Il avoit environ cinquante ans quand il mourut.

XXVII. Proxene de Béotie desira, même dès sa plus tendre enfance, de se rendre capable des plus grands emplois. Il donna dans cette vue de l'argent à Gorgias

le Leontin (62). Lorsqu'il eut été quelque temps avec lui, se croyant alors en état de commander, & de rendre aux Grands auxquels il s'attacheroit, les bienfaits qu'il en pourroit recevoir, il s'engagea dans cette entreprise avec Cyrus, & crut par-là acquérir de la réputation, du pouvoir & des richesses. Quoi que ce fût l'objet de ses desirs, il paroît manifestement par sa conduite, qu'il ne souhaitoit point de les obtenir par des voies injustes, mais seulement par celles que permettent la justice & l'honneur. Il étoit capable de commander des gens braves & bien disciplinés; mais il ne savoit ni se faire respecter, ni se faire craindre de ses soldats; il avoit plus d'égard pour eux, qu'ils n'en

(62) Gorgias de Leontini ou Leontium en Sicile, passoit pour l'homme le plus éloquent de son temps, & pour avoir inventé l'art de la Rhétorique. Il prenoit de chacun de ses disciples cent mines, c'est-à-dire, environ 7332 liv. de notre monnoie. (*Diod. Sicul. Lib. XII.* §. *LIII. Tom. I. p.* 514.) Suidas dit qu'il avoit enseigné l'éloquence à Périclès.

avoient pour lui, & l'on voyoit clairement qu'il craignoit plus de s'en faire haïr, qu'ils ne craignoient de lui désobéir. Il croyoit suffisant pour être un grand Général, & pour le paroître, de louer les braves gens, & de ne point louer ceux qui se conduisoient mal. Il étoit par cette raison aimé des gens d'honneur & de mérite, tandis que les méchants, le regardant comme un homme facile à tromper, conspiroient contre lui. Il avoit environ trente ans, lorsqu'il mourut.

XXVIII. Ménon de Thessalie ne cacha jamais sa cupidité pour les richesses. Il n'aspiroit au commandement & aux honneurs que dans la vue de les augmenter, & ne recherchoit l'amitié des personnes puissantes, que pour commettre impunément des injustices. Le parjure, le mensonge, la fourberie étoient, à son avis, la voie la plus courte pour y parvenir, & la simplicité & la vérité n'étoient à ses yeux que sottise. On remarquoit qu'il n'avoit d'affection pour personne, & qu'il tendoit des pieges à

ceux dont il se disoit l'ami. Jamais il ne se moqua d'un ennemi ; mais il railloit perpétuellement ceux avec qui il vivoit familiérement. Jamais il ne forma de dessein contre les biens d'un ennemi, parcequ'il croyoit difficile de ravir le bien de quelqu'un qui se tient sur ses gardes ; mais il pensoit être le seul qui sût combien il est aisé de s'emparer du bien d'un ami qui n'a point de défiance. Il craignoit ceux qu'il connoissoit pour des parjures & des scélérats, comme des hommes aguerris (63) ; & n'essayoit ses manœuvres que sur des gens pieux & vrais, qu'il regardoit comme des lâches. Comme on se croit estimable par la piété envers les Dieux, la franchise & la justice, Ménon tiroit vanité de ce qu'il savoit tromper, forger des mensonges, & se moquer de ses amis ; & regardoit les gens vrais comme des hommes sans éducation. Il cherchoit à obtenir le premier

(63) Il y a dans le Grec : des hommes bien armés.

rang dans l'amitié de quelqu'un en calomniant ceux qui en étoient en possession ; &, selon lui, c'étoit le moyen le plus infaillible pour y parvenir. Il tâchoit de se faire obéir des soldats, en se rendant complice de leurs crimes. Il vouloit être honoré & recherché, en montrant qu'il avoit le pouvoir & la volonté de commettre de grandes injustices. Si quelqu'un l'abandonnoit, il faisoit regarder comme une grande faveur, de ce qu'il ne l'avoit pas perdu, tandis qu'il étoit à son service. On peut se tromper dans les choses qui ont échappé aux regards du public, mais tout le monde est instruit des particularités suivantes. Il étoit encore à la fleur de la jeunesse, lorsqu'il obtint le commandement des troupes (64)

(64) C'étoient les troupes Grecques qu'Aristippe de Thessalie soudoya avec l'argent de Cyrus, pour rentrer dans sa patrie, dont il avoit été chassé par le parti contraire au sien. Aristippe renvoya ces troupes à Cyrus, lorsque ce Prince en eut besoin. Xénophon les appelle *troupes étrangeres*, par rapport à celles de Cyrus, qui étoient les troupes nationales. Voyez Liv. I. §. III.

étrangeres au service d'Aristippe. A cet âge, il fut aussi en grande faveur auprès d'Ariée (65), parceque celui-ci aimoit les beaux garçons ; & avant qu'il eût de la barbe, il conçut une passion violente pour Tharypas, plus âgé que lui. On ne le fit point mourir avec les autres Généraux qui avoient fait avec Cyrus la guerre au Roi, quoiqu'il se fût conduit de même qu'eux ; mais il fut dans la suite puni de mort par le Roi, non comme Cléarque & le reste des Généraux, en perdant la tête, mort qui paroît la plus honorable de toutes ; mais dans les supplices (66) qu'il endura pendant un an, tel qu'un malfaicteur.

---

(65) Le Grec ajoute : *le Barbare.*

(66) Diodore de Sicile dit (*Lib. XIV. §. XXVI. Tom. I pag. 662.*) que Tissaphernes ayant envoyé au Roi les Généraux, ce Prince les fit mourir, excepté Ménon qu'il laissa aller ; parceque les différents qu'il avoit eus dans l'armée, faisoient croire qu'il avoit eu intention de trahir les Grecs.

Il est vraisemblable que s'il fut d'abord relâché sur ces apparences, on reconnut dans la suite sa four-

XXIX. Agias d'Arcadie & Socrates d'Achaïe, furent mis à mort en même temps. Jamais ils n'ont été traités de lâches dans la guerre, & jamais ils n'ont essuyé de reproches dans l'amitié. Ils avoient alors environ quarante ans.

---

berie, & qu'elle fut cause de la mort lente & cruelle qu'on lui fit souffrir.

Diodore de Sicile & Athénée, représentent Ménon avec les mêmes couleurs que Xénophon. Son nom étoit en quelque sorte passé en proverbe parmi les Grecs, pour signifier un traitre, & l'Auteur des Amours de Chéréas & de Callirrhoë, qui s'est caché sous le nom de *Chariton d'Aphrodise*, a donné son nom à un Brigand qui trahissoit ses compagnons. Voyez mes notes sur la pag. 30 de cet Auteur. Platon est, je pense, le seul Ecrivain qui en ait parlé avantageusement.





L'EXPÉDITION DE CYRUS DANS L'ASIE SUPÉRIEURE, ET LA RETRAITE DES DIX MILLE.

LIVRE TROISIEME.

I. Nous avons rapporté dans les Livres précédents, les actions des Grecs durant l'expédition de Cyrus jusqu'à la bataille, & ce qui arriva après sa mort, lorsque les Grecs s'en retournerent avec Tissaphernes, après avoir traité avec lui. Les Généraux ayant été arrêtés, & les Capitaines & les Soldats qui les accompagnoient ayant été mis à mort, les Grecs se trouverent très-embarrassés. Ils considéroient qu'ils étoient aux Portes du Roi, & environnés de tous côtés d'un grand nombre de nations & de

villes ennemies ; que personne ne leur fourniroit plus de vivres ; qu'ils étoient éloignés de la Grece de plus de dix mille stades, sans guides pour les conduire, & que leur route étoit interceptée par des rivieres qu'on ne pouvoit traverser ; que les Barbares mêmes, qui avoient servi sous Cyrus, les avoient trahis ; & qu'étant seuls & sans cavalerie (1) à eux, il étoit évident que s'ils étoient victorieux, ils ne pourroient pas même tuer un seul homme en poursuivant les ennemis, & que s'ils étoient battus, aucun d'eux ne pourroit échapper. Ces réflexions décourageantes les empêcherent pour la plupart de prendre ce soir de la nourriture & d'allumer du feu ; beaucoup ne se rendirent pas cette nuit à leurs quartiers, & se disposerent à se reposer dans l'endroit où chacun se trouva. Mais le chagrin, le regret de se voir éloignés de

(1) Le Grec dit, *pour allié*. Les Grecs n'avoient point de cavalerie, parcequ'ils comptoient sur celle de Cyrus, qui étoit excellente. Depuis qu'Ariée s'étoit joint à Tissaphernes, ils n'en avoient plus.

leur patrie, de leurs peres & meres, de leurs femmes & de leurs enfants, qu'ils ne s'attendoient plus à revoir, ne leur permit point de fermer l'œil. Ils se coucherent dans ces dispositions.

II. Il y avoit à l'armée un Athénien, nommé *Xénophon*, qui n'étoit ni Général, ni Capitaine, ni Soldat, mais qui servoit en qualité de volontaire. Etant attaché depuis long-temps à Proxene par les liens de l'hospitalité, celui-ci l'avoit engagé à sortir de son pays, en lui promettant de lui procurer l'amitié de Cyrus, dont il espéroit lui-même, lui disoit-il, de plus grands avantages que de sa patrie. Xénophon ayant lu la lettre de Proxene, consulta Socrates d'Athenes sur ce voyage. Celui-ci craignant que les Athéniens ne regardassent comme criminel cet attachement pour Cyrus, parceque ce Prince paroissoit avoir épousé avec chaleur les intérêts des Lacédémoniens contr'eux, conseilla à Xénophon d'aller à Delphes consulter le Dieu sur ce voyage. Xénophon,

s'étant rendu à Delphes, demanda à Apollon à quel Dieu il devoit facrifier & adreffer fes prieres, pour faire, de la maniere la plus avantageufe & la plus honorable, le voyage qu'il méditoit, & pour retourner fain & fauf après s'être diftingué par de belles actions. Apollon répondit qu'il eût à facrifier aux Dieux (1) convenables. A fon retour, il fit part à Socrates de cet oracle. Celui-ci le blâma de n'avoir point d'abord demandé au Dieu s'il lui étoit plus avantageux d'entreprendre ce voyage, que de refter dans fa patrie; & de l'avoir confulté fur les moyens les plus propres à l'exécuter avec fuccès, après s'être déterminé lui-même à partir. Mais puifque vous avez fait cette demande, vous devez obéir au Dieu. Xénophon, ayant en conféquence offert un facrifice aux Dieux, felon la réponfe de l'Oracle, mit à la voile & trouva Proxene & Cyrus à Sardes, prêts à mar-

---

(1) C'eft Jupiter Roi, comme on le voit, Liv. VI. §. VI.

cher vers l'Aſie ſupérieure. Proxene le préſſa de reſter & le recommanda à Cyrus, qui ne le preſſa pas moins de ſon côté, & lui promit de le renvoyer, auſſi-tôt après que ſeroit terminée cette expédition, qu'on diſoit regarder les Piſidiens.

III. Xénophon ayant été ſurpris de la ſorte, s'engagea dans cette entrepriſe. Proxene n'eut aucune part à cette tromperie; car, ſi l'on excepte Cléarque, perſonne ne ſavoit parmi les Grecs, qu'on alloit attaquer le Roi : mais lorſqu'on fut en Cilicie, chacun s'apperçut que cette expédition étoit dirigée contre lui. Quoique les Grecs fuſſent effrayés de la longueur de la route, cependant les égards & le reſpect qu'ils avoient les uns pour les autres, & pour Cyrus, les forcerent malgré eux, à ſuivre ce Prince, & Xénophon étoit de ce nombre. Dans l'embarras où l'on ſe trouvoit, il partagea la triſteſſe générale, & ne put repoſer. Cependant ayant pris un peu de ſommeil, il crut voir en ſonge la foudre tomber ſur la maiſon de ſon pere, & la

mettre toute en feu. Il s'éveilla sur le champ saisi de crainte, & s'il jugea son songe heureux, parcequ'il avoit vu une grande lumiere venir de Jupiter, tandis qu'il étoit dans la peine & dans les dangers; d'un autre côté, quand il réfléchissoit que ce songe lui venoit de Jupiter Roi, & que le feu paroissoit avoir tout embrasé autour de lui, il craignoit de ne pouvoir sortir des états du Roi, & que les difficultés, dont il étoit de toute part environné, n'y missent obstacle.

IV. Il est facile de connoître la nature de ce songe, aux événements qui le suivirent; car ils ne tarderent pas à arriver. La premiere pensée qui se présenta à son esprit, en se réveillant, fut: « Que fais-je ici couché? » La nuit s'avance, & dès que le jour paroîtra, il est probable que l'ennemi viendra nous attaquer. Si nous tombons au » pouvoir du Roi, qui nous empêchera » de voir le spectacle le plus affreux, de » souffrir les tourments les plus cruels, & » de mourir de la maniere la plus ignomi-

» nieuse? cependant perſonne ne ſe prépare » à la défenſe, perſonne ne s'en occupe, » & nous repoſons tous, comme s'il nous » étoit permis de vivre tranquillement. De » quelle ville attends-je donc un Général » pour effectuer ces choſes? quel âge atten- » drai-je? Si je me livre moi-même au- » jourd'hui aux ennemis, ce jour ſera le » dernier de ma vie. » En conſéquence de ces réflexions, il ſe leve & convoque d'abord les Capitaines qui avoient ſervi ſous Proxene, & lorſqu'ils furent aſſem- blés, il leur parla en ces termes: « Capi- » taines, quand je conſidere la ſituation » où nous nous trouvons, je ne puis ni dor- » mir, ni reſter couché; & je penſe que » vous éprouvez la même choſe. Il eſt évi- » dent que les ennemis ne ſe ſeroient pas » ouvertement déclarés contre nous, s'ils » ne croyoient avoir fait les préparatifs » néceſſaires; & perſonne parmi nous ne » ſonge comment nous pourrons combat- » tre de la maniere la plus honorable. Si » par notre nonchalance nous tombons au

» pouvoir du Roi, quels ſupplices ne de-
» vons-nous pas attendre de celui qui a
» fait couper la tête & la main de ſon pro-
» pre frere, même après ſa mort, & qui
» les a fait expoſer ſur une croix? nous,
» dont perſonne ne prend les intérêts;
» nous, qui lui avons fait la guerre, pour
» le réduire à l'eſclavage, de Roi qu'il eſt,
» ou même pour le tuer, ſi nous l'euſſions
» pu. N'aura-t-il pas recours aux tor-
» tures les plus cruelles, à la mort la plus
» honteuſe, pour effrayer tous les hommes
» & les détourner de lui faire la guerre. Il
» faut donc tout tenter pour ne point tom-
» ber entre ſes mains. Pour moi, tant que
» la paix a ſubſiſté, je n'ai jamais ceſſé de
» plaindre notre ſort, & de trouver très-
» heureux celui du Roi & de ceux qui l'ac-
» compagnent. Lorſque regardant autour
» de moi, je conſidérois l'étendue & la
» beauté du pays que poſſédent les Perſes,
» les proviſions qu'ils ont en abondance,
» les eſclaves, le bétail, l'or & les étoffes
» qui leur apartiennent; lorſque d'un autre

» côté, je venois à réfléchir sur la situation » de nos soldats qui ne pouvoient avoir » part à ces biens, qu'en les payant; que » très-peu étoient encore en état de le » faire, & que nos sermens nous interdi- » soient toute autre voie de nous les pro- » curer; quand, dis-je, je réfléchissois à » ces choses, j'étois plus effrayé de la paix, » que je ne le suis actuellement de la guer- » re. En rompant la paix, leur insolence » & nos inquiétudes me paroissent aussi » n'avoir plus lieu. Ces avantages sont » maintenant, comme un prix entre nous » & eux, destiné au plus brave. Les Dieux, » qui en sont les arbitres (3), se déclare- » ront avec justice en notre faveur. Nos » ennemis les ont provoqués par leurs par- » jures, tandis que nous nous sommes » constamment abstenus de mille biens » que nous avions sous les yeux, afin de ne » point violer les sermens dont nous avions

(3) Toutes ces expressions sont empruntées des Jeux Olympiques, qui étoient si familiers aux Grecs.

» pris les Dieux à témoins. Nous pouvons » donc, à mon avis, marcher au combat » avec plus de confiance qu'eux. D'ailleurs » nos corps sont plus propres que les leurs » à endurer le froid, le chaud & le travail, » &, graces aux Dieux, nos ames sont » plus fermes que les leurs : & si les Dieux » nous accordent la victoire, comme ils » l'ont déjà fait, leurs hommes seront plus » faciles à blesser & à tuer que les nôtres. » Mais d'autres Grecs ont peut-être aussi » les mêmes pensées. Au nom des Dieux, » n'attendons pas que ceux qui les ont, » nous viennent exhorter à de glorieuses » actions ; prévenons-les & les excitons à » la vertu. Montrez que vous êtes les plus » braves des Capitaines, & que vous êtes » plus dignes de commander que les Géné- » raux. Quant à moi, si vous voulez m'in- » diquer le chemin, je vous suivrai avec » joie ; si vous me déclarez votre chef, je » ne m'excuserai pas sur ma jeunesse, & » je crois être assez vigoureux pour repous- » ser une injure. » Ainsi parla Xénophon.

V. Les Capitaines, touchés de ce discours, le prierent tous d'accepter le commandement, excepté un certain Apollonides, qui affectoit de parler en dialecte Béotien. Il dit qu'il y avoit de la sottise à proposer d'autres moyens de retourner en Grece, qu'en tâchant de persuader au Roi d'y donner son consentement; & en même temps il se mit à parler des difficultés où l'on se trouvoit engagé. Mais Xénophon l'interrompant, lui dit: « O le plus étrange » de tous les hommes, êtes-vous donc in- » sensible à ce que vous voyez? avez-vous » donc oublié ce que vous venez d'enten- » dre? vous étiez présent, de même que » ceux-ci, quand, après la mort de Cyrus, » le Roi, fier de sa victoire, nous envoya » ordre de rendre nos armes; & quand, » au lieu de les lui livrer, nous marchâmes » en avant, disposés à lui donner bataille, » & que nous campâmes près de lui; que » ne fit-il pas pour obtenir la paix? ne » nous l'envoya-t-il pas demander par des » Ambassadeurs, & ne nous fit-il pas four-

» nir des vivres jusqu'à ce qu'il l'eut obtenue ? Mais après que nos Généraux & » nos Capitaines ont été, sur la foi du » traité, conférer avec eux, sans armes, » comme vous nous le conseillez aussi, » quel est leur sort ? Ces malheureux n'éprouvent-ils pas tous les jours mille tortures, mille indignités, & quoiqu'ils souhaitent, j'ose le dire, la mort, ils ne peuvent l'obtenir. Et vous, qui n'ignorez » point cela, pouvez-vous dire que ceux qui » nous exhortent à la défense ne proposent » que des sottises ? osez-vous nous conseiller de supplier de nouveau le Roi de » nous accorder sa faveur ? Pour moi, Capitaines, je ne crois pas que nous devions » admettre désormais cet homme en notre » compagnie, mais le traiter comme il le » mérite, lui ôter son commandement, » & l'employer à porter notre bagage. Un » Grec, avec un tel caractere, est l'opprobre de son pays, & déshonore la Grece » entiere. »

VI. Agasias de Stymphale prit alors la

parole : « Cet homme ne tient ni à la Béo-
» tie, ni à aucune autre partie de la Grece ;
» il a, de ma connoiſſance, les deux oreil-
» les percées, comme un Lydien (4) ; »
& en effet, il les avoit. Ils le chaſſerent de leur compagnie, & ſe diſperſerent dans tous les quartiers de l'armée, appellant à haute voix les Généraux, par-tout où il en étoit reſté, & à leur défaut, leurs Lieutenants, ainſi que les Capitaines qui n'avoient point péri. Quand ils furent tous aſſemblés, ils prirent place devant le quartier où ſe gardoient les armes, au nombre de cent ou environ, tant Généraux que Capitaines. On étoit alors vers le milieu de la nuit. Hiéronyme d'Elis, le plus ancien de tous les Capitaines qui avoient ſervi ſous Proxene, leur parla en ces termes : « Géné-
» raux & Capitaines, nous avons jugé à
» propos, dans la conjoncture préſente,
» de vous convoquer, pour prendre, ſi
» nous le pouvons, un bon conſeil. Et

(4) Les Lydiens étoient des peuples eſclaves.

» vous, Xénophon, repréſentez-leur ce » que vous nous avez propoſé. » Là-deſſus Xénophon leur dit :

VII. « Vous n'ignorez point que le Roi » & Tiſſaphernes ont fait arrêter tous ceux » d'entre nous qu'ils ont pu, & il eſt évi- » dent qu'ils ont deſſein de faire périr, s'ils » le peuvent, le reſte par des voies inſidieu- » ſes. Il faut donc, à mon avis, tout entre- » prendre, non-ſeulement pour ne point » tomber au pouvoir des Barbares, mais » encore pour les ſoumettre au nôtre. Sa- » chez, vous tous qui êtes ici en grand » nombre, que vous avez la plus belle oc- » caſion. Tous les ſoldats ont les yeux ſur » vous. S'ils vous voient abattus, ils per- » dront courage ; mais ſi montrant vous- » même de la réſolution contre les enne- » mis, vous les exhortez à faire leur devoir, » ils vous ſuivront & tâcheront de vous » imiter. Il eſt ſans doute juſte que vous » ayez auſſi quelqu'avantage ſur eux ; car » vous êtes leurs Généraux, leurs Chefs (5),

(5) Τάξις eſt une compagnie de cent hommes ;

» leurs Capitaines : & de même qu'en » temps de paix, vous aviez plus de part » qu'eux aux richesses & aux honneurs, » de même actuellement que nous sommes en guerre, vous devez les surpasser en courage, dans les conseils (6), » & même, s'il le faut, dans les fatigues. » La premiere chose, à mon avis, qu'il » faut faire à présent, est d'établir des Généraux & des Capitaines en la place de » ceux qui ont péri, & par-là vous rendrez » un service essentiel à l'armée. Sans chefs, » on ne peut, en aucune occasion, pour le » le dire en peu de mots, rien faire de

---

ταξίαρχος est leur Capitaine. Le λόχος est de cinquante hommes, en y comprenant le λοχαγὸς, ou leur Chef. Il y avoit quatre λόχοι dans le τάξις, suivant les Auteurs qui ont écrit sur la Tactique; mais le λόχος n'étoit alors que de vingt-quatre hommes, sans y comprendre son Commandant. Cela a varié en différents temps.

(6) Le sens que j'ai donné aux verbes προβουλεύειν & προπονεῖν, me paroît justifié par διαφέρειν & ἐπλεονεκτεῖτε, qui se trouvent quelques lignes plus haut.

» grand & d'utile, & fur-tout moins en
» guerre qu'en toute autre circonftance. La
» difcipline eft le falut des armées, tandis
» que le défaut de difcipline en a déjà
» beaucoup perdu. Lorfque vous aurez élu
» les Commandans néceffaires, il fera, je
» crois, très à propos d'affembler les fol-
» dats & de ranimer leur courage: car
» vous avez fans doute obfervé, ainfi que
» moi, avec quel abattement ils fe font
» rendus à leurs quartiers, avec quel dé-
» couragement ils ont monté la garde;
» tant qu'ils feront en cette difpofition,
» je ne vois pas quel fervice l'on peut
» attendre d'eux, foit le jour, foit la
» nuit. Si l'on détournoit leurs penfées
» d'un avenir affligeant, & qu'au lieu de
» les occuper feulement de la défenfe, on
» leur fît auffi envifager l'attaque, ils n'en
» feroient que plus courageux. Vous favez
» que ce n'eft ni la multitude, ni la force
» qui donnent la victoire, & que rare-
» ment les ennemis foutiennent le choc
» de ceux qui, mettant leur confiance dans

» les Dieux, attaquent avec vigueur. J'ai re-
» marqué aussi que ceux qui, dans la guer-
» re tâchent, à quelque prix que ce soit,
» de conserver leur vie, la perdent com-
» munément par leur lâcheté, d'une façon
» honteuse; tandis que ceux qui sont per-
» suadés que la mort est inévitable & com-
» mune à tous les hommes, & qui ne son-
» gent qu'à mourir avec honneur, parvien-
» nent souvent à un âge avancé, & n'en
» vivent que plus heureux le reste de leurs
» jours. Convaincus de ces maximes, il
» nous importe, dans la conjoncture criti-
» que où nous nous trouvons, de nous con-
» duire nous-mêmes avec courage, & de
» ranimer celui du reste de l'armée.» Ayant
ainsi parlé, il se tut.

VIII. Chirisophe prit après lui la pa-
role: « Je ne vous connoissois point aupa-
» ravant, Xénophon; j'avois seulement
» oui dire que vous étiez Athénien. J'ap-
» prouve vos discours & vos actions, &
» je voudrois que la plupart des Grecs vous
» ressemblassent: il en résulteroit un bien

» général. Mais vous, qui manquez de » chefs, allez en choisir sans différer ; vo- » tre choix fait, rendez-vous avec eux au » centre du camp ; convoquons ensuite » le reste de l'armée : que le Héraut Tol- » mides ne s'éloigne pas de nous. » En finissant ces mots, il se leva, afin qu'on exécutât sans délai ce qui étoit nécessaire. On procéda ensuite à l'élection des Généraux : on choisit Timasion de Dardanus en la place de Cléarque, Xanthicles d'Achaïe en celle de Socrates, Cléanor d'Orchomene au lieu d'Agasias d'Arcadie, Philesius d'Achaïe en la place de Ménon, & Xénophon d'Athenes en celle de Proxene.

IX. Aussi-tôt que l'élection fut faite, & le jour étant près de paroître, les Chefs se rendirent au centre du camp, & ayant commencé par poser des gardes avancées, ils convoquerent les soldats. Lorsqu'ils furent tous assemblés, Chirisophe de Lacédémone se leva d'abord & parla en ces termes : « Soldats, la perte que nous ve- » nons de faire de Généraux, de Capitai-

» nes & de Soldats de mérite, rend notre
» situation d'autant plus fâcheuse, que
» nous sommes trahis par Ariée & par
» ses troupes, qui étoient auparavant nos
» alliés. Cependant il faut en sortir en
» braves gens, & au lieu de nous décou-
» rager, il faut tâcher de nous sauver, s'il
» est possible, par une glorieuse victoire;
» sinon, mourons du moins avec hon-
» neur, plutôt que de tomber vifs au pou-
» voir des ennemis. Nous éprouverions sans
» doute alors les traitements que je prie
» les Dieux de réserver à nos ennemis. »

X. Cléanor d'Orchomene se leva ensuite. « Soldats, vous êtes témoins du par-
» jure & de l'impiété du Roi, ainsi que
» de la perfidie de Tissaphernes, qui nous
» a dit qu'il demeuroit dans le voisinage
» de la Grece, & qu'il n'avoit rien de plus
» à cœur que de nous y ramener sains &
» saufs. Cet homme, qui avoit promis
» avec serments de remplir cet accord, &
» qui nous en avoit lui-même donné sa
» foi, nous a trahis, & lui-même il a fait

» arrêter nos Généraux. Il a admis Cléar-
» que à sa table, & sans respect pour Jupi-
» ter Hospitalier, il s'est servi de cet arti-
» fice pour tromper nos Généraux, & les
» faire ensuite périr. Ariée, que nous avons
» voulu placer sur le trône, avec qui nous
» avons contracté des engagements mu-
» tuels de ne nous jamais trahir, cet Ariée,
» dis-je, sans craindre les Dieux, sans
» respecter la mémoire de Cyrus dont il
» avoit été particulierement honoré, passe
» actuellement du côté de ses plus grands
» ennemis, & tâche de nous perdre, nous
» qui étions les amis de ce Prince. Puissent
» les Dieux punir ces parjures! Témoins de
» cette conduite, non-seulement il est
» nécessaire de ne plus se laisser tromper
» par eux; mais encore de combattre avec
» toute la bravoure possible, & de se sou-
» mettre à tout ce qu'il plaira aux Dieux
» d'ordonner. »

XI. Xénophon se leva ensuite. Son habit de guerre & son armure (7), étoient

(7) D'Ablancourt prétend qu'il ne s'agit point

les plus beaux qu'il eut pu se procurer ; car il croyoit que si les Dieux lui donnoient la victoire, les plus riches ornements convenoient au vainqueur, & que s'il devoit périr, il feroit bien d'en mourir revêtu, après s'être cru digne de les porter. Il commença son discours en ces termes : « Cléanor vous » a parlé du parjure & de la perfidie des » Barbares, & je pense que vous en avez » aussi connoissance. S'il étoit question dans » nos délibérations de nous reconcilier avec » eux, la vue de ce qu'ont souffert nos » Généraux, qui, se fiant à leur foi, se sont

ici des armes. Mais Elien, qui entendoit certainement mieux le Grec que lui, a pris cet endroit en ce sens. Voici le passage de cet Auteur de l'excellente traduction de M. Dacier, de l'Académie des Belles-Lettres. « Xénophon, naturellement curieux » de toutes les choses qui méritent d'être recherchées, étoit, sur-tout, jaloux d'avoir de belles » armes, &c. Cet Auteur ajoute, que Xénophon » avoit un bouclier d'Argos, une cuirasse d'Athe- » nes, un casque travaillé en Béotie, & un cheval » d'Epidaure. » Elien, Histoires Diverf. Livre III. chap. XXIV. pag. 132.

» mis en leur pouvoir, feroit bien capa-
» ble de nous décourager : mais fi nous
» nous propofons de nous venger, avec les
» armes, des maux qu'ils nous ont faits, &
» de leur faire déformais la guerre fous tou-
» tes fortes de formes, nous avons, avec
» l'aide des Dieux, l'efpoir le mieux fondé
» de retourner fains & faufs, & d'une ma-
» niere honorable. » En ce moment quelqu'un étant venu à éternuer (8), les foldats adorerent tous à la fois le Dieu. Xénophon continua : « Soldats, puifque, tandis que
» nous parlions de retourner fains & faufs,
» Jupiter Sauveur nous a envoyés un pré-
» fage, je penfe que nous devons faire vœu
» de facrifier à ce Dieu, au premier pays
» ami où nous arriverons, en action de
» grace de ce qu'il nous aura confervés, &
» promettre de faire auffi aux autres Dieux

(8) L'éternuement étoit chez les Anciens un augure favorable ou défavorable, fuivant les occurrences. Xénophon fait voir de quelle maniere on doit ici l'interpréter.

» des sacrifices selon nos facultés. Quiconque, ajouta-t-il, est de cet avis, qu'il » leve la main. » Tout le monde leva la main. On fit ensuite le vœu, & l'on chanta l'hymne en l'honneur du Dieu. Lorsqu'on eut réglé ce qui regardoit le service des Dieux, il reprit la parole :

XII. « Je disois que nous avions de » grandes espérances de retourner avec » gloire dans notre patrie. Premierement, » nous avons ponctuellement observé les » serments dont nous avions pris à témoins » les Dieux ; tandis que les ennemis se » sont parjurés & qu'ils ont rompu la paix » en violant leur foi. Il est donc naturel de » penser qu'une telle conduite doit attirer » sur eux la colere des Dieux, & nous mé- » riter leur protection, eux qui peuvent » soudain humilier les Grands, quand ils » le jugent à propos, & sauver facilement » les foibles, même au milieu des dangers. » Mais, pour vous convaincre qu'il est » pour vous de la plus grande conséquence » d'être braves, & que les Dieux tirent

» des plus grands périls ceux qui le font, » je vais vous rappeller les dangers qu'ont » courus nos ancêtres. Quand les Perses (9) » vinrent avec une armée prodigieuse pour » détruire Athenes, les Athéniens oserent » résister, & les vainquirent. Ils avoient fait » vœu de sacrifier à Diane autant de che- » vres qu'ils tueroient d'ennemis; mais » n'ayant pu en trouver un assez grand » nombre, il fut décidé qu'on en immo- » leroit cinq cents tous les ans, & ce sacri- » fice s'observe encore. Lorsque dans la » suite Xerxès vint en Grece avec une ar- » mée innombrable, ce fut alors que nos » ayeux vainquirent les ancêtres de ces » hommes-ci par terre & par mer. Les tro- » phées, élevés en cette occasion, subsis- » tent encore à présent, & sont des mo- » numents de nos victoires; mais le plus » grand est la liberté des villes où vous » êtes nés, & où vous avez reçu votre

(9) Il s'agit de la journée de Marathon. Voyez mes notes sur Hérodote.

» éducation ; car vous ne reconnoiſſez au-
» cun homme pour maître, & n'adorez
» que les Dieux. Tels ont été vos ancêtres.
» Je ne vous reprocherai point de les avoir
» déshonorés, puiſqu'avec l'aide des Dieux
» vous avez vaincu en bataille rangée les
» deſcendants (10) de ces mêmes hommes,
» quoiqu'ils vous fuſſent de beaucoup ſu-
» périeurs en nombre. Vous combattiez
» alors avec valeur pour placer Cyrus ſur
» le trône, & maintenant qu'il eſt queſ-
» tion de votre ſalut, il vous faut mon-
» trer encore plus de courage & d'ardeur.
» Vous devez même avoir à préſent plus
» de confiance en vos propres forces que
» par le paſſé. Vous ne connoiſſiez point
» alors les ennemis que vous aviez en tête,
» & malgré leur multitude, vous avez oſé
» les attaquer avec ce courage que vous

(10) D'Ablancourt dit : *Vous avez vaincu les deſcendants de Xerxès.* Il faut que la poſtérité de ce Prince ait été bien nombreuſe, ſi toute l'armée d'Artaxerxès tiroit de lui ſon origine. Ceci eſt un échantillon de l'abſurdité de cette traduction.

» avez hérité de vos ayeux; mais mainte-
» nant que vous en avez fait l'épreuve,
» & que vous favez que malgré la fupé-
» riorité de leur nombre, ils n'ont pas
» l'affurance de foutenir votre choc, qu'eft-
» il encore befoin de les craindre? ne
» croyez pas que ce foit un défavantage
» pour vous d'être abandonnés des foldats
» de Cyrus, qui combattoient auparavant
» de votre côté. Ils font encore plus lâches
» que ceux que nous avons vaincus. Ils ont
» fui de leur côté en nous quittant. Il vaut
» mieux voir parmi nos ennemis, qu'avec
» nous, ceux qui font les premiers à fuir.
» Si quelqu'un fe laiffe décourager, parce-
» que nous n'avons point de cavalerie &
» que l'ennemi en a une nombreufe, qu'il
» confidere que dix mille chevaux ne font
» que dix mille hommes. Perfonne dans
» une bataille n'a encore péri de la mor-
» fure d'un cheval ou d'un coup de pied.
» Ce font les hommes qui décident du
» fort des batailles. Bien plus, la terre eft
» pour nous un foutien plus folide que ne

» le ſont leurs chevaux pour eux. Suſpen-
» dus ſur leur monture, ils ont non-ſeule-
» ment peur de nous, mais encore de tom-
» ber; & nous, fermes ſur nos pieds, nous
» portons à ceux qui nous approchent, des
» coups plus forts & mieux aſſurés. La ca-
» valerie n'a ſur nous qu'un ſeul avantage,
» c'eſt de fuir avec plus de ſûreté. Si, pleins
» de confiance dans les batailles, nous ſom-
» mes cependant affligés de ce que Tiſſa-
» phernes ne ſera plus notre conducteur,
» & de ce que le Roi ne nous fournira plus
» de vivres, conſidérons lequel nous eſt
» le plus avantageux de n'avoir plus pour
» guide ce Satrape, qui nous trahiſſoit évi-
» demment, ou d'en avoir qui recevront
» nos ordres, & qui ſauront que leur vie
» répondra de leurs fautes: conſidérons
» auſſi s'il nous eſt plus avantageux d'a-
» cheter au marché à petites meſures pour
» beaucoup d'argent, ce que nous ne ſom-
» mes plus en état de faire, que de n'avoir
» d'autre meſure que notre volonté, ſi
» nous remportons la victoire. Si, con-

» vaincus que toutes ces choses sont pour
» le mieux, vous croyez impossible de pas-
» ser les rivieres, & qu'on vous a étrange-
» ment trompés en vous en faisant traver-
» ser quelques-unes, voyez si la conduite
» des Barbares n'est pas en cela même bien
» insensée. On ne peut passer les fleuves
» à une grande distance de leurs sources;
» mais si on les remonte, ils deviennent
» guéables, & l'on ne se mouille pas mê-
» me le genou. Si les rivieres nous refu-
» soient le passage, & s'il ne se présentoit
» point de guides pour nous conduire, il
» ne faudroit pas même, en ce cas, nous
» laisser décourager. Nous savons que les
» Mysiens, que personne ne croira plus
» braves que nous, habitent, dans les états
» du Roi, & malgré lui, beaucoup de vil-
» les grandes & riches. Il en est de même,
» comme vous le savez, des Pisidiens; &
» nous avons vu nous-mêmes les Lycao-
» niens jouir du produit de ses terres, après
» s'être rendus maîtres des lieux forts qui
» dominent les plaines. Je ne voudrois

» point alors montrer un desir si marqué de
» retourner dans notre patrie, mais nous
» disposer comme si nous voulions nous fi-
» xer en ces lieux. Car je suis bien assuré que
» le Roi donneroit aux Mysiens beaucoup
» de guides, & qu'il leur accorderoit beau-
» coup d'ôtages pour la sûreté de leur dé-
» part, & que même on applaniroit la
» route pour eux, s'ils vouloient la faire
» sur des chariots, & je suis persuadé qu'il
» feroit avec beaucoup de plaisir la même
» chose pour nous, s'il nous voyoit dans
» la disposition de rester ici. Mais je crain-
» drois qu'après avoir une fois appris à
» goûter la douceur de l'oisiveté & de l'a-
» bondance, nous ne voulussions plus re-
» tourner, & que la beauté des femmes
» & des filles des Medes & des Perses, ne
» nous fît oublier, tels que ceux qui man-
» gerent (11) du lotos, notre patrie. Il me
» semble donc juste & raisonnable de tâ-

(11) Ce trait est emprunté de l'Odyssée d'Homere, Liv. IX. vers 88.

» cher d'abord de retourner dans le ſein » de nos familles, & de montrer aux Grecs » qu'ils vivent dans une pauvreté volon- » taire, puiſqu'il eſt en leur pouvoir d'en- » richir ceux de leurs compatriotes qui » ſont ſans biens, en les tranſportant ici. » Car tous ces avantages appartiennent cer- » tainement aux vainqueurs. Mais voyons » maintenant comment nous pourrons mar- » cher avec le plus de ſécurité, & combat- » tre avec le plus d'avantage, s'il eſt néceſ- » ſaire de le faire. Premierement, conti- » nua-t-il, je penſe qu'il nous faut brû- » ler toutes les voitures, afin de n'en » être point l'eſclave (12), & de pouvoir » aller par-tout où l'exigera le bien de » l'armée. Il nous faudra enſuite brûler » nos tentes; elles ſont embarraſſantes à » porter, & ne nous ſont d'aucune uti- » lité pour les combats, ou pour nous pro- » curer des proviſions. Débarraſſons-nous » auſſi du ſuperflu de notre bagage, & ne

(12) Je lis ici ἡμῖν στρατηγῇ au lieu de ἡμῶν στρατηγῇ.

» réservons que les choses utiles à la guer-
» re, ou à notre nourriture, afin de com-
» battre en plus grand nombre, & d'em-
» ployer le moins d'hommes possible à
» porter le bagage. Car les vaincus, vous
» le savez, n'ont rien qui soit à eux, & si
» nous sommes victorieux, nous devons
» regarder les ennemis comme autant d'es-
» claves qui porteront notre bagage. Il me
» reste maintenant à parler de ce qui est,
» à mon avis, de la plus grande impor-
» tance. Vous voyez que les ennemis mê-
» mes n'ont pas osé recommencer les hos-
» tilités avant que d'avoir arrêté nos Géné-
» raux, persuadés que tandis que nous
» avions des Chefs, & que nous leur obéis-
» sions, nous étions en état de les vaincre.
» Mais ils croyoient en les arrêtant (13)
» que l'anarchie & le défaut de discipline
» nous rendroient d'une conquête facile.
» Il est donc nécessaire que nos Généraux

(13) Je lis λαβόντες avec le Manuscrit B de la Bibliotheque du Roi.

» actuels montrent plus de vigilance que » les précédents, & que les soldats soient » encore plus exacts observateurs de la dis- » cipline, & plus obéissants à leurs Chefs » qu'ils ne l'ont été par le passé. Si vous » réglez que tout homme qui se trouvera » présent aidera le Général à châtier qui- » conque désobéira, ce sera le moyen le » plus efficace de frustrer les desseins des » ennemis. Car, à compter de ce jour, ils » trouveront dix mille (14) Cléarques au » lieu d'un seul, qui ne souffriront point » que personne néglige son devoir. Mais » il est temps de finir, & sans doute que » les ennemis ne tarderont pas à paroître. » Si vous approuvez une partie de ce que » je viens de vous dire, ratifiez-la sur le » champ, afin de l'exécuter. Mais si quel- » qu'un a quelque chose de mieux à pro-

(14) Μύριοι, avec l'accent sur la premiere sylla-be, signifie *dix mille*, dans un sens déterminé; μυρίοι, avec l'accent sur la seconde, dix mille dans un sens indéfini, de même que *sexcenti* chez les Latins.

» poser, qu'il le fasse, quand même il ne » seroit qu'un simple soldat; il s'agit du » salut commun, & tous y ont intérêt. »

XIII. Chirisophe parla ensuite: « S'il » est nécessaire d'ajouter quelque chose au » discours de Xénophon, il faut se hâter. » Mais à présent nous n'avons rien de » mieux à faire que de ratifier ce qu'il » vient de proposer. Quiconque est de cet » avis, qu'il leve la main. » Tous la leverent. Xénophon se leva de nouveau, & dit: « Écoutez, soldats, quelles sont les cho» ses auxquelles vous devez vous attendre. » Il est évident qu'il nous faut aller à un » lieu où nous puissions nous fournir de » vivres. Je suis bien informé qu'il y a de » beaux villages à vingt stades au plus de » notre camp; je ne serois point surpris, » qu'à l'exemple de ces chiens lâches qui » courent après les passants, & les mordent » s'ils le peuvent, & s'enfuient dès qu'on » les poursuit, l'ennemi nous suivît, lors» que nous nous mettrons en marche. Elle » sera sans doute plus sûre, si nous ran-

» geons nos troupes pesamment armées en » bataillon quarré. Cette disposition assu- » rera le bagage, & la multitude qui l'ac- » compagne. Si nous nommons à présent » ceux qui doivent commander le front, » les flancs & la queue, nous n'aurons pas » besoin de délibérer à l'approche de l'en- » nemi, & nous serons prêts à exécuter » sur le champ ce qui aura été résolu. Si un » autre a quelque chose de mieux à propo- » ser (15), qu'on l'adopte ; sinon que Chi- » risophe commande le front, puisqu'il est » Lacédémonien (16); que les plus âgés par- » mi les Généraux prennent soin des flancs; » Timasion & moi, qui sommes les plus » jeunes, nous nous tiendrons à présent » à la queue. Quand nous aurons fait l'es-

(15) Il y a dans le Grec : *qu'on fasse autrement.*

(16) Toute la Grece reconnoissoit alors l'Empire de Lacédémone, & Athenes avoit été elle-même subjuguée. Xénophon propose toujours par cette raison les Lacédémoniens pour la premiere place, de crainte d'exciter des jalousies, qui auroient causé la perte de l'armée.

» ſai de cette diſpoſition, nous conſidére-
» rons, ſelon les occurrences, ce qu'il y
» aura de mieux à faire. Si l'on voit quel-
» que choſe de mieux, qu'on le propoſe. »
Perſonne ne l'ayant contredit, il ajouta :
« Que ceux qui ſont de cet avis levent la
» main. » Le décret paſſa. « Maintenant,
» continua-t-il, il faut partir & exécuter
» ce qui a été réſolu. Quiconque ſouhaite
» de revoir ſes parents, qu'il ſe reſſouvien-
» ne de combattre avec courage ; c'en eſt
» le ſeul moyen, quiconque aime la vie,
» qu'il tâche de vaincre ; car le vainqueur
» donne la mort, & le vaincu la reçoit. Si
» quelqu'un parmi vous deſire des richeſ-
» ſes, qu'il faſſe ſes efforts pour rempor-
» ter la victoire ; car non-ſeulement on
» conſerve par-là ſon bien, mais on s'em-
» pare encore de celui des vaincus. »

XIV. Ce diſcours fini, tout le monde ſe leva & alla brûler les voitures & les tentes. Quant au ſurplus du bagage, on le donna à ceux qui en avoient beſoin, & l'on jetta le reſte au feu. Cela fait, ils pri-

rent leur repas. Pendant qu'ils dînoient, Mithridates arriva avec environ trente chevaux, & ayant fait prier les Généraux de se rendre à un lieu d'où il pût se faire entendre, il leur dit : « Grecs, j'étois atta-
» ché à Cyrus, comme vous le savez, &
» & j'ai pour vous de l'amitié. Je suis ici
» dans de continuelles appréhensions. Si je
» vous voyois prendre un parti salutaire,
» je viendrois vous trouver avec toute ma
» suite. Apprenez-moi donc quelles sont
» vos résolutions. Je suis votre ami, & je
» desire de marcher avec vous. » Les Généraux ayant délibéré entre eux, répondirent, Chirisophe portant la parole : « Nous
» avons résolu, si l'on nous permet de re-
» tourner dans notre patrie, de traverser
» le pays, avec le moins de dommage qu'il
» nous sera possible, & si l'on s'oppose à
» notre marche, de nous ouvrir un passage
» les armes à la main. » Alors Mithridates tâcha de nous montrer qu'il nous étoit impossible de retourner avec sûreté sans le consentement du Roi. Cela le rendit suf-

pect; d'ailleurs, on remarqua en sa compagnie un homme attaché à Tissaphernes, pour veiller à sa conduite. Il fut ensuite décidé par les Généraux, que désormais on feroit la guerre sans admettre personne de la part des ennemis (17), tant qu'on seroit dans leur pays, parceque dans leurs entrevues ils débauchoient les soldats; Nicarque d'Arcadie, l'un des Capitaines, passa cette nuit de leur côté avec environ vingt hommes.

XV. Les soldats ayant pris après cela leur repas & passé le fleuve Zabatus (18), ils marcherent en ordre de bataille, les bêtes de somme au centre avec ceux qui les accompagnoient. On n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin, que parut de nouveau Mithridates avec deux cents chevaux

(17) Πόλεμος ἀκήρυκτος, est une guerre acharnée, où l'on n'admet point de Hérauts pour traiter de paix ou de treve; ce qui fait voir le peu de justesse de la remarque d'Ablancourt, qui s'imaginoit que c'étoit une guerre qu'on faisoit sans la déclarer.

(18) Voyez ci-dessus, Liv. II. §. XIX, note 47.

& quatre cents archers & frondeurs très-lestes. Il venoit au-devant des Grecs, comme leur ami ; mais quand il fut près d'eux, soudain la cavalerie & les gens de pied tirerent leurs fleches, les frondeurs lancerent des pierres ; quelques-uns de nos soldats furent blessés, & notre arriere-garde souffrit, sans pouvoir faire aucun mal aux ennemis. Car les archers de Crete ne tiroient pas si loin que les Perses ; & d'ailleurs, comme ils étoient armés à la légere, ils se tenoient au milieu (19) des troupes pesamment armées. Ceux qui lançoient des javelots ne pouvoient aussi atteindre les frondeurs ennemis. Là-dessus Xénophon résolut de poursuivre ces troupes, & l'exécuta aussi-tôt avec les Hoplites & les Peltastes de l'arriere-garde. Mais ils ne

(19) Κατεκέκλωντο n'est pas Grec. On lit dans le Manuscrit A de la Bibliotheque du Roi, κατεκέκληντο, d'où je fais κατεκέκλειντο. Xénophon se sert un peu plus bas de la même expression, pag. 184, lign. 5, κατέκλεισαν αὐτοὺς εἴσω τῶν ὅπλων ; ce qui prouve la justesse de ma correction.

purent les atteindre, parcequ'ils n'avoient point de cavalerie, & que nos gens de pied ne pouvoient pas, dans un court eſpace, joindre ceux de l'ennemi qui prenoient la fuite de loin. Car on n'oſoit pas s'écarter beaucoup du gros de l'armée. Les cavaliers Barbares tiroient en arriere, & les bleſſoient même en fuyant, & autant les Grecs s'étoient avancés en les pourſuivant, autant falloit-il faire du chemin en ſe battant en retraite. Ainſi, l'on ne fit pas plus de vingt-cinq ſtades en toute cette journée, & ſur les trois heures on arriva aux villages. Les troupes furent de nouveau découragées. Chiriſophe & les plus âgés des Généraux blâmerent Xénophon de s'être éloigné de la phalange pour pourſuivre les ennemis, & de s'être expoſé lui-même, ſans pouvoir leur faire le moindre mal.

XVI. Xénophon convint qu'ils avoient raiſon de le blâmer, & que l'événement les juſtifioit. « Mais, dit-il, j'ai été forcé » de les pourſuivre, parceque je voyois » qu'en nous tenant tranquilles, les enne-

» mis nous faisoient beaucoup de mal, sans
» que nous puſſions le leur rendre. Lorſque
» nous nous ſommes mis après eux, nous
» avons reconnu la vérité de ce que vous
» dites; car nous ne pouvions pas plus leur
» nuire qu'auparavant, & notre retraite eſt
» devenue très-difficile. Mais graces ſoient
» aux Dieux, de ce qu'ils ne ſont pas venu
» nous attaquer avec de plus grandes for-
» ces, & de ce qu'en nous cauſant une perte
» légere, ils nous ont inſtruit de ce qui
» nous manquoit. Leurs archers & leurs
» frondeurs tirent plus loin que les Crétois,
» & ceux qui lancent le javelot ne peuvent
» les atteindre. Si nous les pourſuivons,
» nous ne pouvons nous éloigner beau-
» coup du reſte de l'armée; & dans un
» court eſpace nos gens de pied, quelque
» légers qu'on puiſſe les ſuppoſer, ne ſau-
» ront approcher les leurs d'aſſez près pour
» les atteindre de leurs fleches. Si nous vou-
» lons empêcher les ennemis de nous in-
» commoder dans notre marche, il faut au
» plutôt ſe pourvoir de frondeurs & de ca-

» valerie. J'apprends qu'il y a dans notre » armée des Rhodiens, dont la plupart » ſont très-habiles à ſe ſervir de la fronde, » & que leurs frondes portent deux fois » auſſi loin que celles des Perſes, parceque » ceux-ci ſe ſervent de trop groſſes pierres. » D'ailleurs, les Rhodiens font auſſi uſage » de balles de plomb. Si nous nous infor- » mions de ceux qui ont des frondes, ſi » nous leur en payions la valeur, ſi nous » donnions de l'argent à ceux qui vou- » droient en faire d'autres, & qu'en même » temps nous accordaſſions quelques pri- » vileges à ceux qui s'enrolleroient volon- » tairement parmi les frondeurs, peut-être » s'en préſenteroit-il de propres à ce ſer- » vice. Je vois auſſi des chevaux dans l'ar- » mée, quelques-uns m'appartiennent, » d'autres ont été laiſſés par Cléarque, ſans » en compter un grand nombre enlevés à » l'ennemi; qui ſervent à porter les baga- » ges. Si nous choiſiſſions les meilleurs pour » en former de la cavalerie, donnant en » leur place, aux propriétaires, des bêtes de

» somme, peut-être incommoderoient-ils » aussi l'ennemi dans sa suite. » Cette résolution prise, cette même nuit on eut deux cents frondeurs, & le jour suivant cinquante chevaux (20) approuvés, & autant de cavaliers, à qui l'on donna un habillement de peau avec un corselet, & l'on mit à leur tête Lycius d'Athenes, fils de Polystratus.

XVII. On séjourna un jour en ces lieux, & le lendemain on en partit plutôt qu'à l'ordinaire. Il falloit passer un ravin, & l'on craignoit d'être attaqué au passage. Lorsqu'on l'eut passé, Mithridates parut avec mille chevaux & quatre mille archers & frondeurs, que Tissaphernes lui avoit accordés sur la promesse qu'il lui avoit faite de lui livrer les Grecs avec ces troupes. Il les méprisoit, parceque dans la derniere action il n'avoit reçu aucun échec, quoi-

(20) Si l'on veut savoir quelles qualités devoient avoir les chevaux qu'approuvoit le Général de la cavalerie chez les Athéniens, on peut consulter Xénophon *de Re Equestri.*

qu'il

qu'il eût peu de forces, & parcequ'il s'imaginoit nous avoir fait beaucoup de mal. Les Grecs avoient paſſé le ravin, & n'en étoient éloignés que de huit ſtades, lorſque Mithridates le paſſa avec les troupes qu'il commandoit. On avoit donné ordre à un certain nombre de Peltaſtes & d'Hoplites, d'aller aux ennemis, & à la cavalerie de les pourſuivre hardiment, en les aſſurant qu'on enverroit après eux un nombre ſuffiſant de troupes pour les ſoutenir. Mithridates les ayant atteints, & ſes archers & ſes frondeurs étant déjà à la portée du trait, la trompette ſonna. Incontinent, ceux qui en avoient reçu l'ordre, coururent les attaquer, & la cavalerie les chargea en même temps. Les Perſes ne ſoutinrent point le choc, & s'enfuirent vers le ravin. Les Barbares perdirent dans cette déroute beaucoup d'infanterie, & on leur prit dix-huit cavaliers dans le ravin. Les Grecs mirent d'eux-mêmes en pieces les cadavres de ceux qu'ils avoient tués, afin d'inſpirer plus de terreur aux ennemis.

XVIII. Les Perſes ſe retirerent après cet échec, & les Grecs ayant marché le reſte du jour ſans être inquiétés, arriverent ſur les bords du Tigre (21) à Lariſſe, ville grande, mais déſerte. Les Medes en étoient anciennement les maîtres. Le mur avoit deux paraſanges de tour, & vingt-cinq pieds de largeur, ſur cent de hauteur. Il étoit de briques, mais le bas étoit de pierre juſqu'à vingt pieds de hauteur. Le Roi (22)

(21) Bochart remarque très-judicieuſement que les Grecs ne s'étant établis en ce pays qu'après la conquête d'Alexandre, il ne pouvoit y avoir de ville du nom de *Lariſſe.* Il conjecture que cette ville étoit Reſen, dont parle Moïſe. (Gen. x. ℣. 12.) Bochart ſuppoſe que lorſque les Grecs demanderent aux gens du pays de quelle ville c'étoient-là les ruines, ils leur avoient répondu *Lareſen*, c'eſt-à-dire, *de Reſen.* Il eſt aiſé de concevoir que les Grecs, voulant adoucir ce mot, ſuivant leur uſage, le changerent en *Lariſſa.*

(22) Xénophon avoit dit, dans ſon Inſtitution de Cyrus, que ce Prince étoit monté paiſiblement ſur le trône de Médie, après la mort de Cyaxares, ſon oncle. Mais ce paſſage prouve que cet Auteur

de Perſe l'ayant aſſiégée dans le temps que les Perſes enleverent l'Empire aux Medes, il ne put en aucune maniere la prendre. Mais le ſoleil ayant diſparu, comme s'il ſe fût enveloppé d'un nuage (23),

---

regardoit lui-même cet ouvrage plutôt comme un Roman que comme une véritable hiſtoire. Si en effet Cyrus avoit ſuccédé tranquillement à Cyaxares, il n'auroit pas eu beſoin d'aſſiéger cette place, & Xénophon n'auroit pas ajouté, que ce fut dans le temps que les Perſes enleverent l'Empire aux Medes.

(23) Ce paſſage eſt corrompu. On lit ἥλιος δὲ νεφέλην προκαλύψας ἠφανίσε. M. Hutchinſon, qui n'approuve point avec raiſon cette leçon, lui ſubſtitue : ἥλιον δὲ νεφέλη προκαλύψασα ἠφάνισε, qu'il traduit : un nuage ayant caché le ſoleil, obſcurcit la ville ; en ſous-entendant ταύτην πόλιν. Comme c'eſt la choſe la plus ordinaire que de voir le ſoleil ſe couvrir de nuages, on ne conçoit pas que les habitants de cette ville aient perdu courage en voyant le ſoleil ſe cacher derriere un nuage. Cette conjecture n'eſt pas heureuſe. A l'égard de d'Ablancourt, il ſuppoſe les habitants aux abois, quoique Xénophon diſe expreſſément le contraire ; mais s'il les a réduits à la derniere extrémité, il les tire habilement d'affaire,

les habitants perdirent courage, & elle fut prise de la sorte. Près de cette ville étoit une pyramide de pierre, haute de deux cents pieds. Chaque côté de sa base avoit cent pieds de longueur. Grand nombre de Barbares s'y étoient réfugiés des villages voisins.

XIX. A six parasanges de cette ville

à la faveur d'un brouillard épais qu'il amene fort à propos sur la scene. Quant à moi, je pense qu'il s'agit ici d'une éclipse de soleil. Dans un temps où les connoissances étoient très-bornées & peu communes, & où la superstition populaire, qui regardoit le soleil comme un Dieu, faisoit craindre aux Savants de s'énoncer d'une maniere trop claire, on s'exprimoit d'une maniere énigmatique, & qui ne prêtoit point le flanc aux Sycophantes. Hérodote dit ἀντὶ ἡμέρης νὺξ ἐγένετο. VII. §. XXXVII. συνήνειϰε . . . τὴν ἡμέρην νύϰτα γενέσθαι. I. §. LXXIV. νὺξ ἡ ἡμέρη ἐγένετο. I. §. CIII. Je pense donc que Xénophon a écrit : ἥλιος δὲ ὡς νεφέλῃ προϰαλύψας ἠφάνισε, &c. En sous-entendant ἑαυτόν. Ce changement est léger, & je crois qu'on peut se contenter de cette conjecture, jusqu'à ce que quelque Manuscrit nous donne la vraie leçon. Dans ceux du Roi il y a ἥλιος δὲ νεφέλῃ προϰαλύψας ἠφανίσε.

étoit un grand château (24) abandonné, où l'on arriva en un jour. Il étoit proche de la ville de Mespila, anciennement occupée par les Medes. La base du mur étoit d'une pierre (25) polie & pleine de coquillages, & avoit cinquante pieds d'épaisseur & autant de hauteur. Sur cette base s'élevoit un mur de briques de cinquante pieds de large

(24) D'Ablancourt passe cela; mais il avertit dans sa note qu'il y a dans le Grec, un mur, & il remarque que cela ne fait aucun sens. J'admire l'étendue de ses connoissances en Grec.

(25) Les Anciens entendoient communément par pierre polie, du marbre. Mais qu'est-ce que du marbre plein de coquillages. Thévenot dit (*Recueil de ses Voyages*) qu'aux Indes on enduit les murailles avec un crépi de chaux vive, éteinte dans du lait, & broyée avec du sucre. On polit ensuite ce mortier avec une agate, & on le rend aussi uni & aussi luisant qu'un miroir. Cette pierre polie ne seroit-elle point un mortier de chaux pure, ou de marbre, auquel on auroit donné le poli. Vitruve, parlant de la composition des enduits que l'on faisoit de plusieurs couches de mortier de sable, & ensuite de mortier fait avec de la chaux de craie, ou avec du marbre en poudre, qu'on polissoit, dit:

ſur cent de haut, dont le tour étoit de ſix paraſanges. On dit que Média, femme du Roi, ſe réfugia en cette ville, quand les Perſes conquirent l'Empire des Medes. Le Roi de Perſe ne put s'en rendre maître, ni par force, ni avec la longueur du temps; mais Jupiter (26) ayant frappé les habitants de terreur, elle fut priſe.

XX. De-là on fit quatre paraſanges en une journée, pendant laquelle Tiſſaphernes parut, avec ſa cavalerie, les troupes que lui avoit données le Roi, celles d'Orontas qui avoit épouſé la fille du Roi, les Barbares qui avoient ſuivi Cyrus à ſon expédition, & l'armée que le frere du Roi avoit amenée au ſecours de ce Prince. Toutes ces forces réunies faiſoient une armée

---

Arenâ dirigatur, poſtea aut cretâ, aut marmore poliatur. Mais voyez l'excellent Ouvrage de M. de la Faye, dont j'ai tiré cette note. Il eſt intitulé: *Recherches ſur la préparation que les Romains donnoient à la chaux, &c.*

(26) Heſychius explique Εμβρόντητος par παραπεπληγμένος τὴν διάνοιαν, μαινόμενος.

très-confidérable. Quand il fut proche, il plaça quelques-uns de fes bataillons contre notre arriere-garde, quelques-autres contre les flancs, mais il n'ofa point nous attaquer, & ne voulut point courir les rifques d'un combat. Cependant il ordonna à fes gens de trait de fe fervir de l'arc & de la fronde. Les frondeurs Rhodiens difpofés par intervalles, & les archers (27) Crétois ayant fait leur décharge, fans perdre un feul coup, ce qui n'eût point été facile, quand même on l'auroit voulu, Tiffaphernes fe retira promptement hors de la portée des traits, ainfi que les autres (28) divifions. Le refte du jour, les Grecs conti-

(27) Il y a dans le Grec, Σκυθοτοξόται. Les Scythes avoient la réputation d'exceller à tirer de l'arc. Voyez Hérodote, (Liv. I. §. LXXIII.) Les Athéniens foudoyoient des Scythes, τριακοσίους Σκύθας τοξότας ἐπριάμεθα. Nous foudoyâmes trois cents archers Scythes. (*Æfch. de Falsâ Legat. p. 51. lin. 19.*) De-là fans doute le terme de Σκυθοτοξότης, pour indiquer un excellent archer en général.

(28) Il faut, je crois, lire καὶ αἱ ἄλλαι τάξεις, &c. L'article a été omis.

nuerent leur route, & furent ſuivis de l'ennemi, qui n'oſa point cependant renouveller cette ſorte d'eſcarmouche; car les frondes des Rhodiens portoient plus loin que celles des Perſes, & même que les fleches de la plupart de leurs archers. Comme les arcs des Perſes ſont très-grands, leurs fleches étoient très-utiles aux Crétois. On les ramaſſoit, & ils continuoient à s'en ſervir, s'exerçant à les tirer d'un lieu élevé, afin qu'elles portaſſent plus loin. D'ailleurs, on trouva dans les villages beaucoup de cordes (29) d'arcs, & du plomb, dont on fit uſage pour les frondes.

XXI. Ce jour, lorſque les Grecs eurent établi leur camp dans les villages, les Barbares, qui avoient eu du deſſous dans l'eſcarmouche précédente, ſe retirerent. Les Grecs ſéjournerent le lendemain dans ces villages, & y ayant trouvé beaucoup de bled, ils firent leurs proviſions. Le jour d'après ils firent route à travers une plaine,

(29) Ces cordes étoient de nerfs de bœuf.

ſuivis de Tiſſaphernes qui les harceloit de loin. On reconnut en cette occaſion qu'un quarré (30) équilatéral n'étoit point une diſpoſition convenable à une armée ſuivie de l'ennemi. Car les aîles venant à ſe rapprocher lorſqu'on rencontre un chemin étroit, un défilé entre deux montagnes, ou un pont, il faut néceſſairement que les Hoplites s'écraſent, & marchent avec difficulté, preſſés & en déſordre; ce qui les empêche de rendre aucun ſervice. Lorſque les aîles viennent de nouveau à s'étendre, les ſoldats, qui étoient auparavant forcés hors de leurs rangs, ſe ſéparent l'un de l'autre, & laiſſent par conſéquent un vuide au centre; ce qui décourage ceux à qui cela arrive, quand ils ont l'ennemi en queue. D'ailleurs, lorſqu'il ſe rencontre un pont, ou quelqu'autre défilé, chacun s'empreſſant de paſſer le premier & de prévenir ſon camarade, on donne à l'ennemi une

(30) Xénophon ajoute : ἰσόπλευρον, parceque πλαίσιον ſignifie par lui-même un quarré long.

belle occaſion de les attaquer. Ce défaut reconnu, les Généraux formerent ſix compagnies de cent hommes chacune, qu'ils ſoudiviſerent en corps de cinquante & de vingt-cinq hommes, y compris les Officiers. Quand on étoit en marche, ſi on reſſerroit les aîles, les Capitaines de ces compagnies ſe tenoient derriere, & ne portoient point le trouble dans les bataillons, marchant à une certaine diſtance des aîles. Quand les côtés du quarré venoient à s'étendre, ils rempliſſoient le vuide avec les compagnies de cent hommes, ſi l'ouverture étoit étroite; avec celles de cinquante, ſi elle étoit plus grande; enfin, avec celles de vingt-cinq hommes, ſi elle étoit très-grande (31). De cette maniere le centre

(31) Ce paſſage eſt un des plus difficiles qu'il y ait dans notre Auteur. Les Commentateurs, ou n'ont pas ſenti la difficulté, ou ne pouvant la réſoudre, ont jugé à propos de la paſſer ſous ſilence. D'Ablancourt a coupé à ſa maniere le nœud gordien. La diſpoſition de ces compagnies paroît au premier coup d'œil contraire au bon ſens. Car ſi le

étoit toujours garni. Ainsi, lorsqu'on rencontroit sur sa route un défilé, ou un pont, il n'y avoit point de confusion ; les Capitaines passoient à leur tour, & si en quelque occasion on avoit besoin d'un détachement de la phalange, il étoit toujours prêt. On fit quatre marches en cette disposition.

---

vuide est petit, il faut, à ce qu'il semble, le remplir avec les compagnies de vingt-cinq hommes ; s'il est plus grand, avec celles de cinquante hommes ; & enfin, s'il est très-grand, avec celles de cent hommes. J'avoue que j'aurois été très-flatté de me voir autorisé par les Manuscrits à faire cette transposition ; mais comme ils s'accordent tous en ce point avec les éditions, voici, après y avoir bien réfléchi, la maniere dont j'imagine qu'on peut résoudre cette difficulté, sans changer le texte.

Supposons que le bataillon quarré a passé un défilé, & que les soldats courent aux aîles pour reprendre leurs rangs ; il doit y avoir un vuide au centre. Les Capitaines des compagnies, qui marchoient à la queue, remplissoient ce vuide, s'il étoit petit, avec leurs six compagnies de cent hommes chacune, vingt-cinq hommes de front sur vingt-quatre de hauteur ; si l'ouverture étoit plus grande, on la

XXII. Le cinquieme jour les Grecs apperçurent dans leur marche un palais & plusieurs villages à l'entour. Il falloit, pour s'y rendre, passer des collines élevées, qui commençoient à la montagne, au pied de laquelle étoit un village (32). Les Grecs les virent avec plaisir, & cela étoit naturel, les forces des ennemis consistant en cavalerie. Lorsqu'au sortir de la plaine, ils eurent monté sur la premiere colline, & qu'ils en furent descendus pour gravir la suivante, les Barbares parurent, & on les força, à coups

remplissoit avec les compagnies de cinquante hommes chacune, cinquante de front sur douze de profondeur; & si elle étoit très-grande, on y plaçoit les compagnies de vingt-cinq hommes chacune, cent de front sur six de hauteur.

C'est aux Militaires instruits à juger de mon explication. Quoi qu'il en soit, on ne peut disconvenir que Xénophon ne se soit exprimé d'une maniere obscure, du moins pour nous.

(32) C'étoit le village où les Grecs vouloient se rendre. D'Ablancourt en a fait le lieu où on étoit campé. Cela est absurde. On n'y étoit point campé, mais on alloit pour y camper. Si on ne fait point

de fouet (33), de faire pleuvoir sur nous d'un lieu élevé une grêle de dards, de pierres & de fleches. Ils blesserent beaucoup de monde & eurent l'avantage sur les troupes légeres, qui furent obligées de se mettre à couvert au milieu des Hoplites (34). Ainsi,

attention à la différence que Xénophon fait entre γήλοφος & ὄρος, on n'entendra jamais les dix ou douze premieres lignes de la page 184. Edition de Henri Estienne, 1581.

(33) Cet usage, qui faisoit partie de la discipline militaire des Perses, prouve le caractere servile de ce peuple, nullement sensible à l'honneur. On trouve le même usage dans Hérodote, (Liv. VII. §. XXI.) On fait creuser aux troupes un canal à coups de fouet. (§ LVI.) On leur fait traverser l'Hellespont à coups de fouet. (§. CIII.) Καὶ ἴοιεν ἀναγκαζόμενοι μάστιγι ἐς πλέονας ἐόντες. *Et contraints à coups de fouet, ils marchoient, quoiqu'en petit nombre, contre des troupes plus nombreuses.* (§. CCXXIII.) Ὄπισθε γὰρ οἱ ἡγεμόνες τῶν τελέων ἔχοντες μάστιγας, ἐῤῥάπιζον πάντα ἄνδρα. *Les Officiers postés derriere les rangs le fouet à la main frappoient les soldats.* D'Ablancourt à jugé à propos de passer sous silence cette coutume, qui est cependant très-intéressante pour s'instruire des mœurs d'une nation.

(34) C'étoit le bataillon quarré.

les frondeurs & les archers, mêlés avec ceux (35) qui avoient ſoin du bagage, furent cette journée entiérement inutiles. Les Grecs, ſe voyant preſſés de la ſorte, tâcherent de pourſuivre l'ennemi; mais comme ils étoient peſamment armés, ils eurent bien de la peine à parvenir au ſommet de la colline, & l'ennemi fit une prompte retraite. La même choſe leur arriva, lorſqu'ils allerent rejoindre le reſte (36) de

(35) Ὄχλος, par oppoſition aux troupes, ſignifie *les valets de l'armée*, ceux qui ſont chargés du ſoin du bagage, les vivandiers, &c. Voyez ci-deſſus, §. XIII.

(36) Leunclavius & M. Hutchinſon croient que τὸ ἄλλο στράτευμα, eſt l'armée des Barbares. Ils ſe trompent aſſurément. Les Grecs avoient envoyé un détachement de leurs ſoldats peſamment armés, pour chaſſer les ennemis de la colline. Cela fait, ce détachement retourna joindre le gros de l'armée, & fut attaqué dans ſa retraite. Xénophon s'eſt ſervi de la même expreſſion, §. XV. Τὸ ἄλλο στράτευμα, ne ſignifie point l'autre armée, mais le reſte de l'armé: ἄλλος avec l'article a toujours cette ſignification.

l'armée. Ils trouverent la même difficulté à passer la seconde colline. Ils résolurent par cette raison de ne point faire descendre les troupes pesamment armées de la troisieme colline, qu'ils n'eussent envoyé du flanc droit les troupes légeres, sur la montagne qui commandoit les ennemis. Quand elles l'eurent gagnée, l'ennemi ne nous inquiéta plus en descendant, de crainte d'être coupé, & d'être attaqué des deux côtés. Nous marchâmes de cette maniere le reste du jour, les uns suivant le chemin des collines, les autres prenant par la montagne, jusqu'à ce qu'on arrivât aux villages. Quand on y fut, on établit huit Médecins (37), parcequ'il y avoit beaucoup de blessés.

XXIII. On séjourna trois jours en ce lieu à cause des blessés, & parcequ'on y

(37) Les Médecins faisoient anciennement les fonctions de Chirurgiens; les deux professions n'étant point séparées. Tous les Médecins, dont il est parlé dans Homere, n'avoient d'autre fonction que de panser les blessés.

trouva quantité de provisions qu'on y avoit rassemblées pour le Satrape de la province; de la farine de froment, du vin, & beaucoup d'orge pour les chevaux. Le quatrieme jour on descendit dans la plaine. Tissaphernes y ayant atteint les Grecs avec ses troupes, les força de camper au premier village qu'ils rencontrerent, & de ne plus marcher en combattant; car ils avoient beaucoup de monde hors d'état de combattre, les uns, parcequ'ils étoient blessés, quelques autres, parcequ'ils portoient les blessés, & d'autres enfin, parcequ'ils étoient chargés des armes de ceux-ci. Mais lorsqu'ils furent cantonnés, les Barbares s'étant avancés vers le village pour tenter une escarmouche, les Grecs eurent sur eux un grand avantage, & l'on trouva une grande différence entre faire une sortie pour repousser une attaque, & résister en marchant aux efforts de l'ennemi. Sur les trois heures après midi, les Perses crurent qu'il étoit temps de se retirer, parcequ'ils campoient toujours à soixante stades au moins des

Grecs, de crainte d'en être attaqués pendant la nuit; les armées des Perses étant alors sujettes à de grands inconvénients. Car leur chevaux sont liés, & la plupart du temps ils ont les pieds dans des entraves, pour les empêcher de s'en aller. S'il survient une alarme, il faut placer la housse (38) sur le cheval, le brider, & mettre son corselet, avant que de monter: toutes choses difficiles à exécuter la nuit, sur-tout, dans un moment de tumulte & de confusion. Ils campoient toujours, par cette raison, à une grande distance des Grecs.

---

(38) Les Anciens ne connoissoient point les selles, & cependant M. d'Ablancourt en donne aux Perses. Σάγη est une housse qu'on mettoit sur les chevaux. Les Latins l'appelloient *sagum*, & quelquefois *stratum*. Pline le Naturaliste en attribue l'invention, ainsi que celle du frein, à Péléthronius, Roi des Lapithes. Mais voyez la note du Pere Hardouin, (Hist. Nat. *Lib. VII. cap. LVI. Tom. I. pag.* 416.) sur la colonne Trajane à Rome, on voit des chevaux avec ces sortes de housses.

XXIV. Lorſque ceux-ci s'apperçurent que les Barbares avoient deſſein de ſe retirer, & que l'ordre en étoit donné, les Chefs firent crier par le Héraut, à portée d'être entendu de l'ennemi, qu'on ſe tînt prêt à marcher. Là-deſſus les Barbares différerent quelque temps leur retraite. Mais au déclin du jour, ils partirent, croyant qu'il étoit dangereux de marcher, & de ſe rendre au camp la nuit. Lorſque les Grecs furent aſſurés de leur retraite, ils décamperent auſſi, & firent environ ſoixante ſtades. Les deux armées ſe trouverent alors à une ſi grande diſtance l'une de l'autre, que l'ennemi ne parut ni le lendemain, ni même le jour d'après. Mais le quatrieme jour, les Barbares, ayant gagné de l'avance ſur les Grecs pendant la nuit, s'emparerent d'une hauteur qui dominoit le chemin par où les Grecs devoient paſſer, & qui étoit celui qui conduiſoit à la plaine. Cette hauteur étoit le ſommet d'une montagne. Chiriſophe, voyant ce ſommet occupé par les ennemis qui l'avoient prévenu, mande

Xénophon de la queue, avec ordre de prendre avec lui les troupes légeres, & de les amener au front. Mais Xénophon voyant Tiſſaphernes paroître avec toute ſon armée, va trouver Chiriſophe au galop, ſans lui mener ces troupes. Pourquoi me mandez-vous, lui dit-il ? Vous pouvez le voir, lui répondit Chiriſophe. L'ennemi nous a prévenus, il occupe la hauteur qui commande la deſcente, & l'on ne peut paſſer ſi on ne l'en chaſſe. Mais pourquoi n'avez-vous pas amené les troupes légeres ? Xénophon répondit qu'il n'avoit pas cru devoir laiſſer l'arriere-garde ſans défenſe en préſence des ennemis. Cependant, ajouta-t-il, voici le moment de prendre un parti & de ſonger à leur faire quitter ce poſte (39). Alors Xénophon appercevant que du ſommet de la montagne qui dominoit l'armée Grecque, il y avoit un chemin qui conduiſoit à la hauteur occupée par les enne-

(39) C'eſt la hauteur qui dominoit le chemin par où les Grecs devoient paſſer.

mis, il dit à Chirisophe : « Nous n'avons » rien de mieux à faire que de gagner en » diligence ce sommet. Si nous nous en » rendons maîtres, l'ennemi ne pourra se » maintenir sur celui qui commande le » chemin (40). Restez ici avec l'armée, si » vous le jugez à propos, & moi je m'y » rendrai, ou si vous aimez mieux y aller, » je resterai ici. » Je vous laisse le choix, répondit Chirisophe. Là-dessus Xénophon répliqua qu'étant le plus jeune, il préféroit de marcher; mais qu'il le prioit de lui donner quelques troupes du front, parcequ'il seroit trop long de tirer un détachement de la queue. Chirisophe lui donna les troupes légeres du front de l'armée, & Xénophon prit aussi avec lui celles qui étoient enfermées dans le bataillon quarré. Indépendamment de ces troupes, Chirisophe le fit suivre par les trois cents hommes (41)

(40) C'est le chemin par où l'armée devoit descendre dans la plaine.

(41) C'est ici la seule occasion où Xénophon parle de ce corps de trois cents hommes d'élite.

d'élite qui l'accompagnoient lui-même au front de la bataille.

XXV. Ce détachement marcha avec toute la diligence possible. Aussi-tôt que les ennemis, qui étoient sur la hauteur, le virent aller du côté du sommet, ils y coururent aussi à l'envi l'un de l'autre pour prévenir les Grecs. L'armée Grecque jettoit de grands cris pour encourager les leurs, & celle de Tissaphernes en faisoit

---

Chirisophe étoit Lacédémonien, & suivoit les usages de son pays. Les Rois de Lacédémone étoient, en campagne, gardés par trois cents cavaliers d'élite. Voyez Thucydides, (Liv. v. §. LXXII.) Hérodote ne leur en donne que cent (Liv. VI. §. LVI.) mais il peut se faire qu'il y ait faute au texte. Les Spartiates voulant honorer Thémistocles, le firent reconduire par ces trois cents cavaliers d'élite. (Hérodote, Liv. VIII. §. CXXIV.) Je croirois que Chirisophe avoit, à l'exemple des Rois de Lacédémone, établi pour sa garde ce corps de trois cents hommes, qui étoient gens de pied, parcequ'il n'y avoit pas assez de cavalerie parmi les Grecs. Voy. mes notes sur Hérodote, aux endroits ci-dessus cités.

autant de son côté, & dans la même vue. Xénophon à cheval, sur le flanc de ses troupes, les animoit de la voix. « Soldats, » leur disoit-il, songez que ce combat va » décider de votre retour en Grece, qu'il » s'agit de revoir vos enfants & vos fem- » mes : encore un peu de fatigue, & nous » marcherons dans la suite sans aucune » opposition. Les choses ne sont point éga- » les, lui dit Sotéridas de Sicyone ; vous » êtes à cheval, & mon bouclier me fati- » gue beaucoup. » Xénophon saute aussi-tôt en bas de son cheval, le pousse hors du rang, & lui arrachant son bouclier, se met à marcher le plus vîte qu'il put. Sa cuirasse, propre à la cavalerie, l'incommodoit beaucoup. Cependant il exhortoit la tête d'avancer, & la queue, qui suivoit avec peine, de le joindre. Les soldats maltraiterent Sotéridas de paroles, & l'obligerent, à force de coups, (42) à descendre & à reprendre son bou-

---

(42) *Παίουσι καὶ βάλλουσι.* Le premier mot se dit des coups qu'on donne de près, soit avec le main,

clier. Xénophon remonta ſur le champ à cheval, & s'en ſervit tant que le chemin fut praticable. Mais quand il ceſſa de l'être, il le quitta, marcha en hâte à pied, & l'on parvint enfin ſur le ſommet de la montagne avant les ennemis.

XXVI. Alors les Barbares tournerent le dos, & s'enfuyant chacun comme il put, laiſſerent les Grecs en poſſeſſion du ſommet de la montagne. Tiſſaphernes & Ariée ſe détournerent avec leurs troupes, & prirent un autre chemin. Chiriſophe deſcendit dans la plaine avec les ſiennes, & campa dans un village, où l'on trouva des proviſions en abondance. Il y avoit auſſi dans cette plaine beaucoup d'autres villages fort riches, le long du Tigre. Sur les trois heures après midi, l'ennemi parut tout-à-coup dans la plaine, & tailla en pieces quelques Grecs qui s'étoient écartés pour piller. On prit pluſieurs troupeaux de bétail, tandis

ſoit avec quelque arme; le ſecond, de coups que l'on porte, ſoit avec des pierres, ſoit avec des armes qu'on lance.

que les gens de la campagne étoient occupés à les faire paſſer de l'autre côté du fleuve. Tiſſaphernes eſſaya de mettre le feu aux villages avec ſon armée. A cette vue quelques Grecs furent découragés, dans la crainte de manquer de vivres, ſi les Perſes venoient à les brûler. Chiriſophe étoit de retour avec ſes troupes, après avoir ſecouru les Grecs épars, & Xénophon deſcendu dans la plaine, parcouroit les rangs, dans le temps que les autres revenoient du ſecours. « Vous voyez, Grecs, » leur dit celui-ci, que les ennemis regardent » déjà ce pays comme à nous. Car ils ſtipulerent dans le traité, que nous ne brûlerions pas le pays appartenant au Roi, & » maintenant ils y mettent le feu eux-mêmes, comme s'il n'étoit plus à eux. Mais » par-tout où ils laiſſeront des proviſions » pour eux-mêmes, ils nous y verront » aller. Chiriſophe, ajouta-t-il, je ſuis » d'avis de défendre ce pays, comme s'il » nous appartenoit, contre ceux qui en » font le dégât. Et moi, répliqua Chiriſophe

» phe (43), je suis d'un avis contraire. Brû-
» lons-le aussi nous-mêmes, le dégât en
» cessera beaucoup plutôt. »

XXVII. Quand les soldats furent arrivés à leurs tentes (44), ils s'occuperent du soin des vivres, tandis que les Généraux & les Capitaines assemblés se trouvoient dans une grande perplexité. D'un côté étoient des montagnes excessivement élevées, & de l'autre un fleuve si profond, qu'on n'appercevoit pas seulement au-dessus de l'eau le bout des piques avec lesquelles on le sondoit. En cette extrémité, un Rhodien se présenta : « Je ferai passer, » leur dit-il, l'armée, quatre mille hom-

(43) D'Ablancourt a ajouté, *en colere*, & dit dans sa note que c'est pour l'éclaircissement. Mais ce mot, au lieu d'éclaircir notre Auteur, va directement contre sa pensée. Chirisophe n'est nullement en colere.

(44) On a vu ci-dessus, §. XIV. les Grecs brûler leurs tentes. Cependant il est question ici de tentes. Je pense que les Grecs en avoient alors beaucoup trop, & qu'ils ne brûlerent que celles qui étoient superflues.

» mes à la fois, si vous voulez me fournir
» les choses dont j'ai besoin, & me don-
» ner un talent de récompense ». Interrogé
sur ce qu'il falloit, il dit : « J'aurai besoin
» de deux mille peaux. Je vois (45) ici beau-
» coup de moutons, de chevres, de bœufs,
» & d'ânes ; on les écorchera, & leurs
» peaux soufflées nous feront aisément paf-
» ser la riviere. J'aurai aussi besoin des san-
» gles des bêtes de somme pour attacher
» les peaux l'une avec l'autre. On laissera
» pendre des pierres dans l'eau, qui tien-
» dront lieu d'ancres ; on liera les peaux
» par les deux extrémités, & quand elles
» seront sur l'eau, on les couvrira de fas-
» cines & de terre par-dessus. Vous allez
» voir sur le champ que vous ne pouvez
» enfoncer. Chaque peau portera deux
» hommes, & les fascines & la terre les
» empêcheront de glisser. »

(45) Ταῦτα ne fait aucun sens. Muret le change en ἐνταῦθα, & je l'ai suivi dans ma traduction. Ταῦτα est omis dans le Manuscrit B de la Bibliotheque du Roi, & il est entiérement inutile.

XXVIII. Cette invention parut ingénieuse aux Généraux, mais impossible dans l'exécution, parcequ'il y avoit beaucoup de cavalerie(46) qui se seroit opposée à leur passage, & qui n'auroit pas manqué de rompre les mesures de ceux qui l'auroient voulu tenter les premiers. Le lendemain l'armée retourna sur ses pas, c'est-à-dire, par le chemin qui mene à Babylone (47), & vint à des villages qui n'avoient point été brûlés, après avoir mis le feu à ceux qu'elle quittoit. La cavalerie ennemie n'alla point à eux, & se contenta, dans son étonne-

(46) Ce passage m'a embarrassé. Cette cavalerie étoit-elle au-delà du fleuve ou en-deça ? Il n'est pas fait mention qu'il y en eût au-delà. Je crois qu il s'agit de celle de Tissaphernes, qui n'auroit pas manqué de tomber sur ceux qui auroient tenté le passage sur ces peaux ; & c'est le sens que j'ai suivi.

(47) Je me suis écarté ici du Traducteur Latin, qui fait prendre aux Grecs une route contraire à celle qui conduisoit à Babylone ; quoique quelques lignes plus bas les prisonniers disent positivement que la route qu'on avoit suivie menoit à cette ville.

ment, de les regarder, ne sachant de quel côté ils tourneroient, & quelle étoit leur intention. Ici, tandis que les soldats étoient occupés du soin des provisions, les Généraux & les Capitaines s'assemblerent de nouveau, & s'étant fait amener les prisonniers, ils leur firent des questions sur tous les pays (48) dont on étoit entouré. Les prisonniers leur apprirent qu'il y avoit au midi un chemin qui conduisoit à Babylone & en Médie, & qui étoit celui par où ils étoient venus; que vers l'Orient il y en avoit un autre qui alloit à Suses & à Ecbatanes, où l'on dit que le Roi passe l'été & le printemps; qu'à l'Occident, de l'autre côté du fleuve, il y en avoit un

(48) Les Généraux ne vouloient point être pénétrés par les prisonniers, & que ceux-ci se doutassent du pays où ils avoient dessein d'aller. Pour leur donner le change, ils leur font des questions sur toutes les provinces qui étoient autour d'eux. D'Ablancourt a traduit : *pour savoir d'eux l'état du pays.* Mais on n'avoit pas besoin de connoître l'état du pays.

troisieme qui menoit en Lydie & en Ionie, & que celui qui étoit au Septentrion, conduisoit à travers les montagnes occupées par les Carduques (49), peuple belliqueux, qui n'étoit point sujet du Roi. Ils ajouterent, que le Roi étant un jour entré dans leur pays avec une armée de cent vingt mille hommes, il n'en étoit pas revenu un seul, à cause de la difficulté des lieux; mais que lorsque ces peuples étoient en paix avec le

(49) Ces peuples, connus dans la suite sous le nom de *Parthes*, (*Strab. Lib. XVI.*) *p.* 747. *B.*) délivrerent leur pays de la domination des Arsacides, & devinrent la terreur des Romains.

Je crois que Plutarque confond ces peuples, (*in Artoxerxe, pag.* 1023. *D.*) avec les Cadusiens, lorsqu'il nous dit qu'Artoxerxès marcha contre ceux-ci à la tête de trois cents mille hommes & de dix mille chevaux, & que son armée auroit probablement péri de faim, si Tiribaze n'eut pas engagé leurs Rois à faire la paix avec les Perses, en leur inspirant de la défiance l'un pour l'autre. Le récit de Xénophon semble au moins donner lieu à ce soupçon. Quoi qu'il en soit, ces peuples s'appellent actuellement *Curdes*, & leur pays le *Curdistan*.

Satrape qui commandoit dans la plaine, il y avoit alors un commerce réciproque entre les deux nations.

XXIX. Là-dessus les Généraux firent mettre à part les prisonniers qui avoient connoissance de chaque pays, sans découvrir quelle route ils avoient dessein de prendre. Cependant ils avoient jugé nécessaire de traverser les montagnes des Carduques, parceque les prisonniers leur avoient appris qu'au sortir de ces montagnes, ils entreroient en Arménie, pays vaste & fertile, dont Orontas étoit Gouverneur, & que de-là ils pourroient se rendre facilement par-tout où ils voudroient. On sacrifia ensuite, afin de pouvoir choisir le temps propre au départ; (car l'on craignoit que les Carduques ne s'emparassent des hauteurs) & l'on recommanda aux soldats de prendre leur repas, de tenir le bagage prêt, & d'aller tous reposer, pour partir au premier ordre.





L'EXPÉDITION DE CYRUS DANS L'ASIE SUPÉRIEURE, ET LA RETRAITE DES DIX MILLE.

LIVRE QUATRIEME.

I. Nous avons raconté dans les Livres précédents ce qui arriva à l'armée, tant avant la bataille qu'après, pendant la paix conclue entre le Roi & les Grecs, qui avoient servi sous Cyrus, & de quelle maniere cette paix ayant été violée par le Roi & Tissaphernes, les troupes furent harcelées dans leur marche par les Perses qui les suivoient.

II. Quand (1) on fut arrivé sur les bords

(1) Il y a dans les Manuscrits B & C du Roi une lacune, depuis & compris ces mots : ἐπεὶ δὲ

du Tigre, qu'il étoit absolument impossible de traverser à cause de sa profondeur & de sa largeur, sans appercevoir aucune route, les montagnes escarpées des Carduques aboutissant au fleuve, les Généraux résolurent de passer ces montagnes. Ils avoient appris des prisonniers, qu'après les avoir franchies, ils pourroient traverser, s'ils le vouloient, le Tigre à sa source en Arménie, ou tourner autour s'ils l'aimoient mieux. On disoit aussi que la source de l'Euphrate n'étoit pas éloignée de celle de ce fleuve, & cela étoit vrai (2). Comme ils vouloient empêcher les ennemis d'être ins-

ἀφίκοντο ἔνθα ὁ μὲν Τίγρης, jusqu'à ceux-ci, exclusivement : ἡνίκα δ' ἦν ἀμφὶ τὴν τελευταίαν φυλακήν.

(2) Il y a dans le texte : Καὶ ἔστιν οὕτω στενόν. Henri Estienne lisoit : Καὶ ἔστιν οὗ τὸ στενόν. *Il y a des endroits où l'intervalle est étroit.* Leunclavius corrigeoit καὶ ἔστιν ὅπου τι στενόν, ce qui revient au même. Pour moi, je supprime στενόν, & je lis καὶ ἔστιν οὕτως : le *sigma*, joint à l'article suivant τὴν, ainsi, στὴν a engagé un Copiste, qui s'est cru plus habile que les autres, à écrire στενόν. Mais peut-être faut-il écrire καὶ ἔστιν οὕτως ἔχον. Voyez Abresch, *Dilucidat. Thucydid*, pag. 640.

truits du dessein qu'ils avoient de pénétrer dans leur pays, & les prévenir avant que ceux-ci se fussent emparés des hauteurs, ils l'exécuterent de la maniere suivante. Vers le temps de la derniere veille (3), & losqu'il restoit assez de nuit pour traverser la plaine pendant l'obscurité, on décampa au signal donné, & l'on arriva à la montagne à la pointe du jour. Chirisophe marchoit à la tête de l'armée avec ses propres

(3) C'étoit la troisieme. L'usage de partager la nuit en trois parties est très-ancien chez les Grecs. On le trouve établi dès le temps d'Homere :

παρῴχηκεν δὲ πλέων νὺξ
τῶν δύο μοιράων, τριτάτη δ' ἔτι μοῖρα λέλειπται.

Les deux tiers de la nuit sont passés, il n'en reste plus que la troisieme partie. (*Iliade*, Livre x. vers 252.) Sur quoi Eustathe fait cette remarque dans son Commentaire, Tom. II. p. 802. lin. 11. Il faut savoir que le Poëte en distribuant la nuit en trois parties, veut faire entendre que les Anciens la partageoient en trois veilles. Les Romains la divisoient en quatre. Si d'Ablancourt eut fait attention à cela, il n'auroit point attribué aux Grecs un usage qui n'appartenoit qu'aux Romains.

troupes & toute l'infanterie légere, & Xénophon le suivoit avec les Hoplites de l'arriere-garde, sans aucune troupe légere, parcequ'il ne paroissoit point à craindre que l'ennemi les prît en queue, tandis qu'on graviroit la montagne. Chirisophe gagna le sommet avant que d'être apperçu des Carduques, & marchant ensuite en avant, toujours suivi de la partie de l'armée qui avoit franchi les hauteurs, il parvint aux villages qui étoient dans les vallons & les enfoncements des montagnes.

III. Les Carduques abandonnerent alors leurs habitations, & se sauverent sur les montagnes avec leurs femmes & leurs enfants. Les Grecs trouverent dans les maisons des vivres en abondance, toutes sortes d'ustensiles de cuivre qu'ils s'abstinrent de piller, & même ils ne poursuivirent pas les habitants. On se flattoit en les épargnant, qu'étant ennemis du Roi, on les engageroit à les laisser passer comme amis à travers leur pays. Mais la nécessité força de prendre toutes les provisions qu'on

rencontra. Les Carduques n'eurent aucun égard aux invitations qu'on leur fit, & loin de donner aucun témoignage d'amitié, comme l'arriere-garde descendoit du haut des montagnes dans les villages, qu'il faisoit déjà nuit, parceque le chemin étant étroit, on avoit employé toute la journée à monter & à descendre, ceux d'entr'eux qui étoient alors rassemblés, attaquerent les traineurs, en tuerent quelques-uns, & en blesserent d'autres à coups de pierres & de fleches. Ils n'étoient encore qu'en petit nombre, l'armée Grecque étant venue chez eux à l'improviste; autrement une grande partie de l'armée auroit couru risque de périr. On passa de cette maniere la nuit dans les villages; les Carduques allumerent des feux tout à l'entour sur les montagnes, & des deux côtés on s'observa.

IV. Les Généraux & les Capitaines s'étant assemblés au point du jour, résolurent de marcher seulement avec les chevaux de bagage qui étoient forts & nécessaires, de laisser le reste, & de renvoyer tous les pri-

sonniers qu'ils avoient faits depuis peu. Le grand nombre de prisonniers & de chevaux de bagage retardoit la marche de l'armée, & beaucoup de soldats, chargés d'en prendre soin, devenoient inutiles au combat. D'ailleurs, il falloit pour tant de monde le double de provisions, & avoir l'embarras de les porter. Ce parti pris, on fit publier l'ordre de le mettre à exécution.

V. Les troupes étant parties après le repas, les Généraux se placerent dans un passage étroit. S'ils s'appercevoient que des soldats eussent conservé quelque chose contre leurs ordres, ils le leur enlevoient. Les soldats obéirent, excepté quelques-uns qui retinrent secretement de beaux garçons & de belles femmes dont ils étoient amoureux. Ils marcherent ce jour, de la sorte, tantôt combattant & tantôt se reposant. Le lendemain il y eut un grand orage; cependant il fallut continuer sa route, parceque les vivres manquoient. Chirisophe conduisoit l'avant-garde & Xénophon l'arriere-garde. Les ennemis

profiterent du peu de largeur des chemins pour les attaquer avec vigueur, & s'étant approchés, ils firent voler sur les Grecs une grêle de pierres & de traits. On étoit obligé d'aller lentement, parceque tantôt on poursuivoit l'ennemi & que tantôt on se retiroit, & que Xénophon faisoit souvent faire halte à l'armée, lorsqu'il se trouvoit pressé par l'ennemi. Chirisophe s'arrêtoit, dès que l'ordre en étoit donné. Mais il y eut une occasion où, au lieu de s'arrêter, il marcha plus vîte que de coutume, commandant à ses troupes de le suivre. Il parut par-là qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire; mais on n'avoit pas le temps de lui envoyer demander la cause de cette précipitation. L'arriere-garde doubla le pas pour le suivre, de maniere que sa marche avoit plutôt l'air d'une fuite que celle d'une armée qui fait route. Nous perdîmes en cette occasion deux braves hommes, Cléonyme de Lacédémone qui fut blessé au côté par une fleche qui traversa son bouclier & son habit de peau,

& Basias d'Arcadie qui eut la tête percée de part en part d'une fleche. Quand on fut arrivé au lieu où l'on avoit dessein de camper, Xénophon alla sur le champ & dans l'état où il étoit, trouver Chirisophe, le blâma de n'avoir point fait halte, & de l'avoir forcé de combattre en fuyant. « Nous » avons perdu, dit-il, deux hommes va- » leureux & de mérite, sans pouvoir en- » lever leurs corps (4), ni leur donner la » sépulture. Jettez les yeux, répondit Chi- » risophe, sur ces montagnes; les passages » en sont impraticables. Voyez-vous ce » chemin ? il n'y a que celui-là, & encore » est-il bien escarpé; d'ailleurs, il est occu- » pé par une multitude d'hommes qui le

(4) Ce soin des morts & de la sépulture tenoit à la religion. On le remarque dans tous les écrits des Anciens. La négligence de ce devoir étoit punie avec sévérité, & donna occasion aux délateurs, dont Athenes ne manqua jamais, d'accuser les Généraux qui avoient gagné la bataille navale des Arginuses, de n'avoir point enlevé les corps morts après l'action, & ce peuple, ingrat & superstitieux, eut la barbarie de les condamner à mort.

» défendent. Voilà les raisons qui m'ont » fait précipiter ma marche, & si je ne » vous ai point attendu, c'est que je vou- » lois prévenir l'ennemi, si cela étoit pos- » sible, & me rendre maître du passage; » nos guides m'assurent qu'il n'y a point » d'autre route. Xénophon répliqua : J'ai » deux hommes que j'ai enlevés dans le » temps que les ennemis nous incommo- » doient le plus. Je leur ai tendu une em- » bûche, ce qui nous a donné occasion » de respirer; nous en avons tué quelques- » uns, & nous avons desiré faire quelques » prisonniers, dans la vue d'avoir des gui- » des instruits du local. »

VI. S'étant fait amener sur le champ les prisonniers, on leur demanda à chacun en particulier, s'ils connoissoient un autre che- min que celui qu'on voyoit. L'un d'eux, quoique menacé de la torture, répondit qu'il n'en savoit point d'autre. Comme on ne put en rien tirer qui fût utile à l'armée, on l'égorgea à la vue de son compagnon. Celui-ci répondit que cet homme avoit

prétendu n'avoir aucune connoissance d'un autre chemin, parcequ'il avoit une fille mariée à un homme qui demeuroit de ce côté-là ; mais qu'il nous conduiroit lui-même par une route où les bêtes de somme pourroient aussi aller. Étant ensuite interrogé s'il n'y avoit pas sur cette route quelque passage difficile, il répondit qu'elle seroit impraticable, si l'on ne s'assuroit d'avance d'une certaine hauteur. Là-dessus, on jugea à propos d'assembler les Capitaines, les troupes légeres & quelques Hoplites, afin de les instruire de l'état actuel des affaires, & de leur demander s'il n'y en avoit point parmi eux qui voulussent donner en cette occasion des preuves de leur courage, & marcher volontairement à cette entreprise. Il s'en présenta deux de l'infanterie pesamment armée, Aristonyme de Méthydrium (5) & Agasias de Stymphale, tous deux Arcadiens. Mais Callimaque de Parrhasia, Arcadien, eut à ce sujet une contestation

(5) Ville d'Arcadie.

avec Agasias. Celui-ci dit qu'il y marcheroit avec des volontaires qu'il tireroit de toute l'armée. Car je suis bien sûr, ajouta-t-il, de me faire suivre d'un grand nombre de jeunes soldats. On demanda ensuite aux troupes légeres & à leurs Officiers, si quelqu'un d'entr'eux voudroit les accompagner. Aussi-tôt se présenta Aristeas de Chio, qui, en de semblables occasions, avoit souvent rendu des services importants à l'armée.

VII. Comme il étoit alors trois heures après midi, on leur ordonna de partir après avoir pris de la nourriture, & on leur remit le guide lié. On convint avec eux que s'ils se rendoient maîtres de la hauteur, ils s'y maintiendroient toute la nuit, qu'au point du jour, ils les en avertiroient au son de la trompette, & que ceux qui seroient sur la hauteur chargeroient les ennemis qui occupoient le passage (6) devant

(6) C'est le chemin escarpé qu'on croyoit unique, & dont on a parlé plus haut.

eux, tandis qu'ils marcheroient eux-mêmes à leur secours avec toute la diligence possible. Cet arrangement pris, ils partirent environ deux mille hommes; & malgré une pluie très-violente, Xénophon marcha à la tête de l'arriere-garde vers le chemin (7) qui étoit devant eux, afin d'attirer de ce côté l'attention de l'ennemi, & de cacher, autant qu'il seroit possible, la marche du détachement. Quand Xénophon fut arrivé avec l'arriere-garde à un ravin qu'il falloit passer pour gravir la montagne, les Barbares firent rouler d'en-haut des pierres rondes, d'une grosseur (8) prodigieuse, & beaucoup d'autres, les unes plus petites, les autres plus grandes, qui, venant à se briser contre les rochers, en faisoient voler les éclats avec la même violence que si on les eut lancées avec la fronde, de sorte qu'il étoit absolument impossible d'approcher du chemin. Quelques-

(7) Voyez la note précédente.

(8) Il y a dans le Grec : dont chacune auroit fait la charge d'une voiture.

uns ne pouvant prendre cette route, en tenterent d'autres, & s'occuperent ainsi jusqu'à la nuit. Quand ils crurent pouvoir se retirer sans être apperçus, ils allerent prendre leur repas, l'arriere-garde n'ayant pas mangé de toute la journée. Les ennemis ne cesserent point de rouler des pierres toute la nuit, comme on le conjectura au bruit qu'elles faisoient en tombant. Cependant ceux qui marchoient avec le guide ayant tourné ces lieux, surprirent la garde de l'ennemi, assise autour d'un feu, & après en avoir tué une partie, & poussé les autres dans les précipices, ils resterent en cet endroit, croyant s'être rendus maîtres de la hauteur. Cependant ils ne l'étoient pas; car il y avoit encore au-dessus d'eux une éminence, près de laquelle étoit le chemin étroit où se tenoit la garde. Il est vrai que le poste, dont ils s'étoient emparés, conduisoit à celui qu'occupoient les ennemis sur le chemin (9) que

(9) Dans le Grec : *Sur le chemin visible*. C'est le chemin escarpé dont il est parlé plus haut.

les Grecs appercevoient de leur camp. Ils passerent la nuit en ce lieu.

VIII. A la pointe du jour, ils se mirent en ordre & marcherent en silence aux ennemis, & comme il s'étoit élevé un brouillard, ils arriverent près d'eux avant que ceux-ci s'en fussent apperçus. Aussi-tôt qu'ils se furent reconnus les uns les autres, la trompette sonna, & les Grecs les attaquerent en jettant de grands cris (10). Les Barbares ne soutinrent pas le choc; ils s'enfuirent, & abandonnerent la défense du chemin. Comme ils étoient fort agiles, il y en eut peu de tués. Chirisophe, entendant la trompette, monta sur le champ avec ses troupes par le chemin escarpé qui étoit devant lui. Les autres Généraux prirent des sentiers détournés, chacun à l'endroit où il se trouva, & gravissant, comme ils purent, ils se tiroient en-haut les uns les autres avec leurs piques, & furent les premiers à joindre le détache-

(10) C'est le cri militaire.

ment qui s'étoit emparé du poste. Comme le chemin qu'avoit pris le guide étoit le plus commode pour les bêtes de somme, Xénophon le suivoit avec l'arriere-garde partagée en deux corps, le bagage entre deux. Il rencontra dans sa marche une élévation qui dominoit ce chemin, & qui étoit occupée par des ennemis. Il falloit ou les tailler en pieces, ou se voir séparé du reste des Grecs. On auroit bien pu suivre la même route qu'eux; mais les bêtes de somme ne pouvoient passer par un autre chemin. Les Grecs s'étant donc mutuellement encouragés, marcherent à cette élévation en colonnes (11), sans cependant l'environner, laissant à l'ennemi une issue pour s'enfuir, s'il en avoit envie. Les

(11) Une colonne, suivant la remarque d'Arrian dans sa Tactique, page 63, est lorsque les bataillons ont plus de hauteur que de front. Voyez aussi Phavorin, cité par M. Hutchinson. Il y avoit plusieurs de ces colonnes, qui, montant par des endroits différents, devoient embarrasser l'ennemi. La note de M. d'Ablancourt prouve qu'il n'a point entendu ce passage.

Barbares les voyant gravir, chacun où il pouvoit, s'enfuirent ſans tirer de fleches & ſans lancer des pierres ſur ceux qui approchoient du chemin. Ce poſte abandonné, les Grecs paſſerent tout auprès ; mais ayant apperçu devant eux une autre colline occupée de même par les ennemis, ils réſolurent pareillement d'y marcher. Xénophon ayant fait réflexion que ſi on abandonnoit l'élévation dont on s'étoit emparé ſans y laiſſer de garde, l'ennemi la reprendroit & incommoderoit beaucoup les bêtes de ſomme, dont la file étoit très-longue, à cauſe du peu de largeur du chemin, y laiſſa Céphiſodore, fils de Céphiſiphon, Athénien, & Archagoras, banni d'Argos, tous deux Capitaines, & marcha lui-même avec le reſte à la ſeconde colline qu'il prit de la même maniere. Il en reſtoit encore une troiſieme, beaucoup plus eſcarpée. C'étoit celle qui dominoit le poſte où la garde des ennemis fut ſurpriſe la nuit précédente, devant le feu, par notre détachement. Lorſque les Grecs s'en fu-

rent approchés, les Barbares l'abandonnerent sans combattre, ce qui nous étonna tous, & nous fit soupçonner qu'ils l'avoient quittée dans la crainte de se voir investis. Mais le vrai étoit que les Carduques ayant vu du haut de la colline ce qui se passoit derriere, s'étoient retirés avec précipitation pour tomber sur l'arrieregarde (12).

IX. Xénophon monta avec les plus jeunes soldats sur le sommet de cette colline, afin de donner aux Capitaines (13) qu'il avoit laissés derriere lui, le temps de le joindre, il ordonna au reste de le suivre lentement, & de se tenir ensuite en ordre de bataille (14) dans un endroit uni, près du chemin, lorsqu'ils seroient tous rassemblés. Il n'eut pas plutôt donné ces ordres,

---

(12) C'est le bagage, avec la partie de l'arrieregarde qui le suivoit.

(13) Les Capitaines Céphisodore & Archagoras, qu'on avoit laissés pour garder la premiere colline.

(14) Voyez ci-dessus, Liv. I. note 69. Liv. II. note 17, & la note de M. Hutchinson.

qu'Archagoras d'Argos arriva avec précipitation, & nous apprit que les troupes qu'on avoit placées ſur la premiere colline en avoient été chaſſées par les Barbares, & que Céphiſodore & Amphierates avoient été tués, avec tous ceux qui n'avoient pas rejoint l'arriere-garde en ſautant du haut de ce rocher. Après cet avantage, les Barbares vinrent ſur une colline oppoſée à celle où étoit Xénophon. Celui-ci leur propoſa une treve par le moyen d'un Interprete, & redemanda les morts. Ils promirent de les rendre, à condition qu'on ne mettroit point le feu aux villages. Xénophon y conſentit. Tandis que l'autre partie (15) de l'armée avançoit, & que ceux-ci étoient en pourparler, nos ſoldats accoururent (16) tous à la même place du poſte où ils étoient. Là-deſſus les ennemis s'arrêterent; mais lorſque les Grecs commencerent à deſcendre du haut de la colline pour rejoindre ceux qui étoient en

(15) Celle que commandoit Chiriſophe.

(16) Muret lit ici, πάντες, οἱ ἐκ τούτου τοῦ τόπου

ordre

ordre de bataille (17), ils avancerent en grand nombre & en tumulte. Après avoir gagné le haut de la colline que Xénophon venoit de quitter, ils roulerent des pierres, dont un de nos ſoldats eut la jambe caſſée. Xénophon ſe vit abandonné de celui qui portoit ſon bouclier, mais Euryloque de Louſi en Arcadie, qui étoit du nombre des ſoldats peſamment armés, accourut à ſon ſecours, & lui fit un rempart de ſon bouclier, dont il ſe couvrit

---

συνεῤῥύησαν, ἐνθαῦτα ἵσταντο, καὶ ἐπεὶ ἤρξαντο κ. τ. λ. Si l'on préfere la conjecture de ce Savant, il faudra traduire : *Tous ceux qui étoient accourus de ce poſte s'arrêterent en cet endroit, & ayant commencé à deſcendre, &c.*

(17) Ceux dont il eſt parlé ligne 5 de ce paragr. Κεῖσθαι eſt ici la même choſe que εἶναι On en trouve fréquemment des exemples dans tous les Auteurs. Mais ce qui va encore mieux à ce paſſage, & à tous ceux où ſe rencontre cette expreſſion, Euſtathe dit ſur le Livre XXIII. de l'Iliade, pag. 1300, lign. 22. Κεῖται συστοιχόν ἐστι τῷ τίθεται. Si ce Grammairien eût entendu par τίθεται, *il poſe à terre*, il auroit dit : Καταίθεται, qui eſt l'expreſſion propre en pareil cas.

aussi lui-même, tandis qu'on rejoignoit ceux qui étoient en ordre de bataille (18).

X. Les troupes Grecques se trouvant alors toutes réunies, se logerent dans un grand nombre de belles maisons, où l'on trouva des vivres en abondance; il y avoit une telle quantité de vin, qu'on le gardoit dans des citernes enduites de chaux. Xénophon & Chirisophe ayant obtenu des Barbares les morts en échange pour leur guide, leur rendirent, selon leur pouvoir, tous les honneurs dus à la mémoire des hommes valeureux. Le jour suivant on marcha sans guide, & les ennemis, en combattant & en s'emparant d'avance des défilés, faisoient leurs efforts pour les empêcher d'avancer. Quand ils fermoient le passage à l'avant-garde, Xénophon montoit par-derriere sur les montagnes, & tâchant de gagner un poste supérieur à celui des ennemis, il ouvroit le passage. S'ils atta-

(18) Voyez la premiere phrase de la note précédente.

quoient l'arriere-garde, Chiriſophe tâchoit auſſi de gagner les hauteurs qui les dominoient, & levoit l'obſtacle. Ainſi, les Grecs ſe ſecouroient mutuellement, & veilloient attentivement à leur sûreté réciproque. Quelquefois auſſi les Barbares incommodoient beaucoup à la deſcente ceux qui avoient monté. Car ils étoient très-agiles, & quoiqu'ils approchaſſent de très-près, ils échappoient, n'ayant d'autres armes qu'un arc & une fronde. Ils étoient d'excellents archers. Leurs arcs avoient près de trois coudées, & leurs fleches plus de deux. Quand ils vouloient en décocher, ils tiroient à eux la corde vers la partie inférieure de l'arc, avançant le pied gauche (19), afin d'être plus fermes. Ces fle-

(19) Telle eſt l'attitude de ceux qui tirent de l'arc, & c'eſt ce que ſignifie τῷ ἀριστερῷ ποδὶ προβαίνοντες, *mettant le pied gauche en avant.* Arrian s'eſt exprimé de même, (*Indic. cap. XVI. pag.* 583.) τῷ ποδὶ τῷ ἀριστερῷ ἀντιβάντες, οὕτως ἐκτοξεύουσι *Ils tirent de l'arc en mettant le pied gauche en avant.* C'eſt à peu-près ce qu'Homere a dit, Liv. XII, vers 458.

ches perçoient les boucliers & les corselets. Nos soldats les arrachoient, pour s'en servir en guise de dards, en y attachant une courroie. Les archers Crétois, commandés par Stratoclès de Crete, rendirent en ce pays de très-grands services.

Εὖ διαβὰς, ἵνα μή οἱ ἀφαυρότερον βέλος εἴη.

J'ai la satisfaction de m'être rencontré avec M. Toup, l'un des plus savants & des plus ingénieux Critiques qu'il y ait en Europe. Il apporte deux passages pour prouver cette signification, l'un de Strabon, (*Lib. XVI. pag. 772. A.*) τῶν μὲν κατεχόντων τὸ τόξον, καὶ προβεβηκότων τοῖς ποσί. *Les uns tenant l'arc & mettant le pied en avant:* l'autre d'Homere, (Iliad. XIII, vers 807.) que personne n'avoit encore entendu : ὑπασπίδια προβιβῶντι, *mettant le pied gauche en avant.* Car ὑπασπίδια est un terme de Tactique, qui signifie *à gauche.*

La plupart des Traducteurs ont entendu cela de la maniere de tendre ces arcs, qui se faisoit, disent-ils, en appuyant le pied gauche sur la corde; mais le texte n'en dit rien.

J'ai ajouté ces mots : *afin d'être plus fermes*, parcequ'en effet c'étoit le but qu'on se proposoit en prenant cette sorte d'attitude.

XI. Ce jour on se logea dans les villages situés au-dessus de la plaine qui s'étend jusqu'aux bords du Centrites (20). Cette riviere, qui a deux plethres de largeur, & qui sépare l'Arménie du pays des Carduques, est éloignée de six à sept stades des montagnes des Carduques. L'armée s'y reposa de ses fatigues, & le séjour qu'on y fit fut bien agréable. La douceur en étoit augmentée par l'abondance où l'on se trouvoit de toutes sortes de provisions, &

(20) M. d'Anville soupçonne que cette riviere est la même que le Nicéphorius, aujourd'hui *Khabour*, qui couloit sous les murs de Tigranocerte. (Géographie Anc. Tom. II. pag. 110.) Le cours de cette riviere est, selon M. Del'isle, vers l'Orient; mais je crois qu'il faut lui donner une direction opposée. Elle me paroît une branche du Lycus, qui, à l'endroit où il se jette dans le Tigre, a au moins un mille de large, au rapport de Rawlof, Part. II. chap. IX. Cette riviere doit venir de l'Orient. Si elle fût venue du Nord, les Perses, après la déroute d'Arbeles, n'auroient pas couru tant de risques en essayant de la passer.

par le ſouvenir des maux paſſés (21). Car les ſept jours qu'on marcha à travers le pays des Carduques, on combattit continuellement, & tout ce qu'on avoit ſouffert de la part du Roi & de Tiſſaphernes, n'étoit rien en comparaiſon. Les Grecs, ſe voyant délivrés de tous ces maux, s'abandonnerent aux douceurs du ſommeil. Mais auſſi-tôt que le jour parut, ils apperçurent de l'autre côté de la riviere de la cavalerie armée de pied en cap, diſpoſée à s'oppoſer à leur paſſage, & derriere cette cavalerie, un corps d'infanterie rangé en bataille ſur les hauteurs, pour les empêcher de pénétrer en Arménie. Ces troupes, à la ſolde d'Orontas & d'Artuchus, étoient compoſées d'Arméniens, de Mygdoniens & de Chaldéens (22). On diſoit que les

(21) *Vulgò enim dicitur*, jucundi acti labores: *nec male Euripides: concludam, ſi potero, Latine: Græcum enim hunc verſum nôſtis omnes:*

Suavis laborum eſt præteritorum memoria.
Cicero de Finib. Lib. II. §. XXXII.

(22) C'eſt une des nations du Pont, qu'on appelloit auſſi *Chalybes.*

Chaldéens étoient un peuple libre & guerrier. Ils avoient pour armes une lance, avec un bouclier d'osier. La hauteur, sur laquelle ils étoient en bataille, n'étoit éloignée du fleuve que de trois à quatre plethres. On ne voyoit qu'un seul chemin qui conduisît à la hauteur, & il paroissoit avoir été fait à la main. Les Grecs tenterent le passage de cette riviere vis-à-vis de ce chemin; mais il se trouva qu'ils avoient de l'eau au-dessus des mammelles, & que l'inégalité du fond de la riviere que de gros cailloux rendoit très-glissant, les mettoit dans l'impossibilité de tenir leurs armes dans l'eau. Ceux qui l'essayoient étoient emportés par la rapidité du courant, & ceux qui les mettoient sur leurs têtes, étoient exposés nuds aux fleches & à toutes les autres sortes de traits. Ils se retirerent en conséquence, & camperent sur les bords de la riviere.

XII. On découvrit un grand nombre de Carduques en armes qui s'étoient rassemblés sur la montagne, au lieu même

où on avoit campé la nuit précédente. Les Grecs furent bien découragés, en appercevant d'un côté une riviere difficile à paſſer, & ſur ſes bords des troupes diſpoſées à les en empêcher, & d'un autre côté les Carduques prêts à fondre ſur l'arriere-garde, lorſqu'elle la traverſeroit. Ils paſſerent ce jour & la nuit ſuivante en ces lieux dans de grandes inquiétudes. Xénophon eut un ſonge. Il s'imagina être dans des entraves, & que ces entraves étant venues à ſe briſer d'elles-mêmes, il s'étoit vu en liberté d'aller par-tout où il voudroit. Il alla trouver Chiriſophe au point du jour, &, après lui avoir dit qu'il ſe flattoit que tout iroit bien, il lui fit part du ſonge qu'il avoit eu. Chiriſophe s'en réjouit, & lorſque l'aurore parut, tous les Généraux s'empreſſerent à offrir un ſacrifice. Il fut favorable dès la premiere victime. Les ſacrifices finis, les Généraux & les Capitaines ſe rendirent à leurs quartiers, pour ordonner aux troupes de prendre leur repas. Tandis que Xénophon prenoit le ſien, deux jeunes hommes

accoururent à lui. Car on ſavoit dans l'armée que chacun avoit la liberté de le venir trouver pendant ſes repas, & de le faire éveiller, ſi on avoit quelque choſe à lui communiquer concernant la guerre. Ces jeunes gens lui apprirent que pendant qu'ils étoient occupés à raſſembler du menu bois pour faire du feu, ils avoient apperçu de l'autre côté de la riviere, parmi les rochers qui s'étendoient juſque ſur ſes bords, un vieillard avec une femme & des ſervantes (23) qui cachoient dans le creux du rocher quelque choſe qui avoit tout l'air d'être un ſac plein de hardes : que là-deſſus, ils avoient cru pouvoir paſſer d'autant plus ſûrement, que ce lieu étoit inacceſſible à la cavalerie ennemie : que s'étant déshabillés, & tenant à la main leurs poignards nuds, ils s'étoient mis en devoir de traverſer la riviere à la nage ; mais que la riviere étant guéable, ils s'étoient trouvés

(23) Παιδίσκη ſignifie une eſclave. Voyez Thomas Magiſter & Mœris Atticiſta.

de l'autre côté avant que d'avoir eu de l'eau jusqu'à la ceinture, & qu'ils l'avoient repassée après avoir enlevé les hardes.

XIII. Aussi-tôt Xénophon fit lui-même des libations, & ayant ordonné qu'on versât du vin à ces jeunes gens, il leur dit d'adresser leurs vœux aux Dieux qui lui avoient envoyé ce songe & qui leur avoient découvert ce passage, & de les prier d'accomplir le reste des biens qu'on s'en promettoit. Les libations finies, Xénophon les mena sur le champ à Chirisophe, à qui ils raconterent la même chose. Chirisophe fit aussi des libations; après quoi ils ordonnerent aux soldats de tenir leurs bagages prêts, & ayant fait assembler les Généraux, ils délibérerent avec eux sur la maniere la plus avantageuse de passer la riviere, afin de vaincre les ennemis qu'ils avoient en tête, & de n'être point entamés par ceux (24) qui menaçoient l'arriere-garde. Il fut résolu que Chirisophe conduiroit l'avant-garde, & qu'il traverseroit la riviere avec

(24) Les Carduques. Voyez §. xii. & xvi.

la moitié de l'armée, ſuivie du bagage & de ceux qui en prenoient ſoin; tandis que Xénophon reſteroit en-deçà avec l'autre moitié. Ces meſures priſes, on ſe mit en marche ſous la conduite de ces jeunes gens, longeant la riviere à gauche, afin de gagner le gué, qui étoit éloigné d'environ quatre ſtades.

XIV. Pendant qu'ils marchoient le long de la riviere, la cavalerie ennemie s'avançoit toujours à la hauteur des Grecs ſur la rive oppoſée. Lorſqu'ils furent arrivés au gué, les troupes mirent bas leurs armes, & Chiriſophe, une couronne de fleurs (25) ſur la tête, ôta le premier ſes habits, & reprenant ſes armes, il ordonna au reſte de faire la même choſe, & commanda aux

(25) Chiriſophe portoit une couronne de fleurs, à cauſe du ſacrifice dont il eſt parlé quelques lignes plus bas. Il reprend ſes armes, parcequ'il a dû les mettre bas, ou les faire porter par quelqu'un, pour ôter ſa chauſſure; & c'eſt ce qui m'a engagé à traduire une ligne plus haut, ἔθεντο τὰ ὅπλα, ils mirent bas leurs armes.

Capitaines de diſpoſer leurs compagnies par colonnes, & de les faire paſſer les unes à ſa droite, les autres à ſa gauche. Cependant les Prêtres offroient des ſacrifices ſur le bord de la riviere, tandis que les ennemis faiſoient pleuvoir une grêle de fleches & de pierres, dont aucune ne nous atteignoit. Les ſacrifices étant favorables, les ſoldats entonnerent tous l'hymne du combat & pouſſerent des cris militaires, auxquels répondirent toutes les femmes par des cris de joie (26). Car beaucoup de ſoldats avoient leurs maîtreſſes.

XV. Chiriſophe entra donc dans la riviere avec ſes troupes. Quant à Xénophon, il prit les plus alertes de l'arriere-garde, & courut de toutes ſes forces vers le paſſage oppoſé au chemin qui conduiſoit aux montagnes d'Arménie, faiſant ſemblant de vouloir paſſer la riviere en cet endroit, & d'intercepter la cavalerie

---

(25) Il y a dans le Grec: Συνωλόλυζον κ. τ. λ. ὀλολυγὴ eſt proprement le cri des femmes qui adreſſent leurs prieres aux Dieux.

qui marchoit le long du fleuve. L'ennemi voyant passer Chirisophe avec beaucoup de facilité, & que Xénophon couroit en arriere avec ses troupes, lâcha le pied dans la crainte d'être enveloppé, & s'enfuit avec précipitation vers le chemin qui conduisoit des bords du fleuve dans le pays, par les hauteurs. Quand ils eurent gagné ce chemin, ils gravirent la montagne. Lycius & Æschines, qui avoient, le premier, le commandement de la cavalerie, l'autre celui des troupes légeres appartenantes à Chirisophe, voyant l'ennemi fuir avec tant de précipitation, le poursuivirent; les soldats leur criant qu'ils les soutiendroient, & graviroient la montagne avec eux. Chirisophe ayant passé la riviere, ne poursuivit point la cavalerie, mais il alla aux ennemis qui étoient postés sur la hauteur qui aboutissoit au fleuve. Ceux-ci voyant leur cavalerie en fuite, & nos troupes pesamment armées aller à eux pour les attaquer, abandonnerent la colline qui dominoit le fleuve.

XVI. Xénophon ayant remarqué que tout alloit bien de l'autre côté de la riviere, retourna au plus vîte vers l'armée qui passoit ; car on voyoit déjà les Carduques descendre dans la plaine pour tomber sur l'arriere-garde. Chirisophe étoit alors maître des hauteurs, & Lycius, qui poursuivoit les ennemis avec un petit nombre des siens, leur enleva une partie de leur bagage qui étoit resté derriere, parmi lequel on trouva des hardes très-riches, & des vases à boire. Le bagage des Grecs passoit encore avec les valets, & autres gens inutiles aux combats, lorsque Xénophon, faisant faire une demi-conversion (27) à gauche à ses troupes, elles se trouverent en bataille (28) vis-à-vis des Carduques. Il ordonna aux Capitaines de partager leurs compagnies en deux corps de vingt-cinq hommes chacun, d'étendre leur front (29) vers la gau-

(27) Voyez Liv. I. note 110.

(28) Voyez Liv. II. note 17.

(29) Ἐπὶ κέρως, est lorsque la profondeur d'un bataillon surpasse de beaucoup le front. Ἐπὶ φάλαγ-

che, & de marcher aux Carduques avec ces corps de vingt-cinq hommes & leurs chefs, tandis que les ferres-files fe rangeroient fur les bords du fleuve.

XVII. Les Carduques voyant l'arriere-garde réduite à un petit nombre par le départ de ceux qui avoient foin du bagage, accoururent en chantant. Mais Chirifophe ayant remarqué que de fon côté tout étoit en bon état, envoya à Xénophon les Peltaftes, les frondeurs & les archers, & leur enjoignit de lui obéir en tout. Dès que celui-ci les vit defcendre de la montagne, il leur fit dire de fe tenir fur le bord de la

---

γος eft le contraire, & lorfque le front excede de beaucoup la profondeur. *Παρ' ἀσπίδα*, fignifie *à gauche*, parcequ'on tient le bouclier de la main gauche. Tous les Maîtres de Tactique ancienne nous apprennent que *ἐπὶ δόρυ κλῖνον*, *ἐπὶ ἀσπίδα κλῖνον*, étoient les termes de commandement ufités dans l'infanterie, pour dire, à droite, à gauche, & que le premier de ces termes étoit auffi en ufage parmi la cavalerie, mais que pour tourner à gauche on difoit : *ἐφ' ἡνίαν κλῖνον*, du côté de la bride.

riviere, ſans la paſſer (30), & que lorſqu'il commenceroit lui-même à la traverſer avec ſes troupes, ils s'avançaſſent vis-à-vis de lui, les uns à droite, les autres à gauche, la main ſur la courroie de leurs javelots, & la fleche ſur l'arc, comme s'ils avoient deſſein de paſſer la riviere, ſans cependant s'y engager bien avant. En même temps il ordonna à ſes propres troupes, que lorſque les ennemis ſeroient à la portée de la fronde, & que les Hoplites (31) frapperoient les boucliers de leurs piques, elles entonnaſſent l'hymne du combat, & fondiſſent ſur eux, & que lorſqu'elles les auroient mis en fuite & que la trompette auroit ſonné la charge (32) de deſſus les

---

(30) Muret effaçoit *διαβάντας*, & M. Hutchinſon changeoit ce mot en *καταβάντας*; mais les Manuſcrits A & B de la Bibliotheque du Roi, portent *μὴ διαβάντας*, qui eſt la vraie leçon. La particule négative avoit été omiſe.

(31) *Ἀσπὶς* eſt le bouclier des troupes peſamment armées, & c'eſt la raiſon qui m'a fait traduire les Hoplites.

(32) D'Ablancourt traduit : *lorſqu'ils enten-*

bords de la riviere, elles fissent demi-tour à droite, les serres-files marchant les premiers, qu'elles gagnassent la riviere avec toute la vîtesse possible, & la passassent, chaque division marchant droit devant elle, afin de ne se point empêcher mutuellement; ajoutant qu'il regarderoit comme le plus brave, celui qui gagneroit le premier la rive opposée.

XVIII. Les Carduques s'étant apperçus qu'il n'étoit resté qu'un petit nombre de

---

droient la trompette sonner. Ce n'est point cela. Πολεμικὸν σημαίνειν, signifie *sonner la charge*, de même que τὸ ἀνακλητικὸν σημαίνειν, signifie *sonner la retraite.* Xénophon fait sonner la charge quand il faut se retirer, afin de tromper les ennemis. Cette ruse lui réussit. L'ennemi entendant sonner la charge, s'enfuit encore plus vîte, se croyant poursuivi, & plus il s'éloigne du fleuve, & plus Xénophon s'en rapproche. D'Ablancourt ajoute ensuite, *se hâtassent de passer chacun comme il se trouveroit, pour éviter l'embarras ;* mais s'ils avoient été pêle-mêle, ils se seroient embarrassés les uns les autres, & auroient couru risque de périr, si les Carduques étoient revenus assez à temps pour les attaquer.

troupes, (car beaucoup de ſoldats qui avoient eu ordre de demeurer, s'étoient retirés pour prendre ſoin, les uns des bêtes de ſomme, les autres de leur bagage, & pluſieurs pour des raiſons (33) différentes) les attaquerent avec la fronde & l'arc. Mais les Grecs courant à eux en chantant l'hymne du combat, ils ne purent ſoutenir ce choc; car quoique leur armure ſuffît pour une attaque & une retraite ſoudaines ſur leurs montagnes, cependant elle n'étoit point propre à un combat d'homme à homme. Sur ces entrefaites, la trompette ſonne, l'ennemi fuit (34) plus vîte encore, les Grecs ſont volte-face & paſſent la riviere à la hâte. Quelques-uns des ennemis s'en étant apperçus, revin-

---

(33) Je lis ἑτέρων avec le Manuſcrit du College d'Eaton, & le Manuſcrit B de la Bibliotheque du Roi M. Hutchinſon ſuit l'autre leçon, ἑταίρων *amicarum*. Mais alors il auroit fallu accentuer ἑταιρῶν. La diphtongue αι ſe trouve ſouvent dans les Manuſcrits pour l'epſilon.

(34) Voyez ci-deſſus, note 32.

rent en courant vers le fleuve, & blesserent quelques soldats à coups de fleches; mais le plus grand nombre continuoit encore à fuir, & déjà les Grecs étoient à l'autre bord. Cependant les troupes (35) légeres qui étoient entrées dans la riviere pour venir au-devant des nôtres, emportées par leur courage, avancerent trop loin mal à propos; elles eurent aussi quelques soldats blessés, en repassant le fleuve après Xénophon.

XIX. L'armée ayant traversé la riviere vers le milieu du jour, marcha en ordre de bataille & fit au moins cinq parasanges dans la plaine d'Arménie, entre-mêlée de petites collines: car il n'y avoit pas de villages proche de la riviere, à cause des guerres continuelles que se faisoient les Perses & les Carduques. Celui où l'on arriva étoit considérable; il y avoit un palais pour le Satrape, & des tours à la plupart

(35) Ce sont celles que Chirisophe avoit envoyées à Xénophon. J'ai un peu paraphrasé cet endroit, pour me rendre plus clair.

des maisons. On y trouva beaucoup de provisions. De-là on fit dix parasanges en deux jours, & l'on passa au-dessus des sources du Tigre. On fit ensuite quinze parasanges en trois marches, & l'on vint au Téléboas, petite riviere, mais agréable, & sur les bords de laquelle il y a beaucoup de villages. On appelloit ce pays l'Arménie occidentale; Téribaze en étoit Gouverneur (36). Ce Satrape étoit fort

(36) Diodore de Sicile appelle *Satrape*, (Lib. XIV. §. XXVII. Tom. I. p. 663.) celui que Xénophon nomme *Hyparque*. D'ailleurs, Xénophon dit à la fin du dernier Livre, que Teribaze étoit Satrape des Phasiens & des Hespérites ou Arméniens occidentaux. Hésychius explique le terme d'Hyparque par celui de Général. La préposition n'ajoute très-souvent rien à la signification du simple. Je ne citerai que cet exemple d'Homere:

ἄμφω θυμὸν ἀπηύρα
αὐτὸν καὶ θεράποντα Καλήσιον, ὅς ῥα τόθ' ἵππων
ἔσκεν ὑφηνίοχος.

Iliad. VI. vers. 17, &c.

Ce Calésius n'étoit point un conducteur de char en second. Voyez aussi Livre VII, vers 309. VIII.

aimé d'Artaxerxès. Quand il se trouvoit à la Cour, nul autre que lui n'aidoit (37) le Roi à monter à cheval. Il vint au-devant de l'armée avec de la cavalerie, & nous fit dire par un interprete qu'il vouloit parler aux commandants. Les Généraux y consentirent, & s'étant avancés à portée d'être entendus, ils lui demanderent ce qu'il souhaitoit. Il répondit qu'il s'engageroit par un traité à ne faire aucun mal

---

365, 367, & Livre I. de cet Ouvrage, page 24. note 37.

Téribaze s'étoit trouvé à la bataille, & voyant que le Roi étoit tombé de dessus son cheval, il le fit monter sur un autre, en lui disant : Seigneur, souvenez-vous de cette journée. Elle mérite de n'être point mise en oubli. (*Plutarch. in Artoxerxe, pag.* 1015. *F.* 1016. *A.*)

(37) D'Ablancourt dit qu'il lui tenoit l'étrier ; Mais M. Rollin, qui copie servilement ce Traducteur, & quelquefois même jusque dans ses contre-sens, remarque ici avec beaucoup de justesse que les Anciens ne se servoient pas d'étriers. (Hist. Anc. Tom. II. pag. 584, de l'édition *in*-4°.) Celui qui soulevoit quelqu'un pour lui aider à monter à che-

aux Grecs, pourvu qu'ils ne brûlassent point les maisons, & se contentassent de prendre les provisions dont ils auroient besoin. Les Généraux agréerent ces conditions, & le traité fut conclu.

XX. De-là on fit quinze parasanges en trois marches à travers la plaine, Téribaze nous suivant avec ses forces à dix stades de notre armée, & l'on arriva à un palais environné de plusieurs villages pleins de toutes sortes de vivres. Tandis que nous étions campés en cet endroit, il tomba pendant la nuit une si grande quantité de neige (38), qu'il fut résolu le lendemain

val, s'appelloit chez les Grecs ἀναβολεὺς, & chez les Latins *Strator*. Voyez *Philox. Gloss.* Il y a dans le Grec : *Personne autre ne soulevoit le Roi pour monter à cheval.*

(38) On éprouve en Arménie des froids excessifs, quoique ce pays soit situé entre le quarantieme & le quarante-troisieme degré de latitude. Les Anciens & les Modernes s'accordent à dire que les montagnes y sont couvertes de neige dix mois de l'année. L'armée de Lucullus, (*Plutarch. in Lucull. pag.* 513. *F.*) souffrit en allant contre Mithrida-

matin de disperser les troupes dans les villages avec leurs Généraux. Car il ne paroissoit point d'ennemis, & l'abondance de la neige donnoit une sorte de sécurité. On y trouva des provisions considérables, du bétail (39), du bled, d'excellent vin vieux, des raisins secs, & toutes sortes de légumes. Cependant quelques soldats, qui s'étoient écartés de leur cantonnement, nous rapporterent qu'ils avoient apperçu

---

tes, autant du froid & de la neige, que les troupes Grecques; & Zonaras rapporte que lorsqu'Alexandre Sévere passa par ce pays au retour de son expédition, un grand nombre de ses soldats eurent les pieds & les mains gelés. M. de Tournefort se plaint aussi, (Relation d'un Voyage du Levant, Tom. II. pag. 258.) du froid qu'il sentit à Artz-roum, quoique cette ville soit située dans une plaine, & il ajoute que ses doigts étoient tellement engourdis, qu'il ne put écrire qu'une heure après le lever du soleil.

(39) Le Grec dit : *des victimes.* Comme on ne tuoit chez les Anciens aucun animal, sans en offrir les prémices aux Dieux, on les désignoit en général, & sur-tout le bétail, sous le nom de *victimes*.

une armée, & que la nuit on voyoit beaucoup de feux. Les Généraux croyant qu'il étoit plus sûr de réunir les troupes, que de les tenir ainſi diſperſées, les raſſemblerent, & l'on campa en plein air. Mais il tomba la nuit une ſi grande quantité de neige, que les ſoldats, qui étoient couchés par terre, en furent couverts, ainſi que leurs armes, & les bêtes de ſomme en furent tellement engourdies, qu'on eut de la peine à les faire lever. C'étoit une ſituation bien triſte que celle de ces hommes ainſi étendus & cachés ſous la neige. Mais Xénophon ayant eu le courage de ſe lever ſans ſon habit de deſſus, & de fendre du bois; bientôt il s'en leva d'autres auſſi, qui le lui arracherent & le fendirent. Les autres s'étant enſuite levés, allumerent du feu, & ſe frotterent avec du ſain-doux, de l'huile de ſéſame, d'amandes ameres, & de térébinthe (40), qui étoient en grande

(40) Le térébinthe eſt un arbre réſineux qui ſe trouve en abondance en Arménie. Il ſuinte de ſes

quantité.

quantité en ce pays, & qui leur tinrent lieu d'huile d'olive. On trouva aussi un onguent agréable où toutes ces drogues entroient.

XXI. On résolut ensuite de se disperser de nouveau dans les villages, & de s'y mettre à couvert. Les soldats retournerent alors avec plaisir & en poussant de grands cris, dans les maisons où ils devoient trouver des vivres. Mais ceux qui y avoient mis le feu en les quittant, furent justement punis en campant en plein air, exposés à l'inclémence de la saison. On envoya cette nuit, sous les ordres de Démocrates de Téménos (41), un détache-

---

branches un suc qui ne s'épaissit point, & ne se change jamais en gomme. Voy. Théoph. (*Histor. Plant. Lib. IX. cap. I. pag.* 964.) C'est probablement de ce suc que veut parler Xénophon; car je ne puis m'imaginer qu'il ait en vue la résine de cet arbre.

(41) Le Citoyen de Téménos, en Sicile, s'appelloit, au rapport d'Estienne de Byzance, *Temenites*, & celui de Téménia, en Phrygie, *Temeneus*; ce qui suffisoit pour décider M. Hutchinson. Cependant il y avoit, selon Strabon, pag. 368, & Pausa-

ment vers les montagnes, à l'endroit où ceux qui s'étoient écartés de l'armée, disoient avoir apperçu des feux; parcequ'en pareil cas il avoit toujours paru dire la vérité, & rapporter les choses telles qu'elles étoient. Il dit à son retour qu'il n'avoit point vu de feux, mais qu'il amenoit un homme qu'il avoit fait prisonnier. Cet homme avoit un arc & un carquois à la façon des Perses, avec une hache telle qu'en portent les Amazones. Interrogé sur son pays, il répondit qu'il étoit Perse, & qu'il s'étoit éloigné de l'armée de Téribaze pour chercher des provisions. On s'enquit ensuite des forces de cette armée, & à quel sujet on l'avoit assemblée. Il nous apprit

---

nias, (*Lib. II. cap.* 38.) une ville de Téménium dans l'Argolide, à vingt-six stades d'Argos. Mais comme ces Auteurs ne disent point comment se nommoit l'habitant de cette ville, j'ignore si Xénophon a voulu parler de la premiere ou de celle-ci. Ce qui augmente mon incertitude, c'est qu'il y avoit parmi les troupes Grecques des Siciliens & des Argiens. Mais après tout, ce fait est peu important.

qu'indépendamment de ses propres troupes, Téribaze avoit à sa solde des Chalybes & des Taoques, & qu'il avoit dessein d'attaquer les Grecs, lorsqu'ils se trouveroient engagés dans les défilés des montagnes, où il n'y avoit qu'un seul passage.

XXII. Sur cette nouvelle, les Généraux résolurent de rassembler l'armée, & ayant laissé une garde dans le camp, sous les ordres de Sophénete de Stymphale, ils partirent sur le champ avec le prisonnier qui leur servoit de guide. Lorsqu'on eut franchi le haut des montagnes, les Peltastes qui avoient pris les devants, n'eurent pas plutôt découvert le camp des ennemis, qu'ils y coururent avec de grands cris, sans attendre l'infanterie pesamment armée. A ce bruit les Barbares s'enfuirent. On leur tua cependant quelques hommes, & l'on prit environ vingt chevaux, avec la tente de Téribaze, où l'on trouva des lits à pied d'argent, & des vases à boire; on fit aussi quelques prisonniers qui se dirent ses boulangers & ses échansons. Les

Généraux des Hoplites ayant reçu les informations dont ils avoient besoin, résolurent de retourner au plutôt au camp, de crainte qu'on n'attaquât ceux qu'ils y avoient laissés. On sonna l'appel, & les troupes s'étant mises sur le champ en route, elles y arriverent le même jour.

XXIII. Le lendemain on crut devoir partir en toute diligence pour ne point donner aux ennemis le loisir de rallier leurs forces & de s'emparer des défilés. Le bagage étant prêt, on traversa beaucoup de neiges sous la conduite de plusieurs guides, & ayant passé le même jour la hauteur sur laquelle Téribaze avoit dessein de les attaquer, on campa. De-là on marcha trois jours le long de l'Euphrate, sans rencontrer d'habitations. On passa ensuite cette riviere, sans avoir de l'eau plus haut que la ceinture. On disoit que la source de ce fleuve n'étoit pas éloignée. On fit après cela quinze parasanges en trois jours à travers une plaine couverte de beaucoup de neige. La troisieme marche fut très-

fâcheuſe, parceque nous avions en face le vent de nord dont nous étions brûlés & gelés. Un Devin conſeilla de ſacrifier au vent. On lui immola des victimes, & la violence avec laquelle il ſouffloit, parut à tout le monde avoir diminué ſenſiblement. La neige avoit ſix pieds de profondeur, de ſorte qu'il périt un grand nombre d'eſclaves, de bêtes de ſomme, & environ trente ſoldats. On trouva beaucoup de bois au lieu où l'on campa, & l'on alluma du feu toute la nuit. Comme ceux qui étoient venus tard (41) n'avoient point de bois, ceux qui étoient arrivés auparavant ne voulurent pas les laiſſer approcher du feu, qu'ils ne leur euſſent fait part du bled, ou des autres proviſions qu'ils avoient apportées avec eux. On ſe communiqua de part & d'autre ce que l'on avoit. La neige ayant été fondue dans les endroits où l'on avoit

(41) Προϊόντες fait un ſens contraire; il faut lire avec le Manuſcrit du College d'Eaton, les Manuſcrits A & B de la Bibliotheque du Roi, προσιόντες, qui eſt la vraie leçon.

allumé des feux, cela fit de grandes fosses, qui donnerent occasion d'en mesurer la hauteur.

XXIV. Le lendemain on marcha toute la journée à travers la neige, & beaucoup de soldats furent attaqués de la boulimie (42). Xénophon, qui commandoit l'arriere-garde, ayant apperçu à terre ceux qui y étoient tombés, ignoroit quel étoit leur mal. Mais ayant appris de ceux qui en avoient connoissance que c'étoient les symptômes de la boulimie, & que si on leur donnoit quelque chose à manger, ils seroient bientôt debout, il courut au bagage, & ayant distribué des aliments à quel-

(42) La boulimie est une maladie qui occasionne une faim excessive, & qui est ainsi décrite par Galien. Celui qui en est attaqué, doit prendre de la nourriture à de petits intervalles. Il est foible, au point de ne pouvoir se servir de ses membres, il tombe à terre, devient pâle, les extrémités sont froides, il a l'estomac oppressé & le pouls très-peu sensible. (*Galen. Med. Mat. Defin. pag.* 398. 9. Voyez aussi *Foesii Œconomia Hippocratis*, au mot Βούλιμος.)

ques-uns, il en envoya au reste par ceux qui étoient en état de courir de côté & d'autre. Aussi-tôt qu'ils eurent pris un peu de nourriture, ils se leverent & continuerent leur route. Pendant ce temps-là Chirisophe étant arrivé à un village sur la brune, rencontra devant le fort, & près de la fontaine, des femmes avec des filles de ce village qui portoient de l'eau. Elles lui demanderent qui ils étoient. L'Interprete leur répondit en Perse qu'ils alloient trouver le Satrape de la part du Roi. Elles lui dirent qu'il n'étoit pas en ce lieu, mais environ à une parasange. Comme il étoit tard, ils entrerent avec elles dans le fort, & allerent trouver celui qui y avoit la principale autorité. Chirisophe s'y logea avec tous ceux qui purent arriver. Mais les autres n'ayant pu continuer leur route, passerent la nuit sans feu, & sans aliments; de sorte qu'il en mourut quelques-uns. Des ennemis qui nous talonnoient enleverent quelques chevaux de bagage qui ne pouvoient pas suivre, & se battirent en-

tr'eux à qui les auroit. On laissa derriere des soldats qui avoient perdu la vue à cause de la neige, ou les doigts des pieds que le froid avoit mortifiés. On garantissoit la vue de l'éclat de la neige, en portant devant les yeux quelque chose de noir, & les pieds en s'agitant continuellement, & en ôtant la nuit ses sandales. Sans cette précaution, les courroies leur entroient dans le pied, & les sandales durcies par la gelée, s'y attachoient. Car elles étoient de peaux de bœufs récemment écorchés, les vieilles étant usées. C'est ce qu'éprouverent tous ceux qui se coucherent sans les ôter. Ces accidents (43) nous forcerent donc à laisser quelques hommes derriere. Ceux-ci ayant apperçu un terrein noir, parcequ'il n'y avoit pas de neige, se douterent qu'elle étoit fondue, & véritablement elle l'étoit par la vapeur qui s'élevoit continuellement d'une fontaine qui couloit dans un vallon fort près de-là. Ils

(43) Dans le Grec : *ces nécessités.*

tournerent leurs pas de ce côté, & s'y étant assis, ils refuserent de marcher. Xénophon, qui étoit à l'arriere-garde, employa, aussi-tôt qu'il s'en fut apperçu, tous les moyens possibles, & même les prieres, pour les engager à ne point rester; leur disant que les ennemis les suivoient de près, & en grand nombre. A la fin il se fâcha; mais ils lui dirent de les tuer plutôt, parcequ'ils ne pouvoient continuer leur route. Là-dessus il crut n'avoir rien de mieux à faire que d'épouvanter, si cela étoit possible, les ennemis, de crainte qu'ils ne tombassent sur ces gens fatigués. Il faisoit une nuit très-noire, & les ennemis avançoient avec grand bruit, se querellant l'un l'autre au sujet du butin; lorsque ceux de l'arriere-garde, qui se portoient bien, s'étant tout-à-coup levés, fondirent sur eux, tandis que les soldats fatigués frappoient leurs boucliers avec leurs piques en poussant de grands cris. L'ennemi allarmé se jetta dans le vallon à travers la neige, & ne se fit plus entendre.

XXV. Xénophon s'en alla avec le reſte de ſes troupes, aſſurant les malades que le lendemain il leur enverroit du ſecours; mais il n'eut pas fait quatre ſtades, qu'il rencontra d'autres ſoldats qui repoſoient dans la neige dont ils étoient couverts (44), & ſans garde ni ſentinelle. Xénophon les ayant forcés de ſe lever, ils lui apprirent que ceux qui étoient en avant ne leur permettoient pas d'avancer. Il continua ſa route, & faiſant prendre les devants aux plus vigoureux de ſes Peltaſtes, il leur ordonna de voir ce qui arrêtoit la marche. Ils lui rapporterent que toute l'armée (45) repoſoit de la ſorte. Il plaça des ſentinelles le mieux qu'il put, & paſſa la nuit en ces

(45) L'expreſſion Grecque ſemble indiquer que les ſoldats étoient enveloppés dans quelque choſe, par exemple, dans un manteau; mais comme ils ſe trouvent dans la même ſituation, §. 20, & qu'il n'y eſt point du tout queſtion de manteaux, j'ai mieux aimé traduire, *qu'ils étoient couverts de neige.*

(46) C'eſt l'arriere-garde. L'avant-garde étoit déjà dans les villages.

lieux avec ses troupes, sans feu & sans prendre de nourriture. Sur le point du jour, il envoya les plus jeunes de ses soldats aux malades pour les forcer à se lever & à partir. Sur ces entrefaites Chirisophe dépêcha du village où il étoit quelques-uns des siens, pour s'informer de la situation de l'arriere-garde. Elle les vit arriver avec joie, & leur ayant remis les malades pour les transporter au camp, elle partit elle-même. Elle n'eut pas fait vingt stades, qu'elle se trouva dans le village où Chirisophe étoit cantonné. Quand les troupes furent réunies, elles crurent pouvoir sans danger se disperser dans les villages. Chirisophe resta dans le sien; les autres se rendirent à ceux qui leur étoient échus au sort.

XXVI. Polycrates d'Athenes, l'un des Capitaines, demanda permission de s'absenter. Il prit avec lui les plus alertes, & courant au village échu à Xénophon, il y surprit tous les habitants avec leur magistrat. On y trouva dix-sept jeunes chevaux qu'on nourrissoit pour le Roi, & qui étoient

un tribut des habitants. On y prit aussi la fille du magistrat, mariée depuis neuf jours; mais on ne put avoir son mari qui étoit allé chasser le lievre. Leurs maisons, qui étoient pratiquées sous terre, avoient une ouverture qui ressembloit à celle d'un puits. L'intérieur en étoit vaste. On y descendoit avec des échelles; mais on avoit creusé une entrée pour le bétail. On y trouva des chevres, des brebis, des vaches, & de la volaille, avec leurs petits. On nourrissoit le bétail dans les maisons avec du foin. On y trouva aussi du bled, de l'orge, des légumes, & de la biere (46) dans des crateres pleins jusqu'aux bords, où l'on voyoit nager l'orge avec des chalumeaux sans nœuds, les uns plus grands, les autres plus petits, dont on se servoit pour boire, lorsqu'on

(47) Si Osiris, (*Diodor. Sicul. Lib. I. §. xx. Tom. 1. pag.* 24.) en parcourant la terre, rencontroit un pays qui ne fût point propre à la vigne, il y enseignoit à préparer une boisson avec de l'orge, qui n'étoit pas de beaucoup inférieure au vin & par son odeur agréable & par sa force.

avoit soif. Cette boisson étoit très-forte quand on n'y mettoit point d'eau, & paroissoit très-agréable à ceux qui y étoient accoutumés.

XXVII. Xénophon fit souper avec lui le magistrat de ce village, & le rassura en lui promettant qu'on ne le priveroit pas de ses enfans, & que lorsqu'on partiroit on empliroit sa maison de provisions, pour le dédommager de celles qu'on avoit enlevées, pourvu qu'il rendît à l'armée quelque service signalé, en lui servant de guide, jusqu'à ce qu'on fût arrivé chez un autre peuple. Il le leur promit, & pour leur donner des preuves de sa bonne volonté, il leur indiqua les endroits où l'on avoit enfoui du vin. Les soldats se reposerent cette nuit dans leurs différents quartiers,

L'Empereur Julien, qui ne trouvoit pas cette boisson de son goût, a fait contre elle une Epigramme qu'on lit dans les Analectes des anciens Poëtes Grecs, Tom. II. pag. 403. Comme le sel de cette Epigramme consiste en un jeu de mots, qu'il est impossible de rendre en François, on me dispensera de la traduire.

au milieu de l'abondance, ſans perdre de vue le magiſtrat & ſes enfants. Le lendemain Xénophon le prit avec lui pour aller trouver Chiriſophe. Dans tous les villages où il paſſoit, il viſitoit ceux qui y étoient cantonnés, & par-tout il les trouvoit dans la joie & faiſant bonne chere. On ne le laiſſoit point aller qu'il ne ſe fût mis à table avec eux. Les tables étoient couvertes d'agneaux, de chevreaux, de porcs, de veaux, & de volaille, avec du pain en abondance, les uns de froment, les autres d'orge. Quand quelqu'un vouloit boire à la ſanté d'un ami, il le menoit au cratere, où il étoit obligé de ſe baiſſer & de boire (47), en attirant la liqueur comme un bœuf. Les ſoldats permirent au magiſtrat de prendre tout ce qu'il deſireroit. Mais il n'accepta que ſes parents, qu'il prit où il les rencontra, & les emmena avec lui.

---

(47) C'eſt qu'on ſe ſervoit d'un chalumeau, comme l'Auteur vient de le dire.

XXVIII. Lorsqu'ils furent arrivés au quartier de Chirisophe, ils le trouverent aussi à table, une couronne (48) de foin sur la tête, & se faisant servir par de jeunes Arméniens, habillés à la façon des Barbares. On leur montroit par signes, comme à des sourds, ce qu'on desiroit d'eux. Chirisophe & Xénophon s'étant fait beaucoup d'amitié, s'enquirent du magistrat, par le moyen de leur Interprete qui parloit la langue Perse, en quel pays ils étoient. En Arménie, leur dit-il. On lui demanda ensuite pour qui on nourrissoit les chevaux (49) qu'on avoit trouvés. Il répondit que c'étoit un tribut destiné au Roi; il ajouta que le pays voisin étoit habité par les Chalybes, & leur indiqua le chemin qui y conduisoit. Après quoi Xé-

(48) Dans les festins, on portoit une couronne de fleurs sur la tête. Comme on n'avoit point de fleurs en cette saison, on tâchoit d'y suppléer avec du foin.

(49) Ce sont les chevaux dont il est parlé, §. XXVI.

nophon s'en retourna avec le magiſtrat, qu'il ramena dans ſa famille, & lui donna un cheval qu'il avoit pris quelque temps auparavant, & qui étoit vieux, en lui recommandant de le rétablir (50) pour le ſacrifier au ſoleil, à qui il avoit appris qu'il étoit conſacré. Car il eut peur qu'il ne mourût de la fatigue qu'il avoit eſſuyée dans la route. En même temps il prit pour lui un des jeunes chevaux, & en donna un (51) à chacun des Généraux & des Capitaines. Les chevaux de ce pays étoient plus petits, que ceux de Perſe, mais ils avoient plus de feu. Le Magiſtrat nous

---

(50) *Ἀναλρέφω* eſt un terme de Médecine, qui ſignifie *je rétablis par le régime.* Les Traducteurs Latins & François s'y ſont mépris. Voyez *Foeſii Œconomia Hippocratis*, au mot *ἀναλρέφεσθαι ἐκ νόσυ.*

(51) Il paroît qu'il n'y avoit en tout que ſix Généraux, parceque Xénias & Paſion s'étoient retirés. Mais les Capitaines étoient en trop grand nombre pour les chevaux reſtans. Je ſuppoſe que Xénophon n'en donna qu'à ceux de ſes propres troupes.

apprit en cette occasion à attacher des sachets aux pieds des chevaux & des bêtes de charge, lorsqu'ils marcheroient sur la neige; sans cette précaution ils y enfonçoient jusqu'au ventre.

XXIX. Après avoir séjourné huit jours en ces lieux, Xénophon remit le magistrat à Chirisophe pour lui servir de guide, & laissa chez lui toute sa famille, excepté un de ses fils, qui entroit à peine en âge de puberté. Il le confia à Episthenes d'Amphipolis, dans le dessein de le renvoyer avec son pere, si celui-ci les conduisoit bien. On transporta ensuite dans sa maison autant de choses qu'on le put, & l'on se mit en marche. Le magistrat les conduisoit à travers la neige, sans être lié. On étoit déjà à la troisieme marche, lorsque Chirisophe se fâcha contre lui, parcequ'il ne le menoit pas dans des villages. Il répondit qu'il n'y en avoit point en ces lieux. Chirisophe le frappa & ne le fit point lier. La nuit suivante l'Arménien se sauva, & abandonna son fils. Xénophon eut quel-

que différent avec Chirisophe au sujet du mauvais traitement fait au guide, & de la négligence avec laquelle on l'avoit gardé, & ce fut le seul qu'il eut avec lui pendant toute la route. Episthenes se prit d'amour pour le fils de ce magistrat, l'emmena en Grece, & reconnut en lui beaucoup de fidélité.

XXX. Après sept marches de cinq parasanges chacune, on arriva sur les bords du Phase (52), qui a un plethre de large. De-

(52) La Géographie de Xénophon est hérissée de difficultés, que l'ignorance où nous sommes de ces pays, empêche d'éclaircir. Le Phase, dont parle cet Auteur, est certainement l'Araxe, ou Aras, comme l'avoit conjecturé M. Del'isle. Les Auteurs de l'Histoire Byzantine donnent le nom de *Phasiane* au pays que traverse l'Aras de ce côté; ce nom subsiste encore dans celui de Pasiani, ou de Pasin, comme disent les Turcs.

Mais voici la difficulté. Les Grecs passent l'Euphrate peu loin de sa source. Ce qui prouve que Xénophon a raison, c'est qu'ils n'ont de l'eau qu'à la ceinture. S'ils l'eussent traversé plus bas, ce fleuve n'eut point été guéable. Ils ne peuvent l'avoir fait que dans les environs de la ville connue dans

là on fit dix parasanges en deux jours, & l'on trouva les Chalybes, les Taoques (53) & les Phasiens sur les montagnes, au défilé qui conduisoit dans la plaine. Aussi-tôt que Chirisophe eut reconnu qu'ils étoient maîtres de ce poste, il fit halte environ à

la suite sous le nom d'*Arze*, qui étoit elle-même dans le voisinage de Théodosiopolis, connue actuellement sous la dénomination d'*Arz-roum*. Or Arzroum n'est qu'à cinq journées du Pont-Euxin, pour les caravanes qui voyagent très-lentement, comme on le voit dans le Voyage de Tournefort, Tom. II. Lettre XVIII. Cependant il faut aux Grecs environ quarante-trois marches pour faire ces cinq journées. Si l'on veut concilier cet Auteur avec le local, il faut supposer que leur guide les mena d'abord dans des lieux sans habitation, afin de les faire périr de faim. Ce guide s'étant ensuite sauvé, ils errerent long-temps, sans tenir de route absolument certaine, & l'allongerent nécessairement.

(53) Les Taoques occupoient un canton nommé actuellement *Tahoskari*. Géograph. Anc. par M. d'Anville, Tome II. pag. 101. Il y a dans la Géorgie un pays qu'on appelle aujourd'hui *Taochir;* mais comme il est trop éloigné de la route des Grecs, je ne puis me persuader que ce soit celui dont parle notre Auteur.

trente ſtades d'eux, afin de ne lès point approcher, tandis que l'armée (54) marchoit ſur une colonne, & ordonna aux Capitaines d'amener leurs compagnies au front, de façon que l'armée fût ſur une ligne. Lorſque l'arriere-garde fut arrivée, il convoqua les Généraux & les Capitaines, & leur parla en ces termes :

XXXI. « Les ennemis ſont, comme » vous le voyez, maîtres du paſſage au-» deſſus de la montagne. Il eſt maintenant » queſtion de conſidérer comment nous » pourrons combattre avec le plus d'avan-» tage. Il me ſemble qu'il faut ordonner » aux troupes de repaître, tandis que nous » conſulterons enſemble s'il eſt à propos » de tenter le paſſage aujourd'hui, ou d'at-» tendre à demain. Je ſuis d'avis, dit Cléa-

(54) Κατὰ κέρας ἄγειν, eſt la même choſe que ὀρθία φάλαγξ, c'eſt-à-dire, lorſque la profondeur excede de beaucoup le front. Voyez *Arriani Ars Tact. pag.* 63. ἐπὶ φάλαγγος eſt le contraire de ἐπὶ κέρας, c'eſt-à-dire, que le front ſurpaſſe de beaucoup la profondeur.

» nor, de prendre les armes, aussi-tôt après » notre repas, & de marcher incontinent » aux ennemis. Car si nous attendons à » demain, ce délai inspirera de la con- » fiance à ceux qui nous observent, & cette » confiance en attirera vraisemblablement » d'autres à leur secours.

XXXII. » Voici quel est mon avis, dit » Xénophon, après Cléanor. S'il est néces- » saire de combattre, il faut s'y disposer » pour le faire de la façon la plus avanta- » geuse. Mais si nous nous proposons de » passer la montagne de la maniere la plus » facile, il faut considérer comment nous » le pourrons avec le moins de perte possi- » ble. La montagne, que nous voyons de- » vant nous, a plus de soixante stades de » long, & dans toute cette étendue, il ne » paroît pas que les ennemis gardent d'au- » tre poste que celui-ci. Je crois par cette » raison, plus avantageux de tâcher de » surprendre quelque passage qui ne soit » point gardé, & de prévenir l'ennemi, » si cela se peut, que d'attaquer un poste

» naturellement fort, & des hommes pré-
» parés au combat. Car il eſt plus aiſé de
» gravir une montagne eſcarpée, quand
» on n'a point d'ennemis à combattre, que
» de marcher ſur un terrein uni, lorſqu'on
» en eſt harcelé de côté & d'autre. Nous
» voyons auſſi la nuit beaucoup mieux ce
» qui eſt devant nous, lorſque nous ne
» combattons point, que nous ne le faiſons
» le jour, en ſe battant; & la route la plus
» raboteuſe eſt plus facile à ceux qui mar-
» chent ſans combattre, que ne l'eſt un
» chemin uni à ceux qui ſont expoſés aux
» traits. Il me ſemble qu'il ne nous eſt pas
» impoſſible de nous dérober aux enne-
» mis, puiſqu'en partant la nuit, nous ne
» pouvons être apperçus, & qu'en prenant
» un grand détour, il nous eſt facile de
» n'être point découverts. Il me ſemble
» auſſi qu'en faiſant une fauſſe attaque de
» ce côté-ci (55), nous trouverons le reſte

(55) C'étoit le paſſage occupé par les ennemis, & où toutes leurs forces s'étoient portées.

» de la montagne moins gardé ; & ce sera » pour eux une raison de tenir en cet » endroit toutes leurs forces réunies. Mais » pourquoi faire mention de dérober de- » vant un Lacédémonien ? puisque je suis » bien informé que vous tous qui occupez » à Lacédémone le premier rang (56), » vous vous y exercez depuis votre plus » tendre enfance, & que bien loin que ce » soit un déshonneur pour vous, c'est votre » devoir de voler ce que la loi ne vous a » point défendu ; & afin que vous puissiez » apprendre à le faire avec tout le secret & » l'adresse possibles, vos loix ont ordonné » de punir à coups de verges ceux qui s'y » laisseront surprendre. Il est temps main- » tenant de montrer quel fruit vous avez » retiré de votre éducation, & de prendre » garde qu'en dérobant cette marche aux

(56) Ὅμοιοι chez les Lacédémoniens, & ὁμότιμοι chez les Perses, étoient les citoyens de la premiere classe, & égaux par le rang. C'étoient peut-être les mêmes que ce que nous appellons parmi nous *les Pairs.*

» ennemis, nous ne ſoyons point décou-
» verts, de crainte d'en être ſévérement
» punis.

XXXIII. » J'entends dire auſſi, répon-
» dit Chiriſophe, que vous autres Athé-
» niens, vous êtes très-adroits à voler l'ar-
» gent public, & que malgré le danger
» éminent auquel s'expoſent ceux qui le
» font, les hommes les plus diſtingués
» parmi vous y ſont très-experts, s'il eſt
» vrai que vous choiſiſſiez pour vos pre-
» miers magiſtrats les hommes les plus diſ-
» tingués. Il eſt temps de montrer auſſi
» combien vous avez profité de votre édu-
» cation. Je ſuis prêt, répliqua Xénophon,
» à aller avec l'arriere-garde m'emparer
» de la montagne, auſſi-tôt que nous au-
» rons ſoupé. J'ai avec moi des guides;
» car nos troupes légeres ont enlevé dans
» une embuſcade quelques-uns des Ma-
» raudeurs (57) qui nous ſuivoient. J'ap-

(57) Henri Eſtienne vouloit qu'on lût κλωπίων; mais κλωπῶν vient de κλώψ. Suidas au mot κλώψ cite ce paſſage de Xénophon.

prends

» prends par eux que la montagne n'eſt » point inacceſſible, que les chevres & les » bœufs y vont paître. Si nous pouvons » une fois nous en rendre maîtres quel- » que part, nos bêtes de charge pourront » auſſi y monter. Je ne crois pas non plus » que les ennemis gardent leur poſte, » quand ils nous verront en poſſeſſion » des hauteurs, & de plein pied avec » eux, puiſqu'ils ne veulent pas deſcendre » dans la plaine. Qu'eſt-il néceſſaire, ré- » pliqua Chiriſophe, que vous y alliez & » que vous abandonniez l'arriere-garde? » Envoyez-en d'autres plutôt, à moins » que quelqu'un ne s'offre de lui-même. » Là-deſſus Ariſtonyme de Méthydrium ſe préſente avec ſes troupes peſamment armées, Ariſteas de Chio, & Nicomaque d'Œté (58) avec les troupes légeres. On convint avec eux que lorſqu'ils ſeroient maîtres des ſommets des montagnes, ils

(58) Ville des Méliens, peu éloignée de la Trachynie, bâtie par Amphiſſus. (*Antonin. Liberal. Metamorph. Cap. XXXII.*)

allumeroient beaucoup de feux. Ces conventions faites, chacun prit son repas ; après quoi Chirisophe (59) mena toute l'armée (60) à dix stades de l'ennemi, comme s'il avoit absolument résolu de la conduire de ce côté-là.

XXXIV. Après souper, & la nuit venue, ceux qui s'étoient chargés de s'emparer des passages, partirent & s'en mirent en possession. Les autres se reposerent à l'endroit où ils étoient. L'ennemi s'étant apperçu que nos gens étoient maîtres de la montagne, veilla toute la nuit & alluma beaucoup de feux. Aussi-tôt qu'il fut jour, Chirisophe, après avoir fait un sacrifice, mena ses troupes par le chemin, tandis que ceux

(59) J'ai suivi la leçon du Manuscrit B de la Bibliotheque du Roi, & de celui du College d'Eaton. Je ne sais pas pourquoi M. Hutchinson & les autres Editeurs ont conservé Aristonyme, qui étant chargé de l'expédition secrete, ne pouvoit se trouver à la fausse attaque. D'Ablancourt à suivi les Editeurs, quoique Henri Estienne eût mis Chirisophe en marge de son édition.

(60) On avoit fait halte à trente stades de l'ennemi. Voyez §. XXX.

qui s'étoient emparés du sommet de la montagne attaquoient les ennemis, dont la plus grande partie étoit restée pour défendre le passage contre Chirisophe, & l'autre étoit allée au-devant de notre détachement. Mais avant que Chirisophe pût joindre les Barbares, notre détachement étoit déjà aux prises avec celui des ennemis. Les Grecs eurent l'avantage, & poursuivirent les Barbares. Cependant nos Peltastes coururent de la plaine attaquer ceux qui étoient rangés en bataille, & Chirisophe à la tête des Hoplites, les suivit aussi vîte qu'il le put sans rompre ses rangs (61). Mais les ennemis, qui défendoient le passage, voyant que ceux d'entre eux qui étoient sur les hauteurs étoient battus, s'enfuirent aussi. On en tua un grand nom-

---

(61) J'ai tâché d'exprimer par cette périphrase la force de *βάδην ταχὺ*, *pas à pas*, *vîte*. Comme ces troupes étoient pesamment armées, elles ne pouvoient aller fort vîte, & leur pas étoit lent en comparaison de celui des troupes légeres.

bre, & l'on prit beaucoup de boucliers que l'on rendit inutiles en les mettant en pieces. Aussi-tôt qu'on eut gagné les hauteurs, on offrit un sacrifice, & l'on érigea un trophée. On descendit ensuite dans la plaine, où l'on trouva des villages remplis de toutes sortes de provisions.

XXXV. De-là nous fîmes trente parasanges en cinq marches, & nous arrivâmes dans le pays des Taoques, où les vivres nous manquerent, les habitants occupant des lieux forts, où ils avoient transporté toutes leurs provisions. Enfin, lorsqu'on fut venu à un endroit fortifié par la nature, qui n'étoit point une ville, & où il n'y avoit pas de maisons, mais où ils s'étoient assemblés en grand nombre, hommes & femmes, avec leurs bestiaux, Chirisophe ordonna sur le champ l'attaque, & quand la premiere compagnie étoit fatiguée, il la faisoit relever par une autre, & ainsi de suite; car on ne pouvoit attaquer ce poste de tous côtés à la fois, étant environné de précipices. Lorsque Xénophon fut arrivé

avec l'arriere-garde, tant les Peltastes que les Hoplites, Chirisophe lui dit : « Vous » venez fort à propos pour attaquer ce » fort ; si nous ne le prenons, l'armée » mourra de faim. »

XXXVI. On tint en conséquence un conseil de guerre ; & Xénophon ayant demandé ce qui les empêchoit de l'emporter, Chirisophe lui dit : « Il n'y a point » d'autre passage que celui que vous voyez. » Quand quelqu'un de nos gens tâche de » pénétrer par-là, ils font rouler des pier» res du haut des rochers, & ceux qu'el» les atteignent sont traités de la maniere » dont vous êtes témoin. » En disant cela, il lui montroit de nos soldats qui avoient les jambes & les côtes brisées. « Mais, » répondit Xénophon, quand ils auront » épuisé toutes leurs pierres ; qui nous em» pêche de monter ? Car je ne vois pour » s'opposer à nous, qu'un petit nombre » d'hommes, encore n'y en a-t-il que » deux ou trois d'armés. L'espace que nous » devons franchir, exposés à leurs pierres,

» n'a guere, comme vous le voyez, qu'un » plethre & demi, dont les deux tiers sont » couverts de grands pins disposés par in- » tervalles. Si nos soldats se tiennent (62) » derriere ces pins, que peuvent-ils souf- » frir des pierres que les ennemis nous lan- » cent ou qu'ils roulent du haut des rochers? » Il ne reste plus qu'un demi plethre, qu'il » faudra passer en courant, quand ils ces- » seront de jetter des pierres. Mais, dit » Chirisophe, aussi-tôt que nous commen- » cerons à vouloir gagner ce terrein cou- » vert d'arbres, ils feront pleuvoir sur nous » les pierres. C'est précisément ce qu'il

---

(62) M. Toup, l'un des plus savants & des plus judicieux Critiques qu'il y ait en Angleterre, a très-bien remarqué (dans ses *Emendationes in Suidam, Tom. III. p. 60.*) que les Traducteurs Latins n'avoient point entendu cette expression ἀνθ' ὧν ἑστηκότες ἄνδρες, &c. Il l'explique par le Scholiaste d'Homere, sur le vers 233 du huitieme Livre de l'Iliade.

Τρώων ἀνθ' ἑκατόν τε διηκοσίων τε ἕκαστος
στήσεσθ' ἐν πολέμῳ.

Vous vous vantiez que chacun de vous tiendroit

» nous faut, reprit Xénophon ; elles en » seront plutôt épuisées. Mais avançons, » si nous le pouvons, vers cet endroit, » d'où nous n'aurons plus qu'un petit es- » pace à parcourir, & d'où nous pourrons » aisément nous retirer, si nous le jugeons » à propos. »

XXXVII. Chirisophe & Xénophon s'avancerent alors avec Callimaque de Parrhasia, l'un des Capitaines, qui, ce jour-là commandoit les Capitaines de l'arriere-garde ; les autres Capitaines se tenant à l'abri du danger. Après cela, environ

---

tête dans les combats à cent & à deux cents Troyens. Le Scholiaste explique ἀνθ'. ἱκαλόν par καλέναντι τῶν ἱκαλόν, *ex adverso, è regione.* Cela posé, M. Toup interprete ainsi ce passage entier : *Loci autem jugerum, pinis ingentibus per intervalla dispositis, densum est*, quibus ex adverso si milites consistant, *quid vel à jactis, vel devolutis saxis incommodi tulerint.*

Les corrections de Henri Estienne & de M. Hutchinson, sont superflues, & prouvent qu'ils n'ont point entendu ce passage.

soixante & dix hommes avancerent à couvert des arbres, non en troupe, mais un à un, chacun prenant bien garde à soi; tandis qu'Agasias de Stymphale & Aristonyme de Méthydrium, qui étoient aussi des Capitaines de l'arriere-garde, se tenoient derriere eux avec quelques autres à une petite distance des arbres, parcequ'il ne pouvoit y avoir qu'une compagnie à couvert. Callimaque usa en cette occasion du stratagême suivant. Il couroit deux ou trois pas au-delà de l'arbre à l'abri duquel il étoit; mais aussi-tôt que les pierres commençoient à pleuvoir, il se retiroit promptement, & toutes les fois qu'il faisoit cette manœuvre (63), il se perdoit plus de dix voitures de pierres. Quand Agasias s'apperçut de la ruse de Callimaque, & que l'armée entiere avoit les yeux sur lui, alors craignant qu'il n'entrât le premier dans la place, il s'avance seul, sans rien dire à Aristonyme, qui étoit près de lui, ni à

(63) Dans le Grec: & à chaque excursion.

Euryloque de Loufi (64), quoiqu'ils fuffent tous deux fes amis, ni à perfonne autre, & les devance tous. Mais Callimaque qui le vit, l'arrête, en paffant, par le bord de fon bouclier (65); cependant Ariftonyme court, & les paffe tous deux, fuivi d'Euryloque de Loufi. Ils étoient tous rivaux de gloire, & fe difputoient à qui feroit de plus belles actions, & par une

(64) Loufi, ville d'Arcadie, affez près de Nonacris, dont les ruines n'exiftoient plus du temps de Paufanias. (*Arcadic. five, Lib. VIII. cap. XVIII. pag. 636.*) la pofition de cette ville eft encore bien indiquée dans une infcription, confervée par Elien, Hiftoire des Animaux, Liv. X. chap. XL. & qui fe trouve beaucoup plus correctement dans les Analectes de M. Brunck, ouvrage excellent, où l'on ne fait ce que l'on doit le plus admirer de la critique fine & judicieufe qui lui a fait reftituer les paffages les plus défefpérés, ou de l'immenfe érudition qui étonne même les plus favants. Voyez *Analecta veterum Poetarum Græcorum, Tom. III. pag. 182. CLXII. verf. III.*

(65) Les Traducteurs Latins ont expliqué ἴτυς par *umbo*, & d'Ablancourt a éludé la difficulté, fi tant eft cependant que ç'en foit une. ἴτυς eft le bord

ſuite de cette noble émulation, le poſte fut enlevé. Car dès qu'une fois il y en eut un de monté, on ne lança plus de pierres.

XXXVIII. Ce fut alors un ſpectacle affreux : les femmes jettoient leurs enfants du haut de la montagne, & ſe précipitoient enſuite, ſuivies de leurs maris. Æneas de Stymphale appercevant un Barbare richement vêtu, qui couroit, dans le deſſein de ſe précipiter du haut de la montagne, le ſaiſit pour l'en empêcher ; mais l'autre l'entraînant avec lui, ils tomberent tous deux ſur les rochers, & périrent de la ſorte. On ne fit par cette raiſon que

---

du bouclier, περιφέρεια ὅπλου, comme dit Suidas au mot ἴτυς ; & de crainte qu'on ne s'y méprît, il cite une partie d'une inſcription ſur le bouclier d'Alexandre de Phyllos, où ἴτυς eſt parfaitement diſtingué d'ὀμφαλὸς, qui eſt proprement *umbo*, cette boſſe ou élévation, qui eſt au centre du bouclier. Voici les vers en queſtion, qui ſont de Mnaſálcas.

γηραλέα μὲν ἴτυν πολέμων ὕπο, γηραλέα δὲ ὀμφαλόν.

Anal. vet. Poet. Græc. Tom. I. p. 190. III. *verſ.* LII.

très-peu deprisonniers; mais on trouva beaucoup de bœufs, d'ânes & de moutons.

XXXIX. On marcha de-là à travers le pays des Chalybes, & l'on fit quarante parasanges en sept jours (66). Ces peuples, les plus belliqueux de tous ceux que nous rencontrâmes sur notre route, en vinrent aux mains avec nous. Ils avoient un corselet de lin qui descendoit jusqu'au bas-ventre, où pendoient un grand nombre de cordes en guise de tassetes. Ils avoient aussi des grêvieres, un bouclier, & à leur ceinture un coutelas à la Lacédémoniene, dont ils égorgeoient ceux qui tomboient en leur puissance. Ils leur coupoient ensuite la tête, & l'emportoient en triomphe. C'étoit aussi leur coutume de chanter & de danser, quand ils pensoient être apperçus des en-

(66) J'ai suivi la leçon du Manuscrit A de la Bibliotheque du Roi, où on lit παράσαγγας μ. dans les autres il y a πεντήκοντα, cinquante. Mais il n'est pas vraisemblable que les Grecs aient fait plus de sept lieues par jour, par des chemins aussi difficiles.

nemis. Il n'y avoit qu'une pointe à leurs piques qui étoient de quinze coudés de long. Ils se tinrent dans leurs villes jusqu'à ce que les Grecs eussent passé, mais ils les suivirent en les harcelant continuellement. Après quoi ils se retirerent (67) dans leurs forteresses, où ils avoient transporté toutes leurs provisions; de sorte que les Grecs ne purent rien tirer de ce pays, & qu'ils vécurent du bétail qu'ils avoient enlevé aux Taoques.

XL. On vint de-là sur les bords de l'Harpasus (68), qui a quatre plethres de

(67) On trouve ᾤκων dans le Manuscrit B de la Bibliotheque du Roi, & dans celui du College d'Eaton; mais j'ai préféré la leçon ordinaire, parceque l'auteur ayant dit que les Chalybes étoient sortis de leurs villes pour harceler les Grecs, il étoit naturel de les y faire ensuite rentrer.

(68) Après le Phase ou Aras, comme nous l'avons dit plus haut, §. XXX. note 52, on rencontre une riviere, qui passe d'abord à Cars, & se joint près d'Anisi, l'Abnicum des Auteurs Byzantins, à une autre qui conserve proprement le nom d'*Harpasou*. (Géographie Ancien. Tom. II. pag. 101.) M. de

large. On traverſa enſuite le pays des Scythines, & ayant fait vingt paraſanges en quatre marches à travers une plaine, on arriva dans des villages, où l'on ſéjourna trois jours, pendant leſquels on ſe munit de vivres. On fit enſuite vingt paraſanges & l'on arriva en quatre marches à Gymnias (69), ville grande, riche & bien peuplée. L'Archonte de cette ville envoya aux Grecs une perſonne pour les mener (70) ſur le territoire de ſes ennemis. Le guide venant à l'armée, promit de la conduire en cinq jours à un lieu d'où les ſoldats découvriroient la mer; & conſentit à être mis

Tournefort (Relat. d'un Voyage au Levant, Tom. II. pag. 298.) a trouvé dans ce pays une riviere aſſez conſidérable, qui ſe jette dans l'Arpagi; car c'eſt ainſi qu'il la nomme.

(69) Gymnias paroît à M. d'Anville la ville de Ginnis, en Arménie. (Géographie Anc. Tom. II. pag. 99.)

(70) Le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi lit ὑπάγοι; celui du College d'Eaton ἄγοι. Cette derniere leçon me paroît la vraie.

à mort s'il les trompoit. Quand il les eut menés sur les terres de ses ennemis, il les exhorta à tout brûler & ravager; ce qui fit voir qu'il étoit venu dans ce dessein, & non par bienveillance pour les Grecs. Le cinquieme jour on arriva à la montagne sacrée, nommée Théchès (71). Les premiers qui gagnerent le haut de la montagne, ayant apperçu la mer, pousserent de grands cris. Xénophon les ayant entendus, ainsi que l'arriere-garde, s'imagina que l'avant-garde étoit attaquée par d'autres ennemis; car nous étions suivis par les habitants du pays qu'on avoit brûlé, & ceux de l'arriere-garde en avoient tué quelques-uns dans une embuscade, & en avoient fait d'autres prisonniers. Ils leur avoient aussi enlevé environ vingt boucliers d'osier couverts de peaux de bœufs crues avec le poil.

XLI. Comme les cris augmentoient à mesure qu'on approchoit, que tous ceux

(71) Elle se nomme actuellement *Tekeh*, selon M. d'Anville. (Géograph. Anc. Tom. II. pag. 37.)

qui montoient couroient à ceux qui continuoient à crier, & que les cris redoubloient avec leur nombre, Xénophon crut qu'il y avoit là quelque chose d'extraordinaire. Sur le champ il monte à cheval, & prenant avec lui Lycius & la cavalerie, il marche à leur secours. Mais bientôt il entend les soldats crier, LA MER, LA MER, en se félicitant mutuellement. Tous se mirent alors à courir, l'arriere-garde même, & l'on chassa devant soi les bêtes de somme avec les chevaux. Quand les Grecs furent tous arrivés au sommet de la montagne (72), ils s'embrasserent les uns les autres, les larmes aux yeux, ainsi que leurs Généraux & leurs Capitaines. Sur le champ les soldats apportent des pierres, sans qu'on ait su par l'ordre de qui, & élevant un tertre considérable, ils y placent un grand nombre de boucliers couverts de peaux de bœuf crues, de bâtons & de bou-

(72) Comme il y avoit beaucoup de villes Grecques sur le Pont-Euxin, les Grecs se croyoient en sûreté.

cliers d'osier enlevés à l'ennemi. Le guide mettoit lui-même en pieces les boucliers d'osier, & exhortoit le reste à l'imiter. Les Grecs le renvoyerent ensuite, après lui avoir donné de la masse commune un cheval, une coupe d'argent, un habit à la façon des Perses avec dix dariques. Beaucoup de soldats lui donnerent aussi des anneaux qu'il desiroit par-dessus toutes choses. Il partit sur le soir, & s'en retourna pendant la nuit, après leur avoir montré un village où ils devoient camper, & la route qu'ils devoient suivre pour se rendre chez les Macrons.

XLII. De-là les Grecs firent dix parasanges en trois marches à travers le pays des Macrons; le premier jour ils arriverent sur les bords d'une riviere qui les sépare des Scythines. Les Grecs avoient à droite un lieu élevé d'un accès très-difficile, & à gauche une autre riviere, où se jettoit celle qui servoit de limites à ces peuples, & qu'il falloit traverser. Les bords de cette riviere étoient couverts d'arbres,

peu gros à la vérité (73), mais plantés fort près les uns des autres. Ils se mirent à les abattre, dans l'impatience où ils étoient de sortir de ces lieux ; mais les Macrons parurent en armes sur la rive opposée pour leur en disputer le passage. Ils avoient pour armes des boucliers d'osier, des piques, & portoient un habit de poil. Ils s'animoient les uns les autres, & jettoient des pierres dans la riviere. Personne n'en fut blessé, parcequ'elles n'alloient pas jusqu'à nous.

XLIII. Sur ces entrefaites, un homme qui servoit parmi les Peltastes s'étant approché de Xénophon, lui dit qu'il avoit été esclave à Athenes, & qu'il entendoit la langue de ce peuple. Si je ne me trompe, ajouta-t-il, c'est ici mon pays, & s'il n'y a point de raison qui en empêche, je

---

(73) J'ai suivi la leçon de M. Hutchinson, qui est aussi celle des Manuscrits du Roi. Henri Estienne place la virgule avant la négation. Xénophon s'exprime toujours de même. On a vu plus haut, §. XIX, en parlant du Téléboas : *Οὗτος δ' ἦν μέγας μὲν οὔ, καλὸς δέ.*

leur parlerai. Je n'en vois aucune, répondit Xénophon; parlez-leur, & demandez-leur premiérement qui ils sont. Ils répondirent qu'ils étoient Macrons. Sachez d'eux, dit Xénophon, pourquoi ils s'opposent à notre passage & veulent être nos ennemis. Parceque vous envahissez notre pays, répliquerent-ils. Les Généraux lui ordonnerent de leur faire savoir qu'ils n'avoient point dessein de leur nuire; qu'ils retournoient en Grece, après avoir fait la guerre au Roi, & qu'ils souhaitoient arriver sur les bords de la mer. Les Macrons demanderent s'ils vouloient engager leur foi. Les Grecs répondirent qu'ils étoient prêts à la donner & à recevoir la leur. Là-dessus les Macrons & les Grecs s'entredonnerent une pique; car, telle étoit, ajouterent-ils, leur maniere d'engager leur foi, & des deux côtés on prit les Dieux à témoins.

XLIV. Aussi-tôt après le traité, les Macrons aiderent les Grecs à abattre les arbres, afin de leur faciliter le passage, & les vinrent trouver en amis. Ils leur four-

nirent, pour de l'argent, autant de vivres qu'ils le purent, & les conduisirent pendant trois jours sur leurs terres, jusqu'aux montagnes de la Colchide. Il y avoit une de ces montagnes très-haute, sans être inaccessible, où les Colchidiens étoient en bataille. D'abord les Grecs rangerent leur armée sur une ligne, pour monter en cet ordre, en la menant à l'ennemi; mais ensuite les Généraux s'étant assemblés, jugerent à propos de délibérer sur la maniere la plus avantageuse d'attaquer. Alors Xénophon dit qu'il étoit d'avis de changer l'ordre de la bataille, & de partager les troupes par compagnies de cent hommes chacune, afin d'en faire autant de colonnes séparées. « Car, dit-il, la montagne » étant inaccessible en quelques endroits, » & facile à monter en d'autres, la ligne » sera bientôt rompue, & nos troupes en » seront découragées. D'ailleurs, si nous » avançons sur beaucoup de hauteur, le » front de l'ennemi nous débordera, & ils » feront l'usage qu'ils voudront du superflu

» de leur ligne. Si nous allons au contraire » à eux avec beaucoup de front & peu de » hauteur, il ne faudra point s'étonner que » notre ligne soit enfoncée par la multi- » tude d'ennemis & de traits dont elle sera » assaillie. Si elle l'est en quelque endroit, » toute la ligne souffrira. Je suis donc d'a- » vis, pour éviter ces inconvénients, de » faire marcher (74) de front les différen- » tes compagnies, rangées chacune sur une » colonne, à une telle distance l'une de » l'autre, que les dernieres dépassent les » aîles de l'ennemi. Par ce moyen les der- » nieres compagnies s'étendront au-delà » de leur ligne, & comme nous attaque- » rons en colonnes, nos plus braves sol- » dats chargeront les premiers. Que cha- » que compagnie monte par l'endroit d'un » plus facile accès. Il ne sera pas aisé aux » ennemis de pénétrer dans les intervalles » des compagnies, parcequ'elles seront

(74) Cette disposition est très-savante, & doit être méditée par tous ceux qui se destinent au commandement des armées.

» près l'une de l'autre, ni de les tailler en
» pieces, quand elles avanceront en colon-
» nes. Si une compagnie se trouve trop
» pressée, celle qui en sera proche lui don-
» nera du secours, & si une seule peut,
» d'une maniere ou autre, gagner le som-
» met de la montagne, l'ennemi sera forcé
» de se retirer. » Cet avis fut approuvé.
On partagea les troupes pesamment armées
par compagnies, & on les rangea chacune
sur une colonne séparée. Cela fait, Xéno-
phon passa de la droite à la gauche, &
s'adressant aux soldats, il leur dit : « Ces
» hommes que vous voyez devant vous
» sont le seul obstacle qui nous empêche
» d'être déjà au lieu où nous nous hâtons
» depuis long-temps de parvenir. Il faut,
» si nous le pouvons, les dévorer tous vi-
» vants. »

XLV. Lorsque chacun se trouva en son
poste, & que les compagnies furent tou-
tes rangées par colonnes, elles montoient
à quatre-vingt compagnies, ou environ,
de troupes pesamment armées, de près de

cent hommes chacune. On partagea les Peltaſtes & les Archers en trois corps de près de ſix cents hommes chacun. On plaça un de ces corps au-delà de l'aîle gauche, un autre au-delà de la droite, & le troiſieme au centre. Les Généraux exhorterent enſuite les ſoldats à faire des vœux aux Dieux; après quoi l'on entonna l'hymne du combat, & l'on ſe mit en marche. Chiriſophe & Xénophon avancerent chacun de ſon côté, à la tête des Peltaſtes qui débordoient la ligne de l'ennemi. Ceux-ci les voyant venir à eux, allerent à leur rencontre, les uns filant vers la droite, les autres vers la gauche, laiſſant un grand vuide au centre. Les Peltaſtes Arcadiens, commandés par Æſchines d'Arcadie, s'en étant apperçus, coururent de toutes leurs forces, s'imaginant qu'ils prenoient la fuite, & ce furent les premiers qui gagnerent le ſommet de la montagne. Ils furent ſuivis des Hoplites Arcadiens, commandés par Cléanor d'Orchomène. L'ennemi ayant une fois commencé à plier, ne put jamais

ſe remettre, & s'enfuit l'un d'un côté, l'autre d'un autre. Les Grecs étant parvenus au haut de la montagne, allerent camper dans les villages, qui étoient nombreux, & où l'on trouva une grande quantité de proviſions. Il y avoit entr'autres beaucoup de ruches à miel, & c'eſt ce qu'il y eut de plus extraordinaire. Ce miel (75) fit perdre la raiſon à tous ceux qui en mangerent, les purgea (76) fortement, & les affoiblit au

(75) Pline dit (*Hiſt. Nat. Lib. XXI. cap. XIII. Tom. II. pag.* 246.) qu'on trouve ſur les côtes du Pont une ſorte de miel nommée *Manomenon*, parcequ'il fait perdre la raiſon à ceux qui en mangent. On croit que les abeilles le recueillent ſur la fleur du Rhododendros. M. de Tournefort, qui a voyagé dans ce pays, dit (Tom. II. pag. 230 de ſa Relation) que le Rhododendros de Pline eſt le Chamærhodendros à fleur purpurine, dont ſont pleins les environs de Trébiſonde. Il rapporte enſuite, d'après le P. Lambert, Miſſionnaire Théatin, que le miel que les abeilles amaſſent ſur un certain arbriſſeau de la Colchide, ou Mingrelie, eſt dangereux & fait vomir.

(76) Le Grec dit; *vomirent & furent purgés.*

point, qu'aucun ne pouvoit ſe tenir ſur ſes jambes. Ceux qui en avoient peu mangé, reſſembloient à des gens ivres (77), & ceux qui en avoient pris davantage paroiſſoient en délire, ou moribonds. Ils étoient étendus par terre, comme après une défaite; la conſternation étoit univerſelle. Perſonne néanmoins n'en mourut, & le délire ceſſa le lendemain à peu-près à la même heure où il avoit commencé. Le troiſieme & le quatrieme jour ils ſe leverent dans l'état de foibleſſe où laiſſe ordinairement une médecine.

XLVI. On fit enſuite ſept paraſanges en deux jours, & l'on arriva ſur les bords de la mer à Trébiſonde (78), ville Grecque très-peuplée, ſituée ſur le Pont-Euxin, dans la Colchide; c'eſt une colonie de Sinope. On ſéjourna environ un mois en

(77) M. d'Ablancourt traduit: *Reſſembloient à des ivrognes.* Mais un ivrogne eſt un homme qui eſt dans l'habitude de s'enivrer, & qui n'eſt pas toujours ivre.

(78) Les Turcs l'appellent *Terabezoun.*

ces

ces lieux, campant sur les terres des Colchidiens, d'où l'on enleva beaucoup de butin. Les habitants de Trébisonde établirent un marché dans le camp, & reçurent les Grecs avec beaucoup d'hospitalité, leur faisant présent de bœufs, de farine d'orge, & de vin. Ils firent aussi un traité avec eux en faveur des Colchidiens leurs voisins, qui habitent la plupart dans la plaine, & les Grecs reçurent de ceux-ci des bœufs, & d'autres choses, comme des gages de leur amitié. On se disposa ensuite au sacrifice qu'on avoit fait vœu (79) d'offrir. Il leur étoit venu un assez grand nombre de bœufs pour faire à Jupiter Sauveur, à Hercule, pour leur avoir servi de guide assuré, & au reste des Dieux, les sacrifices qu'ils leur avoient promis. Ils célébrerent aussi des jeux Gymniques sur la montagne où ils campoient, & ils choisirent pour avoir soin du stade, & pour présider à ces jeux, Dracontius de Sparte, qui s'en

(79) Voyez Liv. III. §. XI. & Liv. IV. §. XLV.

étoit banni encore enfant, pour avoir tué involontairement d'un coup de poignard un autre enfant.

XLVII. Le facrifice achevé, on remit les peaux des victimes à Dracontius, & on le pria de mener à l'endroit deftiné à la courfe. Ce lieu, dit-il, en montrant la colline fur laquelle on étoit campé, eft le plus propre pour courir, en quelque fens qu'on veuille le faire. Mais comment eft-il poffible, répliqua-t-on, de lutter fur un terrein auffi inégal & auffi couvert de buiffons. On en fentira, reprit-il, d'autant plus de mal en tombant. Les enfants, dont la plupart étoient des prifonniers, coururent le ftade (80), & plus de foixante Crétois le dolique (81). D'autres

(80) Le ftade faifoit cent vingt-cinq pas Romains, c'eft-à-dire, fix cents vingt-cinq pieds. (Pline, Hift. Nat. Liv. II. ch. XXIII.) Il y en avoit de plus & de moins longs. Voyez le Traité des Mefures itinéraires, par M. d'Anville.

(81) Le dolique contenoit vingt-quatre ftades, c'eft-à-dire, qu'on parcouroit douze fois le ftade en allant & douze fois en revenant.

s'exercerent à la lutte (82), au pugilat & au pancrace. Le ſpectacle fut très agréable; il ſe préſenta (83) un grand nombre de combattants, & la vue de leurs amis leur donna beaucoup d'émulation. Il y eut auſſi une courſe de chevaux. Ils étoient obligés de deſcendre juſques ſur les bords de la mer, & de revenir enſuite à l'autel (84) en montant. La plupart ſe préci-

---

(82) Le pancrace comprenoit le pugilat, la courſe, le ſaut, le diſque & la lutte. D'Ablancourt a mis en marge comme une traduction littérale de ce paſſage: *& à faire du pis qu'il pourroit.* J'avoue que je ne ſais point ce qu'il a voulu dire.

(83) Καταβαίνω eſt le terme propre en ces occaſions. Les Latins ont dit dans le même ſens, *deſcendere.*

Hic generoſior
Deſcendat in campum petitor.

(84) Cet autel étoit la barriere d'où partoient les chevaux & où ils devoient revenir. M. Hutchinſon conjecture que cet autel exiſtoit encore du temps d'Arrian, & que c'eſt le même dont parle cet Auteur dans ſon Périple du Pont-Euxin, pag. 113.

piterent (85) en descendant, mais quand il fallut gravir la montagne, la roideur du terrein les força de marcher à pas lents. Et cependant les clameurs, les ris & les exhortations mutuelles des Grecs se faisoient entendre de toute part.

(85) Je n'entends point parler d'une chûte véritable, mais de la vîtesse avec laquelle ils descendoient la montagne.



Addition à la Note 36 du premier Livre, pag. 23.

Cet étendard de pourpre n'étoit pas en usage chez les Perses seuls; on le trouve aussi parmi les Grecs. Dans la bataille qui se donna entre Antigone & Cléomenes, celui-ci donna le signal du combat aux Mégalopolitains & à la cavalerie, en faisant élever un étendard de pourpre : Τοῖς δὲ Μεγαλοπολίταις καὶ τοῖς ἱππεῦσι παραπλησίως, ἐπειδὰν φοινικὶς ἐξαρθῇ παρὰ τοῦ βασιλέως. (Polyb. *Lib. II. pag.* 151.) Cette coutume me paroît très-ancienne, & peut-être existoit-elle dès le temps de la guerre de Troie. Lorsque Hector jette l'épouvante parmi les Grecs, & qu'il est prêt à franchir le fossé qui environnoit leur camp, Agamemnon voulant les rallier, & les animer par ses discours à repousser l'ennemi, leve un étendard de pourpre.

> Πορφύρεον μέγα φᾶρος ἔχων ἐν χειρὶ παχείῃ.
> *Iliad.* VIII. 221.

Je sais que ce vers s'explique différemment. Madame Dacier traduit, *un grand voile de pourpre.* Mais où Agamemnon avoit-il pris ce voile? comment s'étoit-il trouvé si à propos sous sa main? M. Pope pense, avec Eustathe, que c'étoit l'habit d'Agamemnon. Mais l'habillement militaire des Grecs me paroît trop court, pour que ce Prince

pût en tenir un pan dans sa main. D'ailleurs, comment auroit-il pu élever ce pan assez haut, pour le faire remarquer des troupes ? J'aime mieux croire que c'étoit l'étendard royal. On a prétendu que les Grecs n'avoient dans leurs armées ni étendards, ni drapeaux. Si cette assertion étoit vraie, mon explication de ce vers d'Homere tomberoit d'elle-même. Mais les preuves qu'on en donne sont toutes négatives, & se réduisent au silence des Poëtes & des Historiens ; genre de preuve qui ne me paroît avoir aucune force, lorsque je viens à considérer, 1°. la difficulté qu'auroient eu les Anciens à rallier leurs troupes sans ce moyen. 2°. Que les Poëtes & les Historiens que nous avons, sont en très-petit nombre, & qu'ils n'ont pas tout dit. 3°. Qu'on ne peut pas plus inférer de leur silence, qu'il n'y avoit chez les Grecs ni drapeaux, ni étendards, qu'on n'est en droit de conclure qu'il n'y en avoit point chez les François du temps de la premiere race de nos Rois, parcequ'il n'en est fait aucune mention dans les Monuments de la Monarchie Françoise de Dom de Montfaucon, & dans l'Histoire de France du P. Daniel.

Fin du Tome premier.







